HAL
archives-ouvertes.fr

Poésie d'un rebelle.

Isabelle Felici

▶ **To cite this version:**

Isabelle Felici. Poésie d'un rebelle. : Gigi Damiani. Poète, anarchiste, émigré (1876-1953). Atlier de création libertaire, 2009, 978-2-35104-027-0 <http://www.atelierdecreationlibertaire.com/Poesie-d-un-rebelle.html>. <hal-01359814>

HAL Id: hal-01359814
https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01359814

Submitted on 8 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cette étude est consacrée à l'œuvre poétique de Gigi Damiani, grand nom du journalisme anarchiste italien et compagnon de route d'Errico Malatesta. Si le parcours de vie de cet autodidacte commence et se termine à Rome (1876-1953), il le conduit dans de nombreuses métropoles, notamment celles où s'est installée une forte communauté italienne : São Paulo, Marseille, Paris, Bruxelles, Tunis. Partout il compose des poésies de lutte et d'espoir, surtout dans les moments les plus troubles de l'histoire italienne et internationale, dont des pans entiers apparaissent ainsi sous un angle inédit, tandis que se dessine également le parcours d'un militant qui, quels qu'aient été les sacrifices à accomplir, n'a jamais suivi d'autres chemins que les chemins de la liberté.

Isabelle Felici est maître de conférences en Études italiennes à l'Université du Sud Toulon-Var et membre du laboratoire de recherche Babel. Ses travaux et publications portent sur les manifestations culturelles liées aux phénomènes migratoires que connaît l'Italie des XIX-XXIe siècles. Elle a notamment travaillé sur les Italiens au Brésil, avec une thèse de doctorat sur la presse anarchiste en langue italienne de São Paulo (1890-1920). Aux éditions de l'ACL elle a publié en 2001, la Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi. *Elle s'est également intéressée, dans ses travaux les plus récents, aux manifestations littéraires et cinématographiques de l'immigration, notamment marocaine, en Italie.*

Atelier de création libertaire
ISBN 978 - 2 - 35104 - 027 - 0
00,00 €

Ouvrage publié avec le concours du laboratoire Babel de l'Université du Sud Toulon-Var

Isabelle Felici
Poésie d'un rebelle

Isabelle Felici

Poésie d'un rebelle

Poète, anarchiste, émigré (1876-1953)

Poésie d'un rebelle

Isabelle Felici

Poésie d'un rebelle

Poète, anarchiste, émigré (1876-1953)

Atelier de création libertaire

2009

Atelier de création libertaire
BP 1186, F-69202 Lyon cedex 01
Tél/fax : 04.78.29.28.26
site Internet : www.atelierdecreationlibertaire.com
email : contact@atelierdecreationlibertaire.com
ISBN 978-2-35104-027-0

Introduction

In mezzo a mille genti sol mi sento
pur nella gran città che guarda ostile
allo straniero che da lungi viene

La renommée de l'homme dont il est question ici n'a guère franchi les limites du milieu dans lequel il a évolué et l'approche que nous proposons pour mieux connaître ce militant anarchiste italien est originale, puisque nous prenons le biais des poésies qu'il a composées. Pourtant, en suivant les chemins poétiques de Gigi Damiani, qui nous conduisent de la fin du XIX^e^ siècle à la moitié du XX^e^, nous voyons défiler des pans entiers de l'histoire de l'Italie et de l'« Italia all'estero ». Nous apprenons aussi à mieux connaître les pratiques culturelles des militants politiques, anarchistes en l'occurrence, parmi lesquelles la poésie, présente dans les journaux de propagande, les fêtes et réunions politiques, tient une place de premier rang.

Le parcours poétique de Gigi Damiani commence lors de son premier exil, au Brésil, en 1897 – il a alors à peine plus de vingt ans – et ne s'interrompt plus, quasiment jusqu'à sa mort, survenue à Rome, sa ville natale, en 1953 [1]. Ses compositions poétiques forment un ensemble d'une centaine de textes, de longueur et de style variés. Elles ont été publiées soit en recueils, soit dans les colonnes de la presse anarchiste de langue italienne du monde entier. Ces poésies sont en effet l'une des nombreuses facettes de l'activité de militant anarchiste que Damiani mène inlassablement pendant toute son existence mouvementée : en Italie dans sa toute première jeunesse, au Brésil jusqu'en 1919, à nouveau en Italie, où il

1. Voir la notice que nous avons établie pour Gigi Damiani dans le *Dizionario biografico degli anarchici italiani* (*DBAI*), t. 1, Pise, BFS, 2003.

résiste aux assauts du fascisme jusqu'en octobre 1926 ; il est alors contraint de reprendre le chemin de l'exil, vers la France, puis la Belgique, l'Espagne et enfin la Tunisie, qu'il ne parvient à quitter qu'en 1946.

Ses activités de propagande prennent surtout la forme de publications périodiques : on recense une dizaine de titres de journaux qu'il fonde ou dirige et une quinzaine d'autres auxquels il collabore. Citons, parmi les titres les plus importants, l'hebdomadaire *La Battaglia*, périodique anarchiste de langue italienne publié à São Paulo de 1904 à 1912, qu'il dirige après le départ du fondateur Oreste Ristori, le quotidien *Umanità nova*, fondé en 1920 à Milan par Errico Malatesta[1], dont il est un des piliers, l'hebdomadaire *Fede !*, qu'il crée en 1923 et dont paraissent à Rome cent trente-trois numéros, tirés à plus de dix mille exemplaires, jusqu'en octobre 1926.

Aux innombrables articles publiés dans les colonnes des périodiques anarchistes s'ajoutent une quinzaine de brochures, mais aussi des écrits qui prennent une forme littéraire : les poésies, qui font l'objet de cette étude, deux romans, de nombreuses nouvelles et quatre pièces de théâtre. Quelle que soit la forme d'écriture choisie, ces écrits sont tous conçus comme des vecteurs de transmission de l'idéal anarchiste que professe leur auteur. Nous nous proposons d'analyser ce lien entre acte d'écriture et engagement politique chez Damiani, qui fait de sa poésie un moyen de lutte contre les situations d'oppression. Dans le même temps, nous pourrons suivre cet observateur attentif de la société italienne – et de la société en général –, dans sa lecture des tournants historiques de l'Italie de la première moitié du XX^e^ siècle : au sortir de la Première Guerre mondiale, au moment de la montée du fascisme et durant les premières années de la république.

Pour étayer cette étude, nous disposons d'autres sources. Les nombreux rapports de police, conservés aux Archives centrales de l'État à Rome, témoignent de l'assiduité avec laquelle les agents de la Sécurité publique du ministère italien de l'Intérieur suivent Damiani partout où il passe, en particulier après la mort de Luigi Galleani[2] en 1931 et celle d'Errico Malatesta en 1932, lorsque la police considère Damiani comme le nouveau « chef » de l'anarchisme italien. Ces poli-

---

1. Errico Malatesta (1853-1932) est une figure importante de l'anarchisme italien et de l'anarchisme international. Écrivain et orateur, il crée de nombreux journaux anarchistes et prend part à plusieurs tentatives insurrectionnelles, convaincu de l'imminence de la révolution anarchiste. Il a passé une grande partie de sa vie en exil. Comme pour tous les anarchistes italiens cités dans notre étude, nous renvoyons au *DBAI*.

2. Luigi Galleani (1861-1931), militant anarchiste de la première heure, est aussi une figure importante de l'anarchisme italien aux États-Unis, où il se rend en 1901 et dont il est expulsé en 1919. Il y publie *Cronaca sovversiva*, un titre qu'il reprend en Italie dès 1920, et qui lui

ciers, auxquels il donne bien du fil à retordre, parviennent parfois à entrer dans l'intimité de son cercle familial et amical. Tout en usant de la prudence nécessaire au maniement de ce type de documents, nous retirons de ces rapports de police des informations importantes sur ses activités, sur son environnement familial et même sur ses travaux littéraires : mémorable est le compte rendu d'un agent du régime fasciste infiltré dans les milieux anarchistes à Marseille, qui raconte la représentation d'une de ses pièces par le « Groupe artistique international » en 1927.

Nous avons également recueilli, par différents biais, de nombreuses lettres de Damiani : dans les dossiers de police, dans des fonds d'archives, notamment au CIRA (Centre international de recherche sur l'anarchisme) de Lausanne, à l'IISG (Institut international d'histoire sociale) d'Amsterdam et à l'Archivio Pinelli de Milan ainsi que dans les colonnes de la presse anarchiste de langue italienne [1]. Ces lettres viennent parfois compléter des correspondances déjà publiées, celle d'Errico Malatesta [2] notamment, avec lequel Gigi Damiani a entretenu jusqu'au bout des liens d'amitié et d'estime réciproque.

Quant aux écrits sur ce militant anarchiste de premier plan, ils se limitent à quelques recensions de ses romans, brochures ou recueils de poésies, à une biographie [3], très honnête, mais qui ne traite pas de manière approfondie toutes les périodes de sa vie et qui n'aborde pas l'aspect littéraire. Nous avons également utilisé, avec la même prudence que les documents de police, quoique pour des raisons différentes, les notices nécrologiques publiées par la presse anarchiste, qui contiennent des témoignages souvent précieux.

Nous abordons cette étude de l'œuvre poétique de Gigi Damiani avec une bonne connaissance de ses années de formation dans le mouvement social italo-brésilien, acquise lors d'une précédente recherche sur la presse anarchiste de

---

vaut une nouvelle condamnation et un séjour en prison. Le régime fasciste, qu'il voit se mettre en place, le tient sous une étroite surveillance jusqu'à la fin de sa vie.

1. Parmi les correspondants dont des lettres nous sont parvenues figurent Errico Malatesta, Luigi Fabbri, Luigi Bertoni, Carlo Frigerio, Elena Melli, Ugo Fedeli, Pio Turroni. Sa correspondance avec l'historien Pier Carlo Masini, alors tout jeune homme, a été déposée à la Biblioteca Franco Serantini de Pise et n'est pas consultable à l'heure où nous écrivons.

2. Errico Malatesta, *Scritti scelti* (a cura di Giovanna Berneri e Cesare Zaccaria), Naples, Edizioni R.L., 1954. Sauf indication contraire, toutes les citations des lettres d'Errico Malatesta à Gigi Damiani proviennent de cet épistolaire.

3. Ugo Fedeli, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954. Le texte a été réédité en 1997 par Samizdat sous le titre *Biografie di anarchici. Ciancabilla, Damiani, Gavilli*. Sauf indication contraire, les propos de Fedeli sur Damiani sont tirés de cette biographie.

langue italienne publiée au Brésil [1]. C'est au Brésil que se développe la personnalité de l'homme et du militant, pendant vingt années qui le préparent au rôle fondamental qu'il aura dans l'histoire du mouvement anarchiste en Italie. C'est en effet durant ce séjour brésilien, méconnu des historiens de l'anarchisme et apparemment refoulé par Damiani lui-même, qu'il acquiert une grande expérience journalistique et littéraire, qu'il parvient à la maturité intellectuelle et politique et qu'il s'aguerrit à la vie en clandestinité, à laquelle il est à nouveau exposé durant le régime fasciste.

C'est aussi durant cette période brésilienne qu'il est confronté pour la première fois à l'autre réalité italienne, celle de l'émigration, qu'il retrouve dans toutes les villes où ses déplacements forcés le conduisent, à São Paulo d'abord, mais aussi à Marseille et à Paris, à Bruxelles ou encore à Tunis. Son activité d'écriture s'adapte à chaque fois au contexte dans lequel il évolue : il écrit à Marseille plusieurs pièces dramatiques pour une troupe qui se produit régulièrement dans une salle de cette ville ; il collabore à la plupart des journaux anarchistes de langue italienne, souvent éphémères, qui naissent à Paris au tournant des années vingt et trente du XX^e siècle ; dans les périodes de clandestinité, c'est aux journaux anarchistes de langue italienne publiés aux États-Unis ou en Suisse qu'il envoie ses textes ; en Tunisie, il collabore à un journal antifasciste, non spécifiquement anarchiste. C'est aussi dans cette Italie en exil qu'il trouve son lectorat, dans les milieux anarchistes et antifascistes en général [2]. À ces lecteurs réguliers, il faut ajouter les lecteurs occasionnels que sont les fonctionnaires de police et les censeurs…

Le lecteur moderne a quant à lui bien des difficultés à se procurer les textes de Damiani et malgré nos recherches actives dans de nombreux centres d'archives et de documentation, il nous faut renoncer à prétendre à l'exhaustivité. Nombreux sont les facteurs qui peuvent expliquer la perte de certains textes. Pour la période brésilienne, les écrits littéraires sont peu nombreux et pour certains, les pièces de théâtre en particulier, nous ne connaissons que le titre pour l'avoir vu figurer dans le programme d'une fête annoncée dans la presse anarchiste. Des textes ont aussi pu être perdus à cause de la censure, du sac d'une typographie pendant

1. Sur la période brésilienne de Damiani voir notre thèse de doctorat *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)* soutenue à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, mai 1994, disponible en ligne : http://raforum.apinc.org/article.php3 ?id_article=661.

2. Le fonds du militant socialiste Luigi Campolonghi à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) de Nanterre contient la pièce de théâtre de Damiani *Viva Rambolot*.

la montée du fascisme ou parce qu'une collection de périodiques a été incomplètement conservée. D'autres écrits encore ont pu rester dans les colonnes de quelque périodique oublié ou être égarés par leur auteur sur le chemin de ses nombreux exils.

Malgré les lacunes inévitables, la collection des poésies qu'il a composées constitue un corpus cohérent : quatre recueils et une vingtaine de poésies éparses. Ces poésies ont été publiées, pour l'essentiel, en 1946 et 1949. C'est donc le Damiani de la maturité que nous révèlent les écrits poétiques, qu'on ne peut approcher qu'en retraçant d'abord le parcours personnel et politique de leur auteur. Prétendre établir une biographie de Damiani risquerait de nous exposer à ses foudres posthumes – il considérait que le biographe était « très souvent une espèce de chacal littéraire » – s'il n'avait lui-même dérogé à la règle [1]. Nous donnons donc les informations personnelles nécessaires à mieux comprendre sa veine littéraire et poétique, évidemment indissociable de son action militante et des approches théoriques qu'il fait de l'anarchisme, lesquelles ne seront abordées que de façon périphérique. Les différentes parties de ce travail sont introduites par un exergue que nous tirons de ses poésies et qui vient rythmer son parcours biographique : de son enfance à la fin de son exil brésilien, de son premier retour en Italie à la fin de son séjour tunisien, puis ses dernières années à Rome.

Notre démarche sous-entend que la littérarité [2] des textes étudiés ne soit pas remise en cause, bien que son œuvre n'ait jamais obtenu la moindre reconnaissance en dehors des milieux anarchistes, reconnaissance qu'il n'a d'ailleurs jamais revendiquée, tentant même, comme nous le verrons, d'écarter la dimension esthétique de sa production poétique. C'est pour cette raison que l'étude inclut des

---

1. Damiani s'exprime ainsi dans la biographie de Niccolò Converti qu'il rédige, ajoutant que « le biographe parle peu du mort et beaucoup de lui-même ». Gigi Damiani, *Attorno ad una vita (Niccolò Converti)*, Newark, *L'Adunata dei Refrattari*, 1940, p. 5.

2. Ou, plus précisément, leur « poéticité ». Sur cette question du caractère littéraire des productions culturelles non dominantes, en particulier dans le domaine de la littérature « émigrée », à laquelle Damiani se rattache, son œuvre poétique ayant été en grande partie produite durant ses périodes d'exil, nous renvoyons aux travaux de Jean-Charles Vegliante, notamment à l'article intitulé « "Civilisation" et études littéraires. L'exemple de la littérature issue de l'immigration italienne en France », paru dans l'ouvrage qu'il a dirigé, *Phénomènes migratoires et mutations culturelles (Europe-Amériques XIX^e^-XX^e^ siècles)*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 21-38 et à « De l'entre-deux langues à une langue de plus : expression décentrée, expression poétique », *Bilinguisme : Enrichissements et conflits*, Actes du colloque organisé à la faculté des Lettres et Sciences humaines de l'université de Toulon et du Var les 26, 27 et 28 mars 1998, réunis par Isabelle Felici, Paris, Éditions Honoré Champion, 2000, p. 187-205.

passages techniques qui permettent de montrer le raffinement que vise Damiani, malgré ses dires, dans sa poésie.

Nous remonterons, chaque fois que cela est palpable dans l'écriture, aux influences qu'il a subies et nous attacherons, dans cette lecture, aussi bien à la forme qu'au contenu des poésies, en insistant sur la fonction de communication du texte, en particulier sur les formes des messages qui servent à assurer cette communication. Nous verrons ainsi que, derrière l'ironie, la violence des propos et la critique acerbe de la société, il ressort de l'œuvre poétique de Damiani un sentiment de profond attachement à la vie, au monde, à l'homme et à la liberté.

Chapitre I

L'enfance et la formation
Le premier exil au Brésil
(1876-1919)

Un roseo pargolo
fece grande la donna in ogni tempo…

Comme il le révèle dans son dernier écrit, *La mia bella Anarchia*, Damiani n'a jamais connu sa mère, Anna Passeri, décédée peu après l'avoir mis au monde à Rome [1] le 18 mai 1876. Son père, Sabatino, était originaire des Abruzzes [2] et tenait à Rome une boutique [3]. Il est « entré dans le monde livré à lui-même [4] »

1. Fedeli nous apprend que Damiani est né au n° 48 du *viale Prefetti*, « dans la maison noble des Grazioli où sa grand-mère était concierge et où ses parents avaient un logement avec elle ».
2. Peut-être de Montereale, près de L'Aquila, où il lui rend visite en 1913, comme l'indique son dossier de police au *Casellario Politico Centrale* (CPC), conservé à l'*Archivio Centrale dello Stato* (ACS).
3. Gigi Damiani, *La mia bella Anarchia*, Cesena, Edizioni *L'Antistato*, 1953, p. 10. Selon Fedeli, il s'agit d'une *trattoria* ou d'une *osteria* et selon un autre ami de Damiani, Nino Napolitano, d'une *pizzicheria*. Toutes les références au témoignage de Nino Napolitano proviennent d'un texte intitulé « Gigi Damiani », publié en deux parties dans *L'Adunata dei Refrattari* des 24 avril et 1er mai 1954.
4. *La mia bella Anarchia*, *op. cit.*, p. 14.

et a vécu de ce fait une enfance agitée. Pour échapper à l'atmosphère d'intense religiosité dans laquelle il baigne[1], au milieu des bibelots et des images saintes[2], l'enfant se replie sur lui-même. Sa grand-mère, puis sa belle-mère, son père aussi sans doute, le contraignent à des prières, à des pénitences et à toutes sortes de pratiques quasi superstitieuses qui provoquent en lui un sentiment de révolte. C'est du moins ce qui ressort du portrait du jeune Damiani brossé par Fedeli qui nous apprend aussi, sans donner plus de détails, qu'à la demande de sa famille, l'enfant est interné dans une maison de correction à Naples[3]. Les terribles conditions de vie qui sont alors les siennes suscitent en lui le dégoût et la révolte ; il organise avec ses camarades une tentative d'évasion collective, punie par un séjour de plusieurs mois dans une prison pour enfants. Sa famille le ramène ensuite à Rome et il doit se mettre au travail[4].

Il n'y a guère de place dans cette jeune existence pour l'étude et la lecture et nous ne pouvons que supposer, étant donné l'absence de renseignements sur ce point, que la formation de Damiani s'est faite uniquement à l'école primaire et dans cette maison de correction. Il n'est pas exclu que les maîtres de ces établissements lui aient été transmis le goût de l'écriture et de la poésie. Mais il s'est aussi vraisemblablement formé seul : n'ayant guère les moyens d'acheter livres et journaux, les seuls imprimés que l'enfant a sous les yeux sont les quotidiens romains dont il parcourt les titres dans les kiosques ou qu'il peut lire sur les panneaux où s'exposait alors la presse[5]. Sa famille achète aussi de temps en temps *Il Messaggero*, lorsqu'on y traite d'un fait divers particulièrement sanglant. Damiani explique à Fedeli que c'est à travers la lecture de ces journaux « bien bourgeois » qu'il apprend à connaître l'anarchie[6] ; il est en effet interpellé par l'idée de justice sociale que, bien malgré eux, ces journaux transmettent en relatant les attentats du célèbre « justicier » anarchiste Ravachol, guillotiné en 1892. Sans qu'on ait plus de détails sur la façon dont il est entré en contact avec le milieu anarchiste,

---

1. C'est ce que dit son biographe, Ugo Fedeli, qui tire ses renseignements des conversations et des échanges épistolaires et personnels qu'il a eus avec Damiani à partir de 1946.
2. Nino Napolitano évoque en particulier la belle-mère de Damiani, « une femme très religieuse que j'ai eu l'occasion de connaître à Rome, un jour où j'ai accompagné Gigi chez lui. Sur les murs étaient accrochés des agrandissements photographiques de prêtres en surplis qui devaient certainement être des parents à elle ».
3. Ugo Fedeli parle d'une *Casa di correzione per minorenni* Cappucinella à Naples.
4. Son dossier de police, établi en 1894, indique qu'il exerce la profession de tourneur.
5. *La mia bella anarchia*, *op. cit.*, p. 10.
6. Selon Nino Napolitano, il aurait aussi affirmé être arrivé à l'anarchie par la lecture de la Bible.

on sait qu'il fréquente des militants dès l'âge de quinze ans[1], lorsqu'il fait ses premiers pas dans le mouvement anarchiste et, certainement, parfait sa formation. C'est ainsi qu'il tombe sous le coup des lois exceptionnelles promulguées sous le gouvernement de Francesco Crispi pour réprimer les mouvements socialiste et anarchiste après les insurrections de Sicile et de Lunigiana (une région entre Massa-Carrara et La Spezia) en 1894. Commence alors pour lui, comme pour des milliers d'autres « subversifs », une longue période en résidence surveillée, durant laquelle il côtoie des militants plus aguerris et d'autres jeunes anarchistes avec qui il établit des liens durables[2]. Dès le 29 septembre 1894, il est à Porto Ercole, il arrive aux îles Tremiti le 4 juillet 1895, à Favignana le 3 février 1896, puis à la fin de la même année, à Lipari. C'est là qu'il commence à collaborer à la presse anarchiste, notamment avec Tommaso De Francesco, fondateur de *L'Avvenire Sociale* de Messine, dont les colonnes accueillent, le 22 novembre 1896, le premier article qu'il ait écrit : « Come avverrà il socialismo[3] ». Il y commente et décortique, avec beaucoup d'ironie déjà, la brochure publiée par un des fondateurs du parti socialiste italien, Camillo Prampolini, intitulée justement *Come avverrà il socialismo*.

Dès août 1897, le jeune militant est en possession d'un passeport que lui délivre la préfecture de Rome. Quelques mois plus tard, on retrouve sa trace au Brésil – qui connaît alors une forte vague d'émigration italienne – dans le numéro du 28 novembre de la publication anarcho-humoristique intitulée *La Birichina* (« La Coquine ») qui paraît à São Paulo. La rubrique « Piccola posta » des journaux anarchistes italiens au Brésil nous le montre tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Ces nombreux déplacements, peut-être liés à l'activité de peintre de décors de théâtre qu'il commence à exercer au Brésil, lui font découvrir les grands espaces que lui offrent l'État de São Paulo et le Paraná. Si son séjour brésilien est peu connu de ses camarades italiens, et, par voie de conséquence, des historiens de l'anarchisme, c'est en partie parce qu il a lui-même été très peu loquace sur le sujet. Vers la fin de sa vie, il cède toutefois aux instances d'Ugo Fedeli qui

1. C'est ce qu'on peut lire dans une lettre qu'il écrit à Ugo Fedeli, sans indication de date, mais qu'on peut faire remonter, grâce à la réponse qu'il reçoit, au 7 juillet 1950. Sauf indication contraire, les citations de la correspondance Fedeli-Damiani proviennent des lettres consultées à l'IISG, dans le fonds Fedeli.

2. Citons Oreste Ristori, Pasquale Binazzi, Aristide Ceccarelli.

3. Selon Maurizio Antonioli et Pier Carlo Masini, Damiani serait aussi l'auteur d'un article sur « L'individualismo libertario » signé Acratos et paru dans *L'Avvenire Sociale* du 18 janvier 1897. Voir leur ouvrage intitulé *Il sol dell'avvenir. L'anarchismo in Italia dalle origini alla Prima Guerra mondiale 1871-1918*, Pise, BFS, 1999, p. 62-63.

profite de toutes les occasions pour lui soutirer des informations sur sa vie de militant. S'il se réjouit que les efforts de Fedeli pour glaner des renseignements sur lui soient restés infructueux – « Tu dis que tu n'as rien trouvé à mon sujet. Tant mieux parce qu'en bien ou en mal ce seraient des mensonges. Je n'ai pas été un homme d'exception et encore moins un homme vertueux [1] » –, il offre tout de même à son futur biographe ce résumé de son séjour au Brésil :

> Je suis arrivé au Brésil en tant qu'émigrant vers la fin de l'année 1888 [*recte* 1897]. J'ai commencé à collaborer à l'hebdomadaire *Il Risveglio* publié par Alfredo Mari. Quand il en a eu assez, c'est moi qui ai continué à le publier pendant presque un an. Puis une tuile m'est tombée dessus pour des raisons non exclusivement politiques [2]. Après un séjour en prison, j'ai été acquitté et je suis allé vivre au Paraná, exactement à Curitiba où j'ai collaboré au *Diritto* que publiaient Egizio Cini et Ernesto Pacini, membres de la colonie Cecilia. J'y ai aussi publié un périodique antireligieux, *O Combate*, et ai collaboré occasionnellement à d'autres publications. De retour à São Paulo, j'ai fait partie de la rédaction de *La Battaglia*, éditée par Ristori et Alessandro Cerchiai, dont j'ai été le directeur après le départ de Ristori pour Montevideo. Pour des raisons administratives, le titre de *La Battaglia* a été remplacé par celui de *La Barricata*. Plus tard, après un voyage en Italie, j'ai publié pendant la guerre [1915-1918] *Guerra Sociale* et j'ai participé à la transformation du périodique brésilien *A Plebe* en quotidien. J'ai aussi collaboré à la *Lanterna* fondée par Benjamin Mota et reprise par Edgard Leuenroth [3].

On le voit, Damiani n'a aucune mémoire des dates [4] puisqu'il fait remonter son départ pour le Brésil à une époque où il avait douze ans. On ne peut par ailleurs l'accuser de commettre le péché d'orgueil. Ce balayage de vingt années passées au Brésil ne donne en effet qu'une bien pâle impression de son intense activité de propagande dans le mouvement anarchiste à São Paulo [5]. *Il Risveglio*, dont il

---

1. Lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli, [7 juillet 1950].
2. La « tuile » dont il parle est un séjour en prison de quelques mois, en 1900, sous l'accusation de violences sexuelles, parce qu'il a aidé un de ses amis, José Sarmento, à enlever une jeune fille qui, par amour pour lui, avait quitté sa famille. On peut suivre cet épisode dans les comptes rendus qu'en fait le journal anarchiste de Curitiba *Il Diritto*, notamment dans les articles du 10 octobre et du 25 décembre 1900 : « A bom entendedor... » et « Justiça burguesa ».
3. Lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli, [7 juillet 1950]. Sauf mention contraire, toutes les citations ont été traduites par nos soins. Pour les poésies et les textes littéraires de Damiani, l'original a cependant été conservé, la traduction figurant alors sous le passage cité.
4. « Je ne me souviens jamais des dates précises », écrit-il à Fedeli qui le cite dans sa biographie ; ou encore « ma mémoire n'a jamais enregistré les dates », dans une lettre du 7 août 1946. De là la date erronée indiquée par Fedeli pour l'arrivée de Damiani au Brésil : 1899.
5. Voir notre thèse de doctorat, cit.

est un pilier, avant d'en devenir le directeur, marque véritablement la naissance d'un mouvement anarchiste au Brésil, en particulier d'une presse en langue italienne extrêmement vigoureuse à laquelle il collabore sans relâche pendant vingt années, même lorsqu'il quitte São Paulo pour Curitiba (où il séjourne de 1902 à 1908).

Damiani ne s'est pas limité à la propagande en italien puisqu'il a collaboré à des journaux en portugais, parfois avec une rubrique en italien, parfois avec des articles qu'il rédige directement en portugais[1]. Il faut d'ailleurs ajouter aux publications qu'il cite dans son résumé à Fedeli le périodique de José Buzzetti, *O Despertar*. De plus, lorsque, après vingt ans de séjour au Brésil, il constate qu'il s'adresse désormais à une communauté immigrée bien installée, dont la langue n'est plus l'italien mais le portugais, il encourage les anarchistes italiens à soutenir désormais cette presse en portugais, en l'occurrence le quotidien anarchiste *A Plebe*, plutôt qu'à faire survivre des journaux qui n'ont plus d'ancrage dans la réalité sociale.

La Battaglia, qu'il cite également, est non seulement l'hebdomadaire anarchiste le plus régulier et le plus durable, celui qui a le plus marqué le mouvement anarchiste de São Paulo, mais il est aussi un repère important dans l'histoire de la communauté italienne que Damiani foudroie souvent de son regard pénétrant et impitoyable. Il brosse ainsi des portraits au vitriol de personnages caractéristiques de la communauté italienne de São Paulo, patriote et bien pensante, parfois même en en imitant le parler « macaronique[2] ». Sa collaboration à ce périodique correspond au moment où, comme il le dit lui-même, « vers l'âge de trente ans », en 1906 donc, il commence à comprendre ce que signifie vraiment « se sentir anarchiste » et « à sentir la responsabilité que cela comporte[3] ». La lecture de *La Battaglia*, mieux encore de *Guerra sociale*, est le meilleur moyen de juger de

1. Afonso Schmidt, qui a connu Damiani au moment où il était rédacteur de *A Plebe*, en atteste. Voir son témoignage dans « Gigi Damiani », *A Plebe*, 3 septembre 1948.
2. Voir par exemple dans *La Battaglia*, « Macchiette sociali. Il capitano », 24 janvier 1909 ; « Il quartierone », 7 février 1909 ; « Il capitão Pertuso & famiglia. Viva l'Italia ! », 20 avril 1912.
3. Lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli, [7 juillet 1950].

cette maturité politique, notamment sur la question de l'organisation anarchiste. Cette lecture remet d'ailleurs en cause l'image de Damiani caricaturalement individualiste – c'est-à-dire opposé à toute forme d'organisation – qu'il arrive qu'on croise [1]. Damiani est aussi un militant de terrain : il s'engage en personne dans toutes les initiatives sociales qui voient le jour à São Paulo et participe activement à la grève générale de juillet 1917, heure de gloire pour les ouvriers de cette ville et de toutes les localités périphériques [2].

De 1917 à 1919, il vit dans une quasi-clandestinité et réussit, contrairement aux autres protagonistes de la grande grève de juillet, à échapper aux représailles. La répression anti-anarchiste s'amplifie encore en 1919 lorsque de nouveaux mouvements de protestation éclatent. C'est dans ce contexte que, selon les propos qu'il tient à Fedeli dans la lettre citée plus haut, « à cause d'une explosion intempestive, une tentative d'action révolutionnaire a été éventée et j'ai été expulsé du Brésil en 1919 avec une certaine théâtralité ». Une bombe explose effectivement le 19 octobre, mais le projet de mouvement insurrectionnel, qu'il évoque aussi dans un récit rocambolesque qu'il fait à Ugo Fedeli, n'est pas confirmé par d'autres sources. Même si cette bombe qui explose inopinément a été le prétexte de son départ, il avait déjà manifesté son désir de retourner en Italie. Son départ se caractérise effectivement par « une certaine théâtralité » : il met en scène son expulsion, la retardant aussi longtemps qu'il le

1. Maurizio Antonioli, Pier Carlo Masini, *Il sol dell'avvenir*, *op. cit.*, p. 62-63. Dans le deuxième tome de son histoire des anarchistes italiens, *op. cit.*, p. 208, Masini évoque plus justement à propos de Damiani « un anarchisme non pas individualiste au sens propre mais méfiant envers l'organisation de parti ». Damiani traite le sujet de l'organisation dans d'innombrables articles. Nous renvoyons ici à un article écrit vers la fin de sa vie : g. d. « In tema di organizzazione "ordinata" », *L'Antistato*, 25 septembre 1950.

2. Pour un compte rendu par Damiani de cette grève, voir *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile*, Milan, Edizioni di *Umanità Nova*, juin 1920, p. 33 et suivantes.

peut. Il entreprend dès le mois de septembre des démarches pour rentrer en Italie, en demandant un passeport, qui lui est d'ailleurs refusé, et change ses économies en lires. Il prend la peine, quelques jours avant son expulsion, de collecter tous les documents et témoignages qui serviront à la publication d'une brochure contre l'émigration, « en vue d'un prochain retour, non volontaire, en Italie[1] ». Des témoins racontent aussi qu'il a laissé volontairement passer une possibilité de s'échapper[2] lors de son arrestation. Le 22 octobre, sous escorte spéciale, de nuit pour éviter tout mouvement de protestation populaire, il quitte São Paulo et est embarqué sur le *Principessa Mafalda*, amarré dans la rade de Rio de Janeiro. Arrivé en Italie, il publie effectivement la brochure annoncée, *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile*[3], qui marque un point final à son expérience brésilienne. Il n'y fait plus guère allusion par la suite[4], sauf quand il s'agit, comme nous l'avons vu, de répondre à l'insistance d'Ugo Fedeli.

Dans sa collecte d'informations, il semble que Fedeli se soit surtout préoccupé des activités journalistiques de Damiani et qu'il n'ait pas échangé avec lui des propos d'ordre littéraire. Du moins, rien ne transparaît ni dans ses lettres, ni dans sa biographie, où il glose quelques textes théoriques de Damiani, mais jamais son

---

1. « Avviso importante », *A Plebe*, 12 octobre 1919.

2. « "E partono cantando..." Come se deu a prisão de Gigi Damiani », *O Combate*, cité dans *A Plebe*, 23 octobre 1919.

3. *Op. cit.* Il s'agit d'un recueil d'articles, auxquels s'ajoutent une préface et une conclusion inédites, déjà parus dans la presse : *Guerra di classe* des 13 et 20 décembre 1919, 18 janvier et 7 février 1920 ; *Il Libertario* des 8 janvier et 12 février 1920 ; *Umanità nova* des 2 mars et 11 juin 1920.

4. Peu enclin à parler de lui-même, Gigi Damiani évoquera à deux reprises un aspect de l'anarchisme au Brésil qu'il n'a pas connu directement, la colonie Cecilia. Il a fréquenté pendant son séjour à Curitiba plusieurs personnes qui ont participé à l'expérience. Il fait une allusion à Giovanni Rossi, le fondateur de la colonie, dans « La libertà e l'amore », *Germinal*, 1er juillet 1928, un article où faisant la liste de tous les types de rapports possibles entre les êtres humains, il cite « la polyandrie, ce que Giovanni Rossi appela l'étreinte amorphiste (sortant de l'expérience le cœur et l'esprit malades) ». Voir aussi Gigi Damiani, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova,* 8 février 1948, repris par E. Armand sous le titre « En marge des compressions sociales. La Cecilia », *l'Unique,* mai-juin 1948. Parmi les traces laissées par Damiani au Brésil, on pourra évoquer le texte du romancier Afonso Schmidt, qui l'a connu personnellement, publié dans *A Plebe*, *art. cit*., et, beaucoup plus tardifs, une pièce de théâtre et un roman : Eliana Rocha et Jandira Martini, *Em defesa do companheiro Gigi Damiani. Texto para um espetáculo*, photocopies, 1977 et Renato Modernell, *Sonata da última cidade,* São Paulo, Editora Best seller, 1988. Enfin, il existe une rue Gigi Damiani à Cidade Tiradente, un quartier récent de São Paulo. Merci à Carlo Romani d'avoir vérifié pour nous cette information.

activité littéraire. Il la connaît pourtant pour en avoir établi l'impressionnante bibliographie. Si on peut s'étonner de cette absence pour la période qui suit le retour en Italie, on la comprend mieux pour le séjour brésilien puisque la plupart des textes littéraires de cette période sont perdus ou difficilement accessibles. Ce qu'on peut recueillir permet toutefois d'observer la maturation du style de Damiani dont les écrits, aussi bien littéraires que journalistiques, acquièrent une grande qualité d'écriture et une grande efficacité. Si on ne connaît, des trois pièces de théâtre composées pendant son séjour brésilien, que leur titre – *Rabbino*, *O milagre* [1], traduites en portugais et représentées à Curitiba, et *La Repubblica*, représentée à São Paulo en 1912 [2] – on peut en revanche reconstituer, avec quelques lacunes, son premier roman, paru en épisodes alors qu'il est encore à Curitiba, *L'ultimo sciopero*, *romanzo sociale* [3]. Les colonnes des périodiques anarchistes nous offrent aussi, parmi les innombrables articles signés par Damiani, certains textes qui prennent la forme, quasi-littéraire, de chroniques [4], de pseudo commentaires des dogmes de l'Église, de contes moraux [5], de portraits, de charges plutôt, dont les victimes sont souvent des figures de la colonie italienne dont il s'amuse à imiter le parler mélangé de portugais et de dialecte, souvent de l'Italie méridionale [6]… Enfin, arrêtons-nous plus longuement sur les quatre poésies qu'il est possible de lui attribuer [7].

---

1. José Buzzetti, « Gigi Damiani », *La Battaglia*, 5 janvier 1909.
2. *La Battaglia*, 31 décembre 1911.
3. Les épisodes de *L'ultimo sciopero. Romanzo sociale* ont été publiés dans *La Battaglia* entre le 18 juillet 1905 et le 20 mai 1906. Le premier chapitre du roman a été publié dans un numéro du journal absent de la collection à l'IISG. Le personnage principal étant un soldat, Damiani a peut-être utilisé, à contre-pied, le modèle de *La vita militare* de Edmondo de Amicis. Quant à la mine, où les soldats affronteront les mineurs, elle a évidemment de forts accents zoliens.
4. Voir le texte intitulé « Viaggiando (La gente che s'incontra) » publié dans *La Battaglia* de São Paulo du 21 mars 1908, qui a été reproduit, accompagné d'une introduction et d'un appareil de notes établis par nos soins dans *Gli italiani all'estero,* n°4, *Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1996, p. 163-169.
5. Voir par exemple « Conto extraordinário », publié dans un journal du Paraná, *O Despertar*, le 15 décembre 1904, reproduit dans *Contos anarquistas, Antologia da prosa anarquista no Brasil*, São Paulo, Editora brasiliense, 1985, p. 71-73. Les auteurs de l'anthologie, Antonio Arnoni Prado, Francisco Foot Hardman, ne précisant pas s'il s'agit ou non d'une traduction, seule la consultation du périodique nous permettrait de savoir si Damiani a écrit ce texte en portugais ou en italien.
6. Voir par exemple Cuyum Pecus [Gigi Damiani], « Italianismo coloniale », *La Battaglia*, 5 juin 1911.
7. Sur les poésies publiées dans les journaux anarchistes de langue italienne au Brésil voir

La première poésie, « Ad una… contessa », sans doute aussi son premier texte publié au Brésil [1], est dans la ligne des caricatures que nous venons d'évoquer. Il y fait le portrait d'une femme qu'il a connue misérable, vendant des allumettes dans la rue, et qu'il a revue richement habillée et hautaine, reniant son passé, une attitude qui ne peut que provoquer le mépris du jeune poète. Celui-ci choisit, pour cette première poésie, une forme métrique qu'il utilisera volontiers dans ses poésies de la maturité, le sonnet. Les autres poésies de la période brésilienne ont toutes une forme différente : une séquence de cinq quatrains, une autre de trois tercets en *terza rima*, la forme poétique de la Divine Comédie, et un long poème de soixante-deux vers, regroupés en huit strophes irrégulières. Ces poésies sont composées d'hendécasyllabes, son mètre de prédilection, et de doubles heptasyllabes pour le poème de soixante-deux vers. Cette diversité montre que le jeune militant possède bien les outils de la métrique ; il détermine d'ailleurs la forme de ses compositions en fonction du sujet qu'il veut traiter.

Ainsi, les trois tercets dantesques, une forme traditionnelle s'il en est – on pourrait dire « patriotique » par l'usage qui en est souvent fait –, sont-ils ironiquement utilisés dans « Epigramma occasionale », publié dans *La Battaglia* du 21 janvier 1906 à l'occasion de la nomination d'un cardinal à São Paulo. La brièveté de la composition en *terza rima*, utilisée traditionnellement pour de longs poèmes, n'empêche pas la cohérence : l'organisation de la rime, ABA BCB CBC [2], évitant, par la reprise de B, la rime orpheline du dernier tercet, contribue à faire ressortir de ce « mot d'humeur » une impression d'accomplissement. La tonalité de ces tercets est autant anticléricale qu'antinationaliste : *cardinale* rime avec *nazionale*. Le pays visé est le Brésil, à travers sa devise (*Ordem e progresso*) : « Si Ordre et Progrès sont de vains mots » (*Se ordine e progresso è frase vana*), et à travers une

---

notre article intitulé « Poésies d'émigrés italiens parues dans la presse anarchiste brésilienne au tournant du XX^e^ siècle », *Gli italiani all'estero*, n° 4, *Ailleurs, d'ailleurs*, *op. cit.*, p. 69-81.

1. La collection de *La Birichina* conservée à l'IISG étant très lacunaire, Damiani a peut-être publié d'autres textes avant cette date. Quand il arrive au Brésil, il n'y a pas d'autres journaux anarchistes, les précédentes publications ayant subi la répression forcenée des autorités brésiliennes, largement épaulées par les instances consulaires italiennes. Parmi ces publications censurées, citons *L'Avvenire* (1894-1895), auquel ont collaboré Felice Vezzani et Arturo Campagnoli.

2. Nous utilisons les majuscules pour désigner les vers de onze pieds (hendécasyllabes) et les minuscules pour désigner les vers courts. Les vers proparoxytons (dont le dernier mot est accentué sur l'avant-pénultième syllabe) seront indiqués par " et les vers oxytons (dont le dernier mot est accentué sur la dernière syllabe) par '. Les rimes seront indiquées par deux points. C'est le code utilisé notamment par Gianfranca Lavezzi dans *I numeri della poesia. Guida alla metrica italiana*, Milan, Carocci editore, 2002.

parodie du drapeau national où figureraient une croix, un sifflet et une banane, ainsi qu'un fouet croisant la crosse épiscopale. Le sifflet et le fouet, d'ailleurs désignés en portugais [1] (*apito* et *chicote*), sont bien sûr les attributs du *capanga*, le surveillant des *fazendas*, ces grandes exploitations agricoles sur lesquelles reposent l'économie et les institutions politiques de l'État de São Paulo. Le ton railleur est encore amplifié par la rime de *romana* (du dernier vers : *cattolica, apostolica, romana*) avec *banana*.

Le ton est plus grandiloquent dans le long poème de soixante-deux vers, « Poema della vita », en partie à cause du choix du mètre, des doubles heptasyllabes ou vers alexandrins, répartis en huit strophes (un douzain, deux dizains, un quatrain, trois sizains, un huitain) aux rimes suivies AABB. Dans ces doubles heptasyllabes, on retrouve le rythme de la chanson de Pietro Gori « Addio Lugano bella », composée en 1895. La dernière rime du poème de Damiani, *pia : anarchia*, fait également écho à cette chanson (*…o dolce terra pia / …gli anarchici van via*). Écrit en 1902 alors que Damiani séjourne à Curitiba et publié (ou republié ?) en 1917 à la fin de la grande grève de juillet, « Poema della vita » est à la fois, dans la première strophe, une condamnation de la société qui annihile ceux qui ne plient pas devant le dieu de la richesse :

…di questa incancrenita
società sanguinaria, feroce accomandita
di mezzani e norcini, filosofi e sgherri
cui blasone è la forca contornata di ferri,
cui pontefice è il boia che uccide e che strazia,
chi non curva la fronte, chi non supplica grazia,
chi non piega le reni, chi il ginocchio non prona,
davanti al fosco nume, davanti… al dio Mammona.

…de cette société
gangrenée et sanguinaire, féroce confrérie
d'entremetteurs et de bouchers, de philosophes et de sbires
dont le blason est une potence ornée des fers,
dont le pape est le bourreau qui tue et torture
ceux qui ne courbent pas le front, qui ne demandent pas grâce
qui ne plient pas l'échine, qui ne s'agenouillent pas
devant le dieu sombre, devant… le dieu Mammon.

1. Damiani a peut-être en tête la poésie de Pascoli « Italy » où figurent des mots anglais. Pietro Gori utilise quant à lui l'espagnol. Voir par exemple « Licenziando il libro » (1904), *Canti d'esilio, poesie varie*, Milan, Editrice Moderna, 1948.

et, dans la dernière strophe, une exaltation de la société future :

Sarà la morte, il fine ?… No mai… sarà la vita
giovane, nuova, ardente nella pace infinita
nel sorriso fraterno, nel trionfo d'amore,
nell'abbondanza a tutti, nell'eterno splendore
del sole e della cara visione de' nati
sani e felici e nella sicurezza a' malati
nel rispetto pe' vecchi nell'oblio pe' cattivi…

Ce sera la mort, ce sera la fin ?... Non jamais... ce sera la vie
jeune, neuve, ardente dans la paix infinie
dans le sourire fraternel, dans le triomphe de l'amour,
dans l'abondance envers tous, dans la splendeur éternelle
du soleil et de la chère vision de ceux qui sont nés
sains et heureux et dans la sécurité pour les malades,
dans le respect pour les vieux, dans l'oubli pour les captifs...

Entre ces deux strophes, on voit s'opposer deux réalités, celle d'une foule stupide, *stolta folla*, méprisante et insultante, et celle des combattants solitaires qui attendent que l'heure sonne pour agir :

…del pensier le scintille
raccoglieremo e via fatidiche faville
le spargeremo noi

…les étincelles de la pensée
nous ramasserons et nous sèmerons
ces escarbilles fatales.

en écho aux premiers vers de la première strophe :

Come foglie disperse dall'autunnal bufera [...]
così travolte vanno del pensier le scintille
e si spengon lontane quali vane faville.

Telles les feuilles dispersées par la tempête automnale, [...]
ainsi sont emportées les étincelles de la pensée
et elles s'éteignent au loin comme de vaines escarbilles.

Il nous faut nous attarder sur l'image de la foule qui apparaît dans cette poésie de jeunesse de Damiani, et qu'on retrouve identique dans les poésies ultérieures, une foule « stupide » et « lâche », très différente de celle sur laquelle s'apitoie

Carducci et, après lui, d'autres poètes du XIX^e siècle italien, dans un « climat d'indignation petit-bourgeois », selon les termes d'Alberto Asor Rosa [1]. En effet, il n'y a pas, chez Damiani, d'apitoiement sur la *povera plebe* [2], il *volgo macilente* [3] (« le peuple maigre »), la *plebe maledetta* [4], la *tragica / di affamati falange* [5] (« la tragique phalange des affamés ») et on ne peut appliquer aux écrits de Damiani les propos expéditifs d'Asor Rosa sur la poésie de Pietro Gori, qui recèle, selon le critique, un « sentimentalisme encore plus suave, onctueux et fragile que chez Carducci ou Stecchetti [6] ». Il n'y a pas de sentimentalisme ni d'émotions gratuites chez Damiani, mais au contraire une violence des images et des propos perceptible dès les poèmes de jeunesse et qui ne faiblit pas, comme nous aurons l'occasion de le voir encore, dans les poésies de la maturité. Cette image négative de la foule ou du peuple apparaît dans une autre poésie de jeunesse publiée dans *Il Risveglio* du 14 mai 1899, « Ad una prostituta », à travers l'expression *volgo sozzo e vile* (« peuple crasseux et vil »).

Si dans « Poema della vita » et dans « Ad una prostituta » le peuple ne mérite que le mépris, c'est qu'il est lui-même méprisant envers ceux qui sont différents, parce qu'ils professent d'autres idées ou qu'ils ne respectent pas les règles et les convenances sociales, comme la prostituée à qui sont dédiés les cinq quatrains de « Ad una prostituta ». Si cette prostituée mérite au contraire l'affection du poète :

T'amo così ne la fierezza indomita
che il trivio dona ai nati suoi infelici !
t'amo così – venduta merce – cinica

1. Alberto Asor Rosa, *Scrittori e popolo. Il populismo nella letteratura italiana contemporanea*, Turin, Einaudi, 1988 (première édition 1965), p. 55.
2. Mario Rapisardi, « Il canto dei mietitori ». Le poème est notamment reproduit dans une brochure consacrée au poète sicilien intitulée *Mario Rapisardi*, Rome, La Tipografica, 1912, p. 7.
3. Lorenzo Stecchetti, « Iustitia » *in Poeti della rivolta. Da Carducci a Lucini*, Milan, Rizzoli, 1978, p. 152.
4. *Idem*, *ibidem*, p. 153. Voir aussi, du même Lorenzo Stecchetti, « Primo maggio », *ibidem*, p. 153-155.
5. Pietro Gori, « A Giosuè Carducci », *Battaglie. Versi*, Milan, Editrice Moderna, 1946-1947, p. 354.
6. Alberto Asor Rosa, *op. cit.*, p. 56. Voir une réplique à Asor Rosa dans l'introduction d'Adolfo Zavorani à son anthologie *Dio Borghese. Poesia sociale in Italia 1877-1900*, Milan, Gabriele Mazzotta editore, 1978.

Je t'aime ainsi dans la fierté indomptée
que la rue donne à tous les malheureux qui y sont nés !
je t'aime ainsi – marchandise vendue – cynique

et son estime, alors que tous les autres la méprisent :

Dica male di te poeta chierico,
ti rida in faccia il volgo sozzo e vile,
ma io, ribelle, a te levo il mio cantico,
io, ti comprendo sai : donna civile.

que le poète grand clerc te dénigre,
que le peuple crasseux et vil te rie au nez,
moi, rebelle, je t'adresse mon hymne,
je te comprends, sais-tu, dame civile.

le poète voit de plus en elle une arme sociale contre l'institution du mariage,

Va… va… e schernisci la donnina isterica
che si vende per sempre innanzi al prete

Va… va… et méprise la femme hystérique
qui se vend pour toujours devant le prêtre

et une arme « biologique » pour se venger d'une société abjecte :

Va… seduci, incatena, strazia e nei lubrici
abbracci inietta il pus che il sangue uccide
va… succhia denaro ed offri spasimo,
al mondo che ti compra e ti deride.

Va… séduis, enchaîne, déchire et dans de lubriques
étreintes injecte le pus qui tue le sang
va… aspire l'argent et offre le spasme,
au monde qui t'achète et te raille.

Le ton de ce passage, qui s'oppose au ton doucereux et moraliste de certaines poésies que l'on peut lire sur ce thème de la prostitution dans la presse anarchiste [1], suffit à écarter Damiani de la généralisation que, partant d'une analyse

1. Voir par exemple Satanello, « La prostituta » publiée dans *Pagine libertarie*, Milan, 1er mai 1922.

rapide de l'œuvre de Pietro Gori [1], Asor Rosa fait, non sans une certaine ironie, des auteurs anarchistes :

> Les anarchistes italiens démontrent leur bonhomie – au moins en littérature : chez eux, l'humanitarisme est une conception qu'ils ressentent de manière tellement authentique qu'elle élimine tout ressentiment et toute animosité [2].

Damiani se démarque donc d'autres poètes anarchistes, ou d'autres anarchistes poètes, par le ton aigre et caustique qu'il donne à ses poésies, mais, comme eux, il respecte, quant à la forme, les canons très traditionnels de la métrique italienne. Le sonnet, qui suit dans « Ad una… contessa » le schéma de rimes ABAB ABAB CDC EDE, est repris dans une vingtaine de compositions plus tardives, parfois même comme strophe de poèmes plus longs ; le quatrain, spécialement d'hendécasyllabes, est aussi une forme fréquemment utilisée, en particulier, avec des vers proparoxytons sans rime, comme c'est le cas dans « Ad una prostituta » qui suit le schéma X"BY"B. Si l'on peut remarquer une application presque studieuse à respecter les règles de l'écriture poétique, et un goût déjà prononcé pour les références à l'Antiquité – ici Rome : Brennus, la Suburre, Caius Gracchus – et aux Écritures – le dieu Mammon –, il n'y a en revanche pas de volonté de virtuosité : pas, ou peu, de phrases alambiquées, pas d'emploi abusif d'hyperbates qui rend les poésies de certains auteurs difficilement compréhensibles, à peine quelques archaïsmes (*lebrosi*, *la vesta*) et latinismes (*clivi*). L'écriture n'est pas pour autant prosaïque. On peut relever quelques effets recherchés dans le rythme : les hendécasyllabes de « Ad una… contessa » sont tous *a maiori* – accentués sur la sixième et la dixième syllabe – mais le rythme du vers *Oh come avvenne ciò ; chi t'ha comprata ?* provoque un effet de surprise marqué par le contre-accent. Notons aussi la diérèse dans le vers *del sole e della cara visïone de' nati* (*supra*) et le glissement d'accent tonique – diastole – dans *nella notte penosa di questa incancrenita / società sanguinaria, feroce accomandúta* (« Poema della vita »). Cette recherche poétique entraîne quelques maladresses :

– dans le rythme dans « Ad una prostituta », les hendécasyllabes sont en alternance *a maiori* et *a minori*, à l'exception du vers *va... succhia denaro ed offri spasimo* qui, de plus, n'a que dix pieds, à moins qu'on ne veuille voir un hiatus, incongru, entre « *denaro* » et « *ed* » ; un autre vers de la même poésie a une position de trop : *Va… seduci, incatena, strazia e nei lubrici.*

---

1. Sur Pietro Gori et la mémoire qu'en ont gardé les anarchistes, voir Maurizio Antonioli, *Pietro Gori, il cavalier errante dell'anarchia. Studi e testi*, Pise, BFS, 1995, p. 16.
2. Alberto Asor Rosa, *op. cit.*, p. 56.

– dans la rime : « Poema della vita » contient une rime imparfaite « corrigée » par une graphie erronée, reflet sans doute d'une prononciation caractéristique du Centre-Sud de l'Italie : *provvidenza: dispenza*.

Malgré ces maladresses et quelques passages littérairement moins réussis, les poésies de la période brésilienne ont un style déjà percutant et efficace, et ont en commun avec les poésies de la maturité le ton grinçant, jamais doucereux ni mièvre, qu'on retrouve aussi dans maints articles journalistiques. Le regard critique sur la société apparaît de façon encore peu construite, étant donné le caractère fragmentaire des premiers textes, jamais repris en recueils et écrits à des moments très espacés dans le temps. Le retour en Italie à l'automne 1919 permet à Damiani de reprendre une activité d'écriture plus suivie.

Chapitre II

Premier retour à Rome Séquelles de la guerre et premier fascisme (1919-1926)

Essere due sentirsi uno... / mordersi e non soffrire...
dilaniarsi gemendo di piacere...

Damiani n'était pas revenu en Italie depuis 1913, date à laquelle il avait effectué un séjour de quelques mois (du 24 mai au 3 septembre) avec Emma Menocchi-Ballerini, ex-épouse d'un ex-commissaire de police, de dix ans son aînée, qui partageait alors sa vie. C'est au moment de son retour en 1919 que nous sont dévoilés quelques pans de sa vie privée pendant son séjour brésilien, souvent grâce à des remarques peu charitables des fonctionnaires de police. Ceux-ci laissent entendre par exemple qu'Emma Ballerini, qui a été la compagne de Damiani pendant vingt-deux ans [1] et qui tenait un commerce de lingerie brodée,

1. Gigi Damiani, *I paesi nei quali… op. cit.*, p. 25. Voir aussi les documents la concernant dans le dossier de police de Damiani, ACS, CPC. On y apprend notamment qu'elle est née à Lucques en 1867. On trouve son nom dans quelques journaux anarchistes au Brésil, notamment lors de l'expulsion de Damiani. Emma Ballerini, « Em defesa do companheiro Gigi Damiani », *A Plebe*, 30 octobre 1919.

l'aurait entretenu [1]. On sait pourtant que Damiani a gagné sa vie en peignant des décors de théâtre et qu'il a aussi reçu quelques subsides pour ses activités journalistiques [2]. Emma le rejoint après son expulsion du Brésil dès le mois de décembre 1919 [3] et effectue de fréquents voyages entre l'Italie et le Brésil, sans doute pour son commerce. En septembre 1920, elle revient pour un nouveau séjour en Italie, accompagnée de Liduina De Souza, née à Guarda (Portugal) en 1895, qu'elle présente alors comme sa dame de compagnie [4], Liduina, dite aussi Bibi ou Ludovina, ne quitte plus dès lors le foyer Damiani dont elle a la charge [5], bien que la police la présente tour à tour comme la maîtresse de Damiani [6], sa belle-sœur, etc. On perd ensuite la trace d'Emma car le couple ne résiste pas à ces séparations prolongées.

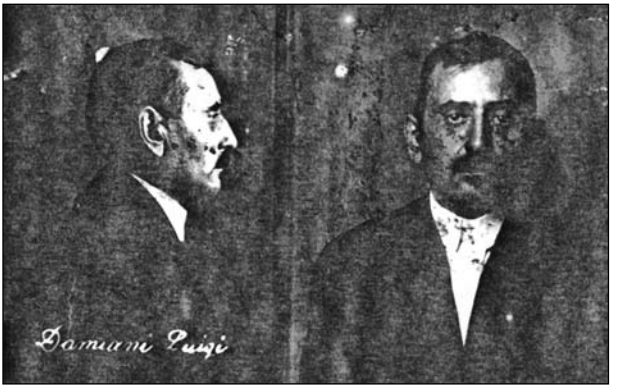
Damiani était « bien content de rentrer », dit-il à Fedeli, car « la situation en Italie était pleine de promesses » en cette année 1919, où avaient déjà commencé, durant l'été, les premières manifestations populaires du *Biennio rosso* [7]. À peine débarqué à Gênes, il est emprisonné [8] et n'est libéré, dit-il, que grâce au soutien et aux protestations de Pasquale Binazzi, rédacteur du périodique *Il libertario* de La Spezia.

---

1. Rapport de police du 10 février 1924, ACS, CPC, Gigi Damiani
2. On retire ces renseignements, sans plus de précisions, de la lecture des journaux et des rapports de police.
3. Voir Gigi Damiani, *I Paesi nei quali... op. cit.*, p. 23.
4. ACS, CPC, Emma Menocchi-Ballerini.
5. De nombreuses lettres d'ordre privé montrent qu'elle aide au service de la maison. Pour Nino Napolitano, elle fut toujours un peu *il suo Cireneo*, une personne sur laquelle il a toujours pu se décharger des tâches les plus lourdes, comme le Christ sur Simon de Cyrène. Dans une lettre du 10 janvier 1947, Damiani demande à Fedeli de procurer à Liduina Da Souza un certificat « d'aubergement » pour les autorités françaises en Tunisie. Enfin, sa présence est attestée le jour de l'enterrement de Damiani, en novembre 1953.
6. Un rapport de police du 10 février 1924 informe que : « L'anarchiste Damiani, connu de nos services, a quitté sa maîtresse il y a environ un an [...] pour se mettre en ménage avec une ouvrière de l'atelier de lingerie brodée tenu par cette femme. » ACS, CPC, Gigi Damiani. Voir aussi le rapport des 26 octobre et 27 novembre 1937.
7. Les années 1919-1920 se caractérisent par d'importantes manifestations ouvrières (occupations des usines, tentatives d'autogestion, grèves) et paysannes, dans un climat social qui a beaucoup préoccupé les milieux modérés, encore sous le choc de la révolution de 1917.
8. Selon le rapport de la préfecture de Gênes au ministère de l'Intérieur du 11 novembre 1919 (ACS, CPC, Gigi Damiani), il est arrêté parce qu'il est inscrit sur la liste des « anarchistes capables d'actes criminels ».

Contrairement à ce qu'il raconte à Fedeli, son séjour en prison ne dure pas une vingtaine de jours, puisque, "accueilli" à Gênes le 9 novembre 1919, il se présente le 16 du même mois à la préfecture de Rome [1].

Dès son arrivée il travaille à la brochure qu'il avait promis de rédiger avant son départ du Brésil, *I paesi nei quali non bisogna emigrare*, déjà évoquée, véritable plaidoyer contre l'émigration au Brésil, dont il expose les mécanismes et les intérêts économiques et financiers, et contre le régime politique brésilien dont il décrit, s'appuyant sur sa propre expérience et sur les témoignages qui continuent de lui parvenir, les pratiques policières répressives et le système esclavagiste qui sous-tend l'économie du pays.



Son retour en Italie coïncide, à un mois près, avec celui de Malatesta, accueilli comme le « Lénine italien [2] ». Damiani est dès le début partie prenante du projet de quotidien anarchiste qui voit le jour le 26 février 1920 à Milan, *Umanità nova*, dont il est, en tant que rédacteur en chef, le pilier. C'est ce qu'explique Fedeli :

> Le quotidien *Umanità nova* était important car il comportait des articles de Malatesta, de Fabbri [3] et de nombreux autres anarchistes, mais on ne pourrait pas le concevoir sans Damiani et son labeur énorme et infatigable.

---

1. ACS, CPC, Gigi Damiani. Il est alors chez sa tante, Nazzarena Damiani épouse Tuccini, qui habite au n° 6 via Monte Savello.

2. Sur l'accueil que reçoit Malatesta à son retour d'exil, voir l'introduction de l'ouvrage *Errico Malatesta, Autobiobrafia mai scritta. Ricordi (1853-1932)*, a cura di Piero Brunello e Pietro Di Paola, Santa Maria Capua Vetere, Edizioni Spartaco, 2003. Cette introduction est disponible dans *A rivista anarchica* de décembre 2003-janvier 2004 ou en ligne <www.anarca-bolo.ch/a-rivista/295/56.htm>.

3. Luigi Fabbri (1877-1935), fondateur, avec Pietro Gori, de l'importante revue anarchiste *Il pensiero* (1903-1911), s'est occupé toute sa vie de la diffusion des idées de Malatesta. En 1926, il se réfugie en France, puis en Belgique et en Uruguay. Sur Fabbri, outre la notice dans le *DBAI*, voir l'ouvrage dirigé par Maurizio Antonioli et Roberto Giulianelli, *Da Fabriano a*

> Il était le véritable journaliste du groupe, il savait traiter avec facilité les questions les plus diverses, dont il savait exposer le côté le plus caractéristique et le plus intéressant, et, d'une plume légère, il examinait les problèmes du jour et relevait les aspects polémiques qui semblaient échapper aux théoriciens.

Le tirage du quotidien monte vite à cinquante mille exemplaires[1]. Le rôle de Damiani devient encore plus important lorsqu'en octobre 1920, au moment où en Italie commencent les occupations des ateliers et usines, Malatesta et la plupart des rédacteurs d'*Umanità nova* sont arrêtés. Damiani échappe à l'arrestation. Grâce à des déplacements continuels et à l'aide de la « famille anarchiste[2] » qui protège sa clandestinité, il continue d'assurer la publication du journal[3]. C'est alors qu'*Umanità nova* connaît grâce à lui – l'historien Luigi Di Lembo n'hésite pas à le qualifier de « rédacteur génial[4] » – sa « période de plus grande vitalité[5] » :

> L'absence de Malatesta n'eut pas de grandes conséquences parce que Malatesta partait en tournée de propagande dans toute l'Italie et n'était présent à la rédaction que durant la moitié de la semaine. C'est Damiani qui faisait le journal. Avec Damiani en cavale, le journal continua de paraître[6].

Damiani trouve le temps d'écrire, parallèlement à ses activités journalistiques et à son engagement politique, un roman qu'il signe de son pseudonyme Simplicio, *Il di dietro del re*[7]. Selon Fedeli, ce roman a obtenu « une large diffusion en Italie », sans qu'il soit possible de savoir s'il a été lu en dehors des milieux anarchistes[8]. *Il*

Montevideo. Luigi Fabbri : vita e idee di un intellettuale anarchico e antifascista, Pise, BFS, 2006.

1. Luigi Di Lembo, *Guerra di classe e lotta umana. L'anarchismo in Italia dal biennio rossa alla guerra di Spagna (1919-1939)*, Pise, BFS, 2001, p. 43.

2. C'est l'expression que Damiani utilise dans *La mia bella anarchia*, *op. cit.*, p. 15.

3. Luigi Di Lembo, *Guerra di classe*, *op. cit.*, p. 93.

4. Luigi Di Lembo, *Il federalismo anarchico in Italia, dal Risorgimento alla seconda guerra mondiale*, Livorno, Sempre Avanti !, 1994, disponible en ligne <acrataz.oziosi.org/article.php3 ?id_article=193> (puis 194 à196).

5. Luigi Di Lembo, *Guerra di classe*, *op. cit.*, p. 93.

6. Témoignage de Mario Perelli, 10 mai 1973, cité dans Vincenzo Mantovani, *Mazurka blu. La strage del Diana*, Milan, Rusconi, 1979, p. 330.

7. *Il di dietro del re. Memorie di un mancato regicida raccolte e tradotte da Simplicio*, (« Le derrière du roi. Mémoires d'un régidice manqué recueillis et traduits par Simplicio »), Rome, Società Anonima Poligrafica Italiana, 1921.

8. Si l'on en croit Nino Napolitano, la censure s'est occupée du roman « dont elle ne supportait

di dietro del re fait l'objet d'une recension [1] dans le périodique *Pagine libertarie* : Carlo Molaschi exprime sa gratitude envers les auteurs qui, comme Simplicio, font rire leurs lecteurs, mais émet une réserve quant à l'utilisation de certaines expressions « un peu vulgaires », là où il aurait aimé trouver plus d'élégance. C'est en effet plutôt sur l'outrance que sur l'élégance que table Damiani, dans la situation narrative d'abord, puisque le point de départ du roman est une scène où le héros, Ermogenio Diolaiuti, voit, bien malgré lui, le postérieur du roi « dans un moment physiologique peu opportun [2] ». Toutes les situations dans lesquelles se retrouve Ermogenio sont autant de prétextes à tourner en dérision les institutions et les pouvoirs politiques, médiatiques, policiers, militaires, religieux… et à en montrer l'état de déliquescence. L'auteur pimente aussi son récit de quelques scènes sensuellement audacieuses (quelques baisers et des passages elliptiques) et fait mine de s'entourer de toutes sortes de précautions, affirmant, non sans ironie d'ailleurs, n'être que le traducteur du roman qui aurait en fait été écrit par un de ses amis mort en exil [3].

La rédaction de ce roman constitue une parenthèse primesautière pour Damiani en cette période d'intense activité. Quelque temps après la parution du roman, le 23 mars 1921, survient un événement qui bouleverse le cours du mouvement anarchiste italien : l'attentat au théâtre Diana. Cet attentat ne se voulait pas uniquement à but démonstratif mais visait l'hôtel où logeait le préfet Gasti, l'un des principaux responsables de la répression anti-anarchiste et du maintien illégal en prison d'Errico Malatesta. C'est pourtant le bâtiment qui jouxte l'hôtel, le théâtre Diana, qui est touché : il y a une vingtaine de morts et une centaine de blessés parmi les spectateurs réunis dans cette salle de spectacle [4]. Quarante minutes à

---

pas même le titre : on effaça *il di dietro* pour ne laisser que *del re* ». Le roman est encore en vente en 1924 par l'intermédiaire de *Fede !*, comme l'annonce le numéro du 7 décembre 1924.

1. Nino Napolitano parle en outre d'une recension du roman par Malatesta.

2. Carlo Molaschi (c. l'e.), « Fra i libri. Il di dietro del re di Simplicio », *Pagine libertarie*, 1er mai 1922.

3. Damiani imite peut-être en cela la démarche d'un auteur qui lui est familier puisque ses poésies figurent souvent dans les publications anarchistes, Lorenzo Stecchetti alias Olindo Guerrini. Guerrini se fait passer pour le cousin de l'auteur des poésies, qui serait décédé à l'âge de trente ans de la tuberculose. Il en invente même la biographie qu'il fait figurer dans la préface du recueil. Le recueil, intitulé *Postuma, canzoniere di Lorenzo Stecchetti, edito a cura degli amici*, Bologne, Zanichelli, 1877, est disponible sur <www.liberliber.it>.

4. Sur cet attentat, Damiani s'exprime notamment dans « Basta di piagnistei », *Il Libertario*, 23 avril 1921. *Pagine libertarie* publie dans l'année qui suit l'attentat un dossier complet dans le numéro du 28 juin 1922. Voir aussi les textes de Damiani plus tardifs, un article qu'il publie dans *Umanità nova* du 21 février 1946 et la préface qu'il rédige pour le livre de Giuseppe

peine après l'explosion, un groupe de fascistes procède au sac de la rédaction et de la typographie d'*Umanità nova*, entraînant l'arrêt net des publications. Damiani transporte alors la rédaction à Rome où il relance la parution régulière du quotidien [1] jusqu'à l'été 1922. *Umanità nova* paraît encore sous la forme d'un bi-hebdomadaire jusqu'en décembre 1922, lorsque le périodique cède aux assauts répétés de la violence fasciste [2]. Damiani quitte alors la capitale et se rend à Naples puis à Palerme où l'invite Nino Napolitano. Il part en compagnie de sa nouvelle compagne, Lidua Meloni, de vingt-six ans sa cadette [3], qu'il a épousée le 7 août 1922, et de Liduina. C'est à Palerme que naît son premier enfant, Valeria, en juillet 1923, au moment où mûrit l'idée de publier un nouveau périodique qui verra le jour sous le titre de *Fede !* [4] (« Foi »).

Même pendant la période agitée où il est à la tête de la rédaction d'*Umanità nova,* Damiani n'est pas inactif sur le plan littéraire. En février 1922 est annoncée dans la revue milanaise de Carlo Molaschi, *Pagine libertarie*, la parution d'un recueil de nouvelles intitulé *Storie sentimentali d'odio e d'amore*. Ce recueil ne verra finalement pas le jour, vraisemblablement pour des raisons financières [5]. Des extraits sont cependant publiés dans la revue de Molaschi [6] qui accueille

---

Mariani, *Memorie di un ex-terrorista*, Turin, s.e., 1953. Enfin, pour une reconstitution minutieuse de l'attentat et du contexte de l'époque, voir *Mazurka blu* de Vincenzo Mantovani, *op. cit*.

1. Ugo Fedeli évoque ce déplacement à la fois dans sa biographie de Damiani et dans *Un trentennio di attività anarchica (1914-1945),* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1952, p. 76.

2. Le quotidien est dans l'impossibilité absolue de reprendre les publications. Voir « Per *Umanità Nova* », *Pagine libertarie*, 15 février 1923 et « La mostra della stampa antifascista a Colonia », *Almanacco libertario*, 1929, p. 47.

3. Née à Rome le 29 juin 1902, Lidua est vraisemblablement la fille d'un ancien camarade du Brésil, Vincenzo Meloni, dont *Il Risveglio* de Saõ Paulo publie une lettre, envoyée à Damiani d'une ville de l'État de São Paulo, dans le numéro du 27 novembre 1898.

4. *Il Vespro anarchico* de Palerme annonce la parution de *Fede !* dans son numéro du 12 septembre 1923. Damiani avait collaboré à ce périodique durant son séjour palermitain en 1923, avec des articles signés de ses pseudonymes Simplicio et Ausonio Acrate. Voir les articles « Porcaccioni ! » et « Barbe ed uomini » (1er mars), « Viva la libertà » (1er mai), « Non bisogna farsi illusioni » (24 mai), « Dobbiamo ricrederci » et « La polemica dei liberticidi » (15 juillet), « Fascismo per uso esterno » et « Il problema della libertà problema della volontà » (10 août).

5. L'introduction de la première nouvelle tirée de *Storie sentimentali d'odio e d'amore* annonce la publication de ce recueil si la situation financière de la revue le permet. *Pagine libertarie*, 18 mars 1922.

6. « La maschera dello scetticismo », « Sacerdozio » et « L'abiura di Ateo Sanguineti » sont publiés respectivement dans les numéros de *Pagine libertarie* du 18 mars, de septembre-octobre et du 18 décembre 1922.

également des poésies de Damiani [1], les deux premières sans titre, puis « Reduci », « Voci dell'ora » et « Parla il "soldato ignoto" ». Ces poésies devaient faire partie d'un recueil intitulé *I salmi dell'anarchia*, détruit alors qu'il était en cours de publication [2], mais qui trouve une deuxième vie en 1924 sous le titre *Voci dell'ora*. Damiani fait une allusion à cette destruction dans la poésie qui sert de préface au recueil, *Prefazione*, et imagine une éventuelle destruction de ce deuxième recueil :

> *pagine che già foste disperse al vento turbinando sul rogo che vi avvampava [...]*
> *i giovani aspiranti ad aiutanti del boia,*
> *si accaniranno su voi…*
> *per ridarvi al rogo da cui vi ho salvate.*
>
> pages qui fûtes dispersées au vent tournoyant au- dessus du bûcher qui vous enflammait [...]
> les jeunes qui aspirent à devenir les aides du bourreau
> s'acharneront sur vous…
> pour vous redonner au bûcher dont je vous ai sauvées.

Voci dell'ora contient quatre des cinq poésies publiées dans *Pagine libertarie* et prévues pour le recueil *I salmi dell'anarchia* : la première poésie sans titre n'est pas reprise, la seconde prend le titre de « Offerta » ; figurent aussi « Reduci », « Voci dell'ora » et « Parla il "milite ignoto" ». S'y ajoutent quatre inédits : « Prefazione », « Olocausto », « Dopo la strage » et « Al lavoro ». L'auteur procède, entre les deux versions, à quelques changements qui visent parfois à rectifier des erreurs typographiques ou des hypercorrections de la part de correcteurs trop diligents. Ces corrections et les rapports avec les typographes et les correcteurs semblent avoir été pour Damiani une source de préoccupation constante qu'il s'amuse d'ailleurs à mettre en scène dans une de ses nouvelles :

> *Mi soffermai presso il tavolo del correttore, il quale, assonnato, percorreva con un occhio solo le bozze... senza nessuna convinzione della sua alta missione politico-letteraria e professionale. Scherzando, lo pregai di aprire anche quell'altro occhio sul titolo a tre colonne e sui sottotitoli...*

---

1. Parfois précédées de la mention *Dal libro dei salmi* ou *Dal libro* I salmi dell'anarchia, des poésies sont publiées dans *Pagine libertarie* des 25 février et 10 septembre 1922, 15 janvier et 15 février 1923. Damiani collabore aussi à *Pagine libertarie* avec des textes non littéraires. Voir « Sulla situazione » le numéro du 20 octobre 1922 et « La buona via » le 15 janvier 1923.
2. Nino Napolitano se souvient de l'édition annoncée de *I salmi dell'anarchia*, « que les fascistes détruisirent alors que le texte était en cours d'impression à la typographie de l'éditeur Pasquale Binazzi ». Les *Voci dell'ora* paraissent à Rome en 1924, éditées par *Fede !*

Mi si era fitto in capo che, invece de I drammi dell'amore, *sarebbe stato composto* I drammi del limone *; e mi spaventava la possibilità che il dubbio mio si realizzasse per virtù di qualche ignota e malefica influenza telepatica.*

*Sgarbato, il correttore mi rassicurò subito. Il titolo era già stato composto ed anche – e calcò su quell'*anche – *corretto. Andassi a rileggerlo sul marmo.*

Andai e lessi... I danni dell'amore.

Per paura di peggio, mi diedi per soddisfatto [1].

Je m'arrêtai près de la table du correcteur qui, tombant de sommeil, parcourait d'un seul œil les épreuves... sans aucune conviction pour sa haute mission politico-littéraire et professionnelle. En plaisantant, je le priai d'ouvrir aussi l'autre œil sur le titre à trois colonnes et sur les sous-titres... L'idée m'avait assailli que, au lieu de *Les drames de l'amour*, on aurait composé *Les drames de la mare* ; et j'étais effrayé à l'idée que mon doute puisse devenir réalité par la vertu de quelque influence télépathique inconnue et maléfique. Désobligeant, le correcteur me rassura malgré tout immédiatement. Le titre avait déjà été composé et même – et il appuya sur ce *même* – corrigé. Je n'avais qu'à aller le lire sur le marbre. J'y allai et je lus... *Les dommages de l'amour*. Par crainte du pire, je me déclarai satisfait.

Les variantes les plus fréquentes concernent des archaïsmes qu'on supprime (*trincee* au lieu de *trincere*), des maladresses syntaxiques (*e né* corrigé en *né*), des majuscules qu'on ajoute ou qu'on enlève, *vi* est privilégié par rapport à *ci*, *colle* par rapport à *con le*… Il y a aussi quelques changements lexicaux, surtout dans le texte qui connaît le plus de modifications : « Parla il "milite ignoto" ». Dès le titre, *soldato* disparaît pour *milite*, on trouve *ballonzolare* au lieu de *sballottare*, *dimenticati* au lieu de *ignorati* (pour éviter une répétition), *storpiati* au lieu de *mutilati*. La syntaxe est parfois modifiée et certaines phrases sont raccourcies ou rallongées.

Les huit textes du recueil sont de longueur variable et ne suivent pas de formes poétiques traditionnelles. Il s'agit, selon un commentateur, de textes en « prose rythmique [2] », assez longs, entre une soixantaine et une centaine de vers – « Reduci » en contient même cent cinquante et « Parla il "milite ignoto" » plus

1. Simplicio, « Dalle Storie sentimentali d'odio e d'amore. L'abiura di Ateo Sanguineti », *Pagine libertarie*, doc. cit.

2. Voir la note de la rédaction du journal anarchiste de langue italienne *La Tempra* qui paraît à Paris et qui publie les commentaires d'un rédacteur du journal l'*En-dehors*, Henry Zisly : « Nous avons jugé opportun de reprendre, à partir du texte italien, les citations que fait Zisly à partir du texte français, afin qu'elles ne perdent rien de leur rythme et de leur signification originale. Le texte italien de l'histoire du Soldat inconnu fait partie des proses rythmiques que les éditions de *Fede* [...] ont rassemblés sous le titre de *Voci dell'ora*. », « Spigolando qua e là… Critiche sociali, filosofiche e letterarie », *La Tempra*, 20 mai 1926.

de deux cents –, sauf « Olocausto » et « Al lavoro » qui n'en comportent qu'une quarantaine ; les vers y sont assez longs, pour certains très longs [1], à l'exception, une fois encore, d'« Olocausto » et de « Al lavoro ». Aucune poésie ne contient de mètre régulier ni même de rime, à peine parfois quelques assonances. Cette absence de rime est compensée par un emploi important des répétitions qui viennent rythmer l'écriture et la rendre plus expressive. L'anaphore est utilisée dans presque toutes les poésies du recueil. Dans le texte sans titre du *Libro dei salmi* de *Pagine libertarie* du 25 février 1922, elle est suivie pendant une quarantaine de vers :

Per tutte le gioie per tutte le pene ;
per la somma dei sacrifici nostri ;
per le nostre viltà ;
per i nostri eroismi [...]
per le donne che abbiamo amate ;
per quelle che ci hanno tradito ;
per i fanciulli morti senza una carezza ; [...]
per l'ODIO ;
per l'AMORE ;
o madre nostra, o sorella, o sposa nostra,
o ANARCHIA,
noi ti salutiamo !

Pour toutes les joies, pour toutes les peines ;
pour la somme de nos sacrifices ;
pour nos lâchetés ;
pour nos héroïsmes [...] ;
pour les femmes que nous avons aimées ;
pour celles qui nous ont trahis ;
pour les enfants morts sans une caresse ; [...]
pour la HAINE ;
pour l'AMOUR ;
ô notre mère, ô sœur, ô notre épouse,
ô ANARCHIE,
nous te saluons !

Dans *Reduci*, on la trouve dans des groupes de deux vers :

1. L'auteur prend peut-être pour modèle la poésie de Walt Whitman qui semble aussi l'inspirer, comme nous le verrons, pour le décor portuaire.

Dondola la caravella sulle acque sporche del porto
dondola la vecchia nave negriera rimessa a nuovo

La caravelle se balance sur les eaux sales du port,
se balance le vieux vaisseau négrier remis à neuf

ou au début des strophes :

Non desiderati loro... che avevano fatto la fortuna di centinaia di schiavisti,
e dato vita alle più potenti industrie,
ed elevati i più alti monumenti,
e portata l'arte e la poesia
dove non era che grossolana passione di mercanti e di usurai !

Non-desiderati *loro... che avevano conquistato, alle paludi mefitiche, territori immensi,*
trivellate gallerie,
scavato canali,
costruite città,
portata allegramente la fatica loro e la croce della loro povertà laboriosa,
fino in fondo alle viscere della terra per estrarne il ferro e il carbone !

Non désirés... eux qui avaient assuré la fortune de centaines d'esclavagistes,
donné naissance aux plus puissantes industries,
édifié les plus hauts monuments,
apporté l'art et la poésie
là où on ne connaissait que la passion grossière des mercantis et des usuriers !

Non-désirés... eux qui avaient conquis d'immenses territoires sur les marais méphitiques,
percé des galeries,
creusé des canaux,
construit des villes,
supporté dans la joie leur fatigue et la croix de leur pauvreté laborieuse,
jusqu'au fond des viscères de la terre pour en extraire le fer et le charbon !

À l'anaphore s'ajoute souvent la reprise du dernier mot du vers précédent, comme dans « Reduci » :

E adesso ripartono...
ripartono dopo aver tumultuato per partire ;
ripartono perché la fabbrica è rimasta al padrone

Et ils repartent à présent...
ils repartent après avoir manifesté pour partir ;
ils repartent parce que le patron a gardé son usine

Un autre type de répétition est utilisé dans « Voci dell'ora », le refrain : chacune des trois strophes se termine par des mots que prononce la voix, *voce dell'ora*, qui prédit le futur. Ainsi pour la première strophe :

« La bocca dell'infinito »
con una voce lontana, lontana ha risposto :
…DOMANI !

« La bouche de l'infini »
d'une voix lointaine a répondu :
...DEMAIN !

« Parla il "milite ignoto" » est la poésie la plus célèbre du recueil [1]. Quelques années après sa publication en italien, elle est traduite en français par E. Armand [2], commentée dans le journal l'*En-dehors* et dans *La Tempra* ; on le voit dans l'illustration de la page suivante, elle inspire aussi Aldo Ronco, l'illustrateur de la couverture du recueil. En effet, « Parla il "milite ignoto" », que Nino Napolitano résume dans une formule décapante : « eurythmie satirique sur les requins de la guerre, fournisseurs de l'État complice et voleur », donne le ton à l'ensemble des textes. Il s'agit de poésies écrites juste avant le fascisme ou dans les premiers mois du régime, au retour de Damiani dans une Italie qui vit les séquelles de la guerre et qui connaît l'agitation du *Biennio rosso*. La guerre est le thème porteur qui sert de liant à l'ensemble du recueil.

Les cérémonies patriotiques autour du soldat inconnu, auxquelles Damiani assiste en direct et dont il souligne l'indécence [3], sont le point de départ de « Parla il "milite ignoto" ». Damiani y met en scène le squelette du soldat [4] qu'on a installé au *Vittoriano*, à Rome, et qui reçoit la visite des fantômes de ses

1. Nino Napolitano parle du « monologue du célèbre "soldat inconnu" ».
2. Gigi Damiani, *Histoire du soldat inconnu*, traduction d'E. Armand, éditions de l'*En-dehors*, Orléans, [1926]. Notons que *Il Vespro anarchico* de Palerme avait aussi publié « Parla il "soldato ignoto" » dans son numéro du 24 mai 1923.
3. Il s'est également exprimé sur cette question dans *Umanità nova* du 14 juin 1922, dans un article qu'il signe de son pseudonyme Ausonio Acrate : « Nel mondo degli sciacalli. Il mercato delle ossa di "militi ignoti" ».
4. Il utilisera à nouveau ce « personnage » dans une nouvelle, « Il posto al sole », *Almanacco libertario*, 1937.

camarades d'infortune auxquels il raconte sa triste histoire. Le seul témoin de son discours est le cheval de bronze de la statue équestre qui est capable de penser, contrairement à « l'ancêtre du roi », pétrifié dans sa statue, complètement sourd et incapable d'aucune réaction… Le cheval tremble et frémit à l'idée de la portée que peuvent avoir ces réunions nocturnes :

pensa [...] che essi si radunino per cospirare una apocalittica resurrezione.
Infatti quelle ignote ombre d'ignoti,
si bisbigliano strani racconti di un sovversivismo così evidente
che meriterebbe una spedizione combinata
tra gendarmi del Re e soldati del Duce !…

il pense [...] qu'ils se réunissent pour conspirer une résurrection apocalyptique.
En effet, ces obscures ombres d'inconnus
murmurent entre elles d'étranges récits d'une subversion si évidente
qu'elle mériterait une expédition combinée
entre gendarmes du Roi et soldats du Duce !…

Le soldat inconnu, symbole patriotique, se transforme, sous la plume de Damiani, en symbole de lutte. De la crypte où on l'a enfermé, il assiste à l'hypocrisie et aux mensonges de la société qui envoie ses fils à la mort et qui, s'ils en reviennent, ne s'en préoccupe plus :

si lesina anche la sputacchiera
per scaracchiarvi i bacilli del male che non si cura

on économise même sur les crachoirs
qui servent à mollarder les bacilles du mal incurable

alors qu'elle couvre d'honneur les officiers qui ont donné des ordres erronés et envoyé à la boucherie des milliers de soldats, ainsi que les spéculateurs qui ont fourni à l'armée des nourritures avariées et des chaussures à la semelle en « carton national ». Seules les mères qui viennent pleurer leur enfant sur sa tombe trouvent grâce à ses yeux :

Solo le madri che attendevano un figlio che non tornerà più,
e del quale sono andate disperse anche le ossa,
hanno versate lacrime sincere sul feretro mio.
Sincere perché quelle madri si dicevano : forse è lui.
E nient'altro.
Gli altri no.

Seules les mères qui attendaient un fils qui ne reviendra plus,
et dont les os mêmes ont été perdus,
ont versé des larmes sincères sur mon cercueil.
Sincères parce que ces mères se disaient : c'est peut-être lui.
Et rien d'autre.
Les autres non.

Dans ces mères en pleurs au pied du monument au soldat inconnu, il faut voir un parallèle implicite avec l'image de la Vierge Marie. Le parallèle est explicite lorsque le soldat inconnu s'adresse aux fantômes de l'ombre et compare son sort avec celui du Christ :

Non credetemi più di voi fortunato.
Cristo fu deposto dalla croce dopo le tre ore di agonia,
io invece vi sono stato inchiodato già ischeletrito.
Il mio cruccio è l'essere qui.
Perché questo non è l'altare della mia celebrazione,
questo è il mio calvario...
ed io vi sono ricrocifisso tutti i giorni... tra i fiori.

Ne croyez pas que j'aie plus de chance que vous.
Le Christ a été déposé de la croix après trois heures d'agonie,
moi au contraire j'y ai été cloué alors que j'étais déjà un squelette
Mon supplice est d'être ici.
Car ceci n'est pas l'autel de ma célébration,
c'est mon calvaire...
Et j'y suis recrucifié tous les jours... au milieu des fleurs.

Ces thèmes de la femme/mère et de l'enfant, de la lutte pour l'idéal anarchiste et du sacrifice qu'entraîne cette lutte, présents dans « Parla il "milite ignoto" », sont récurrents dans l'ensemble du recueil. Le Christ est aussi beaucoup plus présent, dans ces poésies des années 1921-1922-1923, que Mussolini qui ne fait que trois apparitions, sous des appellatifs bien « pâles » – *duce*, *dittatore*, *boia* – par rapport à ceux qu'on peut lire dans les écrits de la période suivante, où Damiani, en lutte contre le mussolinisme, tentera par tous les moyens de désta-

biliser l'image du chef fasciste : en exil, délivré de l'étau de la censure, il pourra donner libre cours à son imagination. Dans « Voci dell'ora », et en particulier dans « Parla il "milite ignoto" » c'est surtout la patrie, encensée par les fauteurs de guerre, qu'il s'emploie à dénigrer :

– Figli accorrete – continuava a clamare la patria –
accorrete che ho bisogno dei vostri petti per arginare l'invasione nemica.
Non negatemeli.
Io confesso adesso, davanti al mondo, che fui matrigna con voi ; che fui ingiusta.
Ma per i vostri fratelli caduti, io vi giuro che farò ammenda della mia cecità !
Accorrete !

– Mes fils, accourez – continuait à clamer la patrie –
accourez car j'ai besoin de vos poitrines pour endiguer l'invasion ennemie.
Ne me les refusez pas.
Je confesse maintenant, devant le monde, que j'ai été pour vous une mauvaise mère ;
que j'ai été injuste.
Mais pour vos frères tombés, je vous jure que je ferai amende de ma cécité !
Accourez !

Dans une autre poésie qui a pour toile de fond l'Italie au lendemain de la Première Guerre mondiale, « Reduci », il met encore davantage en lumière l'ingratitude de la patrie [1], cette fois envers des hommes qu'elle a abandonnés une première fois en les laissant partir vers des « terres lointaines » :

Ché vennero dalle terre lontane [2] che sono al-di-là dell'oceano...
Dalle terre nelle quali giovanissimi avevano emigrato
in cerca di pane e di umiliazioni,
quando la patria era troppo stretta per loro
e sentiva il peso e la paura della loro miseria.

Car ils revinrent des terres lointaines qui sont au-delà de l'océan…
Des terres où très jeunes ils avaient émigré

1. Sur l'expression populaire des protestations sociales des émigrés italiens envers l'ingrate patrie, voir Jean-Charles Vegliante, « L'émigration comme facteur d'italianisation au tournant du siècle », in *Vert, blanc, rouge. L'identité nationale italienne*, Actes du colloque des 24 et 25 avril 1998 « Images et débats concernant, en Italie, la question de l'identité nationale », LURPI, Université de Rennes 2.
2. Dans l'expression *terre lontane*, il faut peut-être entendre l'écho d'une chanson de la Première Guerre, *Gorizia* : *La mattina del 5 di agosto / si muovevano le truppe italiane / per Gorizia le terre lontane / e dolente ognun si partì.*

en quête de pain et d'humiliations,
quand la patrie était trop étroite pour eux
et que le poids de leur misère l'effrayait.

Avec mille promesses, la patrie rappelle à elle ces émigrés, exploitant la nostalgie, un sentiment qui leur est propre, que Damiani a sans doute connu lui aussi [1] :

Qualche cosa che da tanti anni dormiva in un angolo buio dell'animo loro... si risvegliò in loro.
Rividero la povera casa paterna, la piazza del villaggio, il podere che sapeva tanti sudori e tante lacrime...
Rividero le donne assiepate attorno alla fonte...
La nostalgia delle cose passate e lontane li avvinse con una carezza di melanconia.

Quelque chose qui dormait depuis des années dans un recoin obscur de leur âme… se réveilla en eux.
Ils revirent la pauvre maison de leurs parents, la place du village, le coin de terre qui avait vu couler tant de sueur et tant de larmes…
Ils revirent les femmes pressées autour de la fontaine…
La nostalgie des choses passées et lointaines les enveloppa d'une caresse mélancolique.

Comme en écho à sa brochure sur la question sociale au Brésil, *I paesi nei quali non bisogna emigrare*, il décrit aussi les nombreuses humiliations qu'ont eu à subir ces expatriés [2], ces « Chinois d'Europe », ces *indesejaveis* (« non-désirés »), selon un des appellatifs qu'on donne aux Italiens immigrés au Brésil.

Une fois la guerre finie, la patrie abandonne à nouveau ces hommes :

ripartono perché per essi che non solo hanno difesi,
– ma anche allargati –

---

1. Il s'exprime sur le sentiment de nostalgie au début de son séjour au Brésil : « Parce que je t'aime, petite cours où j'ai fait mes premiers pas, parce que je ne peux pas oublier les premières bribes d'horizon que j'ai fixées, les prêtres des idéaux rassis décrètent que moi, malgré tout mon internationalisme, je reste un amoureux de ma patrie... Or, je ne nie pas que je puisse éprouver du plaisir à revoir, aujourd'hui ou demain, ces bribes d'horizon et cette cour, mais que je puisse éprouver de la nostalgie pour ma patrie, telle qu'ils la conçoivent, il n'en est pas question. » « Riflessioni d'uno spregiudicato su d'una cosa assai... pregiudicata », *La Terza Roma*, numéro unique, São Paulo, 20 septembre 1901.
2. Sur le thème de l'émigration voir aussi son article « A proposito di emigrazione italiana. Porte che si chiudono », dans *Fede*, a.III, n° 87, 28 septembre 1925, deuxième édition.

i confini della patria,
la patria è sempre stretta.

ils repartent parce que pour eux qui ont non seulement défendu
– mais aussi élargi –
les confins de la patrie,
la patrie est toujours trop étroite.

Damiani décrit alors des bateaux à vapeur chargés d'hommes sur le départ, une image qui est inverse de celle qu'utilise Walt Whitman – dont nous avons déjà remarqué l'influence – dans *Starting from Paumanok*, montrant les mêmes hommes, quelques décennies plus tôt, débarquant des steamers amarrés sur le quai :

See ! steamers steaming through my poems !
See, in my poems immigrants continually coming and landing [1].

À peine libérés de la guerre qui les a ramenés, pour un temps, dans leur patrie, ces hommes en emportent avec eux les traces :

Sulla tolda non sono che uomini ;
un branco d'uomini dal volto indurito, qualcuno sfregiato,
e quasi tutti vestono ancora la divisa grigio-verde,
e quella divisa è ancora lorda di un fango nerastro,
il fango delle trincee impastato di sangue umano.

Sur le pont il n'y a que des hommes ;
un groupe d'hommes au visage durci, parfois balafré,
ils portent presque tous encore l'uniforme vert-de-gris,
et cet uniforme est encore souillé d'une boue noirâtre,
la boue des tranchées pétrie de sang humain.

Les horreurs de la guerre sont ici à peine suggérées, par des touches de couleur – le gris des uniformes, la boue noirâtre mêlée de sang, rapportée des tranchées – qui sont elles-mêmes recouvertes par les couleurs du drapeau qui flotte au vent (*il vessillo – che tutto copre – sventola a prua*). Les horreurs de la guerre sont également suggérées par l'évocation de noms géographiques :

---

1. Walt Whitman, « Starting from Paumanok », *Grass Leaves*, <www.bartleby.com> (*Great books on line*). « Spectacle des steamers dont la fumée fume de mes poèmes / Spectacle des immigrants continuellement en débarquement », « Départ à Paumanok », *Feuilles d'herbe*, traduction de Jacques Darras, Poésies Gallimard, 2002, p. 45.

E sanno le doline del Carso,
e gli acquitrini del Piave...
sanno come essi guardarono in faccia la morte.

Et les dolines du Carso,
les bourbiers du Piave savent…
ils savent comment ceux-ci regardèrent la mort en face.

« Reduci » ne contient pas de détails grinçants, contrairement à « Parla il "milite ignoto" » où apparaissent des tibias entremêlés, ceux du soldat italien et du soldat allemand mort à ses côtés, et où l'on entend le rire inquiétant des squelettes sur des bouches sans lèvres, aux gencives décharnées. « Dopo la strage » est encore bien plus outrancier et efficace dans la dénonciation des horreurs de la guerre. Ce texte figure dans le recueil mais n'a pas été publié dans *Pagine libertarie* : il est fort probable que Carlo Molaschi, déjà offusqué par certains passages, pourtant bien innocents, de *Il di dietro del re*, ait trouvé certains vers trop horribles et d'autres trop licencieux. Damiani y met en scène des femmes, à la fois amantes et mères. Avant de les conduire sur le champ de bataille dévasté, livré aux corbeaux qui se régalent de chairs pourries [1], pour observer le sort qu'on réserve à leur progéniture, il évoque, assez crûment et de façon répétée, leur sensualité et leurs fonctions maternelles. Ainsi, dans les premières strophes :

Non divaricate più, o donne, le vostre gambe nella generosa offerta del ventre pulsante d'amore ;
non assorbite più nei vostri uteri ardenti, il polline che perpetua la specie. [...]
che le vostre reni non si curvino più ad arco per ricevere intera la potenzialità virile che, irrigidita in un supremo impulso, – con il piacere e col dolore – seminerà la vita nel profondo delle vostre viscere.
Perché concepirete ancora dei figli ?

N'écartez plus, ô femmes, vos jambes en offrant généreusement votre ventre palpitant d'amour
N'accueillez plus en vos matrices ardentes le pollen qui perpétue l'espèce. [...]
que vos reins ne forment plus un arc pour recevoir tout entière la potentialité virile qui, alors que vous serez figée en un élan suprême par le plaisir et la douleur, sèmera la vie au plus profond de vos viscères.
Pourquoi concevoir encore des enfants ?

1. Damiani connaissait-il déjà les vers d'Hugo tirés de *Chansons des rues et des bois* que, comme nous le verrons, il traduira pour l'*Almanacco libertario* de 1940-1941 ? Le thème des corps pourrissants est récurrent dans la littérature et la poésie sur la guerre.

Les femmes interpellées répondent en mettant en avant les bonheurs de la naissance d'un enfant, toujours avec des détails d'ordre physiologique, une réponse dans laquelle Damiani projette sans doute la naissance prochaine de son propre enfant :

– sul letto bianco, sulle lenzuola olezzanti di spighetto – un piccolo essere caldo, umido di tutti gli umori che lo hanno alimentato nel limbo della maternità, rotolerà gemendo il suo saluto alla vita.
E il nostro urlo di spasimo sarà un grido di vittoria.
Poi quel piccolo essere crescerà...
ed avrà dei begli occhi – gli occhi di lui – un bel visino con le fossette birichine della mamma : avrà dei riccioli d'oro sulla fronte larga e serena,
e la sua boccuccia farà pensare ai melagrani feriti.
E quella boccuccia balbetterà cose incomprensibili e deliziose,
E voi uomini gravi, uomini truci, tornerete fanciulli sulla sua culla.

Sur le lit blanc, sur les draps odorants de lavande, viendra rouler un petit être chaud, humide de toutes les humeurs qui l'ont alimenté dans le limbe de la maternité, en gémissant son salut à la vie.
Et le hurlement que nous pousserons dans un spasme sera un cri de victoire.
Puis ce petit être grandira…
et il aura de beaux yeux – ses yeux à lui – un beau visage aux fossettes coquines comme sa maman : il aura des boucles d'or sur son front large et serein,
et sa petite bouche fera penser à des grenadiers blessés.
Et cette petite bouche balbutiera des choses incompréhensibles et délicieuses,
Et vous hommes graves, au regard torve, vous redeviendrez enfants en vous penchant au-dessus de son berceau.

Le dialogue continue jusqu'à ce que le narrateur inflige aux femmes, sans recevoir de réponse, son argument de choc, la vision des champs de bataille :

Chiamati dal profumo pestilenziale della putredine ;
accorsi chissà da quali inesplorate profondità dell'azzurro, ecco solcano lo spazio, interminabili teorie di corvi...
scendono roteando nelle spirali che sempre più si stringono.
Poi ognuno di essi si poserà sulla carogna di un uomo.
E scaverà dove la mitraglia ha già scavato, frugherà dove la baionetta ha già frugato.
...Donne fate dei figli !
E sarà un banchetto di poltiglia cerebrale.
Gli occhi spenti saranno fatti scoppiare con una beccata sola,
e i rostri cercheranno nei ventri squarciati
e sfibreranno tra le costole spezzate i cuori diventati neri e flosci.

E i corvi più maligni si divertiranno a strappare dal loro sacco le ghiandole della virilità.
...Donne fate dei figli !

Attirés par le parfum pestilentiel de la pourriture ;
accourus d'on ne sait quelles profondeurs inexplorées de l'azur, voici que d'interminables théories de corbeaux sillonnent l'espace…
ils descendent en tournoyant en spirales qui se resserrent de plus en plus.
Puis chacun d'eux se posera sur la charogne d'un homme.
Et il creusera là où la mitraille a déjà creusé, il fouillera là où la baïonnette a déjà fouillé.
…Femmes, faites des enfants !
Et ce sera un banquet de bouillie cérébrale.
Un seul coup de bec fera éclater les yeux éteints,
et les rostres fourrageront dans les ventres déchirés
et mettront en charpie, entre les côtes brisées, les cœurs devenus noirs et mous.
Et les corbeaux les plus malins se divertiront à arracher de leur sac les glandes de la virilité.
…Femmes faites des enfants !

Le texte se conclut sur un acte d'accusation à l'endroit de ces femmes qui aiment et procréent pour envoyer leur progéniture à l'abattoir, « comme les vaches ». Mais contrairement à ces dernières, c'est en connaissance de cause qu'elles donnent la vie à de futures victimes de la guerre. Elles donnent à leur amour de mères des formes que le narrateur dénonce :

Ché voi li amate i vostri figli, li amate tanto immensamente, sopra tutte le cose...
fino a coronarli di fiori quando partono per il macello ;
per il macello che sempre si rinnova...
E inutilmente !

Car vous les aimez vos enfants, vous les aimez si intensément, par dessus tout…
jusqu'à les couronner de fleurs quand ils partent au massacre ;
Un massacre qui recommence toujours…
Et en vain !

Dopo la strage est la seule poésie du recueil qui se conclut de façon défaitiste. Le plus souvent, les conclusions, voire les textes dans leur ensemble, sont de fervents appels à reprendre ou à continuer le combat pour l'idéal anarchiste, comme *Prefazione*. Ce texte, qui introduit l'ensemble du recueil, se place dans l'actualité directe, que le lecteur de l'époque n'a pas besoin de voir explicitement rappelée :

l'échec des mouvements sociaux du *Biennio rosso* et la montée du fascisme. Une bataille vient d'être perdue et la Liberté connaît en ce moment « ses trois heures d'agonie », comme le Christ. Le parallèle est suivi :

Voi dovete andare a ripetere a gli uomini che non si sono evirati di fronte al successo della tracotanza,
che la libertà non è morta per sempre,
che la libertà risorgerà al terzo giorno
– come Cristo
gloriosa e trionfante,
in una festa di bandiere sollevate alte verso il sole.

Vous devez aller répéter aux hommes qui ne se sont pas émasculés devant le succès de l'arrogance
que la liberté n'est pas morte pour toujours,
que la liberté ressuscitera au troisième jour
– comme le Christ
glorieuse et triomphante,
dans une fête de drapeaux soulevés bien haut vers le soleil.

En attendant cette résurrection, il s'agit aussi de régler les comptes avec les autres composantes du mouvement social en Italie, *gli operai confederati*, les ouvriers organisés en partis et syndicats responsables de l'échec de la grande grève [1], qui ont eux-mêmes façonné « la pierre du tombeau » où est maintenant enterrée la liberté.

Si la plupart des poésies du recueil sont ancrées dans cette brûlante actualité – *Reduci* se conclut sur la vision de l'incendie d'une bourse du travail –, certaines sont en revanche intemporelles. La poésie sans titre parue dans *Pagine libertarie*, le texte de ces *Salmi dell'Anarchia* qui se rapproche le plus des psaumes bibliques, pris à contre-pied, est une profession de foi :

È soltanto per te che noi abbiamo potuto sollevarci contro l'universo tutto a guardare, in faccia, senza tremare, senza curvare il capo, tutte le grandezze, tutte le maestà, tutte le divinità.
Perciò morendo noi ti ringraziamo di tutto il male che ci hai fatto.

---

1. Pour de larges extraits des journaux de l'époque à propos de la révolution manquée du *Biennio rosso* (*Avanti !* et *Umanità nova*), voir le chapitre intitulé « La rivoluzione messa ai voti », dans l'ouvrage de Vittorio Mantovani, *Mazurka blu*, *op. cit.*, p. 267 et suivantes. Damiani revient encore en 1953 sur le veto de la *Confederazione Generale del Lavoro* et de la *direzione* du Parti socialiste à la grève générale en 1921, dans sa préface à l'ouvrage de Giuseppe Mariani, *Memorie di un ex-terrorista*, *op. cit.*

E ti benediciamo, per oggi e sempre, o madre nostra, ANARCHIA *!*

Pour toi seule nous avons pu nous soulever contre l'univers entier pour regarder en face, sans trembler, sans courber la tête, toutes les grandeurs, toutes les majestés, toutes les divinités.
Par conséquent, au moment de notre mort, nous te remercions de tout le mal que tu nous as fait.
Et nous te bénissons, maintenant et pour toujours, ô notre mère, ANARCHIE !

« Voci dell'ora » indique la difficulté et la longueur du chemin à parcourir, à travers les prédictions d'un oracle, aux accents hugoliens, que le narrateur va consulter dans une caverne, aussi sombre, glissante et profonde que la situation des partisans de la Liberté en Italie. Le recours à l'oracle est une manière de tourner en dérision tous ceux qui prophétisent la fin prochaine du fascisme [1]. La prophétie n'étant pas très optimiste, Damiani montre la douleur et la souffrance que les hommes devront encore endurer. Parmi les images qu'il utilise, on trouve encore une image maternelle :

e non più le madri dissetano i pargoli
alle mammelle della dolce bontà,
ma inumidiscono loro le labbra
col tossico dell'odio cieco distillato da Caino.

et les mères ne désaltèrent plus leurs petits
aux mamelles de la douce bonté,
mais humidifient leurs lèvres
avec le poison de la haine aveugle distillé par Caïn.

« Offerta » contient une autre figure féminine bien particulière, l'allégorie de l'anarchie, qu'à l'occasion Damiani représente graphiquement, selon le témoignage de Nino Napolitano :

> Dès que Gigi eut des pinceaux entre les mains, il me peignit l'« Anarchie » telle qu'il la voyait : une grande femme au visage énergique, les cheveux au vent ; des deux mains elle empoignait une épée engainée.

1. Damiani met en scène un philosophe, ou pseudo-philosophe, qui monnaye ses capacités à prévoir l'avenir dans « Colei che non si deve nominare », *Vita*, n°2, avril 1925. Il ironise sur ces prophéties dans une lettre à Osvaldo Maraviglia du 4 juillet 1924. Entre juin et septembre 1954, *L'Adunata dei Refrattari* publie sa correspondance avec les anarchistes italo-américains, notamment avec Osvaldo Maraviglia. Toutes les citations tirées de ces lettres, qui remontent essentiellement à 1924-1928, proviennent des colonnes de ce périodique.

Cette femme est plus pure que la Vierge elle-même – *assai più che la madre del Cristo* – malgré sa nudité, elle est à la fois mère, amie, amante spirituelle et combattante. Cette poésie montre l'ampleur du sacrifice que doivent accomplir les amants de cette femme, avec une nouvelle image christique :

Per essa abbiamo tradite le donne che pur ci amavano,
dimenticati gli amici,
scacciata la fortuna che ci veniva incontro,
scossa la polvere dai sandali
sull'uscio della casa paterna.
Per essa ci siamo scordati di seppellire nostra madre,
di baciare nostro figlio ;
per essa abbiamo sentito gravare sulla nostra spalla la mano del carnefice ;
per essa ci hanno dimenticato in prigione tra il ladro e l'assassino.

Pour elle nous avons trompé les femmes qui pourtant nous aimaient,
négligé nos amis,
repoussé la fortune qui nous tendait les bras,
secoué la poussière de nos sandales
sur la porte de la maison paternelle.
Pour elle nous avons oublié d'enterrer notre mère,
d'embrasser notre fils ;
pour elle nous avons senti peser sur nos épaules la main du bourreau ;
pour elle on nous a oubliés en prison entre le voleur et l'assassin.

L'idée de sacrifice apparaît aussi explicitement, dès le titre, dans « Olocausto », où la victime est un enfant qui s'amuse à construire une échelle pour les fourmis avec des fétus de paille. Le décor est planté comme pour un exercice pictural : une place bordée d'une chapelle baroque en pierre blanche, qui contient une statue en ivoire du Christ posée sur une croix d'ébène et qui fait face à un palais de pierre noircie, le tribunal. Dans ce décor en blanc et noir, une seule couleur émerge, le rouge de l'ivresse et de la colère de deux hommes qui s'affrontent sur le thème de la patrie et le rouge du sang de l'enfant :

Il bambino, sorpreso dal chiasso,
aveva alzato il capo e guardava
senza capire...
Non capì neppure quando una palla
lo forò in mezzo alla fronte
e lo rovesciò supino, disteso sull'acciottolato :
le braccia aperte, come un piccolo cristo,
tra la Chiesa e il Tribunale.

L'enfant, surpris par le vacarme,
avait levé la tête et regardait
sans comprendre...
Il ne comprit pas non plus quand une balle
lui transperça le front
et le renversa sur le dos, étendu sur le pavé :
les bras ouverts, comme un petit christ,
entre l'Église et le Tribunal.

Malgré toutes les injustices subies, la ténacité des « combattants » est à toute épreuve lorsqu'il s'agit de suivre l'idéal anarchiste, *fino alla morte !* (*Offerta*). La poésie qui clôt le recueil, « Al lavoro », appelle chacun à rassembler toutes ses énergies pour tout reconstruire, pour réédifier « la tour qui fut / dix fois démolie ». Malgré la douleur physique (*scricchiolanti le reni, / martellanti le vene* « le dos qui craque / et les veines qui battent à tout rompre ») et la santé qui lui fait parfois défaut [1], Damiani est prêt quant à lui à se remettre à l'ouvrage. Sans doute les « deux petites mains roses », et sûrement potelées, qui écartent le voile qui recouvre le berceau – *il velo che copre qual nimbo la culla* – , contribuent-elles à ce renouveau. Ce berceau est celui de sa fille qui lui fait découvrir les joies et les jeux de la paternité [2] qu'il dépeint également dans cette poésie :

La mia piccina s'è desta essa vuole
esser levata su… su…
che c'è il sole.

Ma petite s'est réveillée, elle veut
être soulevée tout en haut en haut…
car il y a du soleil.

Mais c'est aussi celui de son nouveau projet, qui, selon le témoignage de Nino Napolitano qui le côtoie à Palerme jusqu'à l'été 1923, naît à peu près au même moment : un nouveau périodique. Le titre de ce périodique que Damiani fonde dès son retour à Rome, *Fede !*, figure d'ailleurs explicitement dans cette poésie :

---

1. « Dommage que ma santé me joue parfois des tours » écrit-il dans une lettre du 10 décembre 1924 à la rédaction de *L'Adunata dei Refrattari*.
2. Nino Napolitano raconte que, « entre temps, Lidua avait eu sa fille et Gigi était devenu un papa heureux. Parmi les nombreuses photographies que je conserve de lui, il y en a une où il porte son enfant dans les bras et qui porte la dédicace suivant : "À Ninuzzo qui a vu naître la fille et grandir le père ". »

lavora con me o lontano o vicino fratello,
se hai dei bimbi e se l'ami [...] con lena, con fede.

travaille avec moi, ô frère lointain ou proche,
si tu as des enfants et si tu les aimes [...], avec entrain, avec foi.

Du 16 septembre 1923 au 10 octobre 1926, *Fede ! Settimanale anarchico di difesa e di cultura* publie plus de cent trente numéros tirés à plus d'une dizaine de milliers d'exemplaires [1]. Jusqu'en août 1926, la publication est régulièrement hebdomadaire, avec parfois une double édition à cause de la censure. Mais la publication d'un hebdomadaire apparaît vite à Damiani comme une arme insuffisante dans la bataille en cours. Il en expose les limites aux anarchistes italo-américains de *L'Adunata dei Refrattari* :

> *Fede !* a déjà beaucoup fait, elle a élargi nos horizons, attiré sur nous de nouvelles sympathies, et prépare des éléments nouveaux parmi la jeunesse étudiante… mais ce n'est qu'un hebdomadaire. Et durant les jours que nous venons de vivre, nous avons compris l'inutilité d'un hebdomadaire, contraint de s'occuper surtout des polémiques internes de parti quand il aurait été nécessaire d'être présent dans les rues et les places au moins deux fois par jour. Le journal est chez le typographe le mercredi et il porte la date du dimanche, en province il est distribué le dimanche ou, dans certains endroits, le lundi. Quelle valeur peut bien avoir un article écrit quatre jours plus tôt, si durant ces quatre jours les faits nouveaux se sont multipliés et si le commentaire de la veille ne convient plus aujourd'hui ? (4 juillet 1924)

Cette insuffisance a été criante au moment de l'assassinat de Matteotti et de la crise qu'a connue alors le fascisme. Selon Damiani, un quotidien anarchiste aurait pu, comme l'avait fait *Umanità nova* en 1920 [2], stimuler les réactions populaires et exploiter sur le plan politique la situation qui s'était présentée. Mais le projet de fonder un nouveau quotidien qui germe en juillet 1924 s'effondre lorsque sont annoncés, à la fin de l'année 1924, de nouveaux décrets liberticides

---

1. « Malgré tous les boycotts, les saisies partielles et la peur des camarades, malgré le fait que certaines provinces ne nous sont pas encore accessibles, nous en sommes toujours à 12 600 exemplaires, alors que nous avons supprimé les distributions à fonds perdus et au résultat incertain. » Lettre de Gigi Damiani à [Osvaldo Maravaglia], 10 décembre 1924, doc. cit. En juillet de la même année 1924, le tirage était de 10 000 exemplaires. *Idem*, 4 juillet 1924, doc. cit. Sur la ligne politique de *Fede !* voir Luigi Di Lembo, *Guerra di classe… op. cit.*, p. 146 et suivantes. Voir aussi Gigi Damiani, *Il problema della libertà*, Rome, Società Anonima Poligrafica Italiana, 1924, une brochure qui réunit des articles parus dans les premiers numéros de *Fede !*

2. Voir Luigi Di Lembo, *Guerra di classe… op. cit.*, p. 43.

limitant notamment la liberté de la presse. La rédaction de *Fede !* réagit alors en lançant deux nouveaux périodiques que Damiani annonce à son correspondant en Amérique :

> Tu as sûrement déjà eu connaissance du projet de loi sur la presse. S'il passe tel qu'il a été proposé, nous pouvons dire adieu au quotidien. Si l'on peut désormais s'en prendre à la propriété de l'éditeur, en saisissant ses machines qui servent à payer des amendes considérables, les typographies resteront closes pour tous les journaux subversifs qui n'ont pas ou plus leurs propres machines. Le décret actuellement en vigueur est un modèle de liberté par rapport à la nouvelle loi. Naturellement, nous persévérons avec l'hebdomadaire et nous lui donnons deux suppléments mensuels, un supplément littéraire et un supplément de propagande. En vérité, les deux suppléments, surtout le supplément littéraire, sont destinés à remplacer *Fede !* s'il venait à être supprimé. Mais si la loi passe dans toute son abomination légale, jusqu'à quand pourrons-nous résister ? (10 décembre 1924)

Ces deux suppléments [1], *Parole nostre. Foglio mensile di spicciola propaganda libertaria* et *Vita. Mensile di politica ed arte* sont aussi annoncés dans *Fede !*, le premier comme :

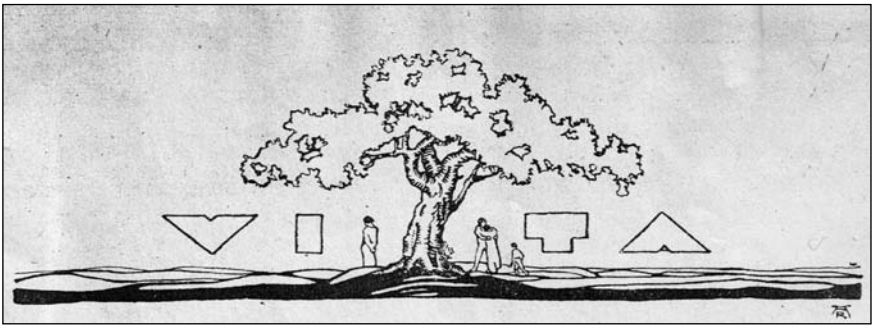
> un petit journal de propagande élémentaire destiné à être distribué gratuitement pour faciliter la diffusion de nos idées, en particulier dans les milieux ouvriers et dans les campagnes. [...] Pour cette publication, nous demandons la collaboration des camarades qui savent, avec clarté et sans rhétorique inutile, exposer nos principes, nos critiques et nos espoirs de reconstruction libertaire dans la réalité que l'on vit et que l'on vivra [2].

De février à décembre 1925 paraissent huit numéros de *Parole nostre* qui se veut être un « petit journal pour les gens simples », « sans fioriture de style [3] », et un outil de « vulgarisation théorique [4] ». On y traite ainsi de l'émancipation des travailleurs, des paysans et de la « bataille du blé », de l'amour libre, de la

---

1. *Fede !* diversifie également ses activités en publiant des brochures : M. A. Cantone, *La Marcia di Roma* (recueil de poésies) ; Errico Malatesta, *Fra contadini*, préface de Luigi Fabbri ; Filippo Daudet, *Profumi maledetti* ; Camillo Berneri, *Morale e religione* ; Bakounine, Michele, *L'Idea anarchica e l'Internazionale* ; Alessandro Blok, *L'amore, la poesia e lo stato : dialogo* (prefazione di Paolo Flores) ; Ilja Ehrenburg, *Il piccolo comunardo* ; Herbert Spencer, *Il diritto di ignorare lo stato* ; Rastignac [Vincenzo Morello], *Germinal*, sans oublier le recueil de poésies de Damiani, *Voci dell'ora.*
2. « Fede ! nel 1925 », *Fede !*, a.II, n° 63, 21 décembre 1924.
3. « Presentazione », P. M., *Parole nostre*, n° 1, 8 février 1925.
4. *Parole nostre*, n° 2, mars 1925

religion, du travail intellectuel et du travail manuel dans la société anarchiste… Sont également publiées des poésies, dont une de Pascoli [1].



Le second supplément, *Vita*, ne paraît qu'à quatre reprises, de mars à juillet 1925, et à la fin de l'année 1925, la décision est prise de mettre fin à l'expérience des suppléments, trop onéreuse pour le périodique qui continue d'ailleurs de paraître régulièrement. *Vita* peut compter sur de nombreux collaborateurs, parmi lesquels des grands noms de l'anarchisme comme Luigi Fabbri, qui signe de son pseudonyme Adamas, et Camillo Berneri [2], qui écrit plusieurs articles et signe, de son pseudonyme Camillo da Lodi deux « nouvelles tragiques » (« Il carnevale di Concetta » et « Il miracolo »), mais aussi Carlo Molaschi, Nino Napolitano, Paolo Flores, Francesco Porcelli, Luigi Adanti, Leonida Repaci. Vinicio Paladini s'occupe de la chronique artistique et signe deux gros articles illustrés sur Édouard Manet et Jean Baptiste Corot. *Vita* propose aussi des dessins d'Aldo Ronco et des poésies signées M. A. Cantone.

Damiani n'utilise pas la revue comme tribune pour ses propres écrits [3]. À peine propose-t-il le texte qui donne les grandes lignes de la revue (« Qualche cosa come un programma »), une nouvelle (« Colei che non si deve nominare », *Vita*, n° 2) et sans doute la rubrique intitulée « Chiose » où est commentée la presse.

Malgré sa brève existence, la revue *Vita* témoigne de l'importance que Damiani accorde aux manifestations culturelles dans son engagement politique et pour la

1. Giovanni Pascoli, « Il Pane », *Parole nostre*, n° 1, 8 février 1925, en fait « La piada ».

2. Camillo Berneri (1897-1937), intellectuel et militant anarchiste. Parmi les premiers à rejoindre l'Espagne au début de la guerre civile, il y fonde le périodique *Guerra di classe*. Arrêté le 5 mai 1937, il est retrouvé mort le lendemain, le corps criblé de balles.

3. Notons toutefois que Damiani collabore à la même période à d'autres périodiques anarchistes : on trouve sa signature dans *Tempra* publiée à Paris par Ugo Fedeli, « Conversioni inutili » et « I contadini, il Comunismo e l'anarchia », *La Tempra*, 20 juillet et 5 novembre 1925 et dans la revue de Malatesta *Pensiero e volontà*, « Martiri cristiani », janvier 1925.

propagande, avec une ouverture particulière en matière de littérature, mais aussi de peinture[1]. Il aborde régulièrement ce thème que, comme nous le verrons, il reprendra à plusieurs reprises dans les recueils de la maturité, et qui est déjà présent dans *Voci dell'ora* (*Prefazione*) :

> À travers la littérature nous n'avons qu'une prétention : appeler à nous en grand nombre les jeunes et les écrivains d'avant-garde, qui ont des difficultés à faire publier leurs textes, et faire pénétrer autant que possible nos théories et nos critiques dans l'art et la littérature. Nous ne voulons pas dire que nous ouvrirons ainsi notre revue à toutes les bizarreries idéologiques et artistiques ni à tous ceux qui ont la « conviction » d'être artistes, lettrés et poètes… Nous parlons de poètes… car nous publierons, éventuellement, aussi de bons vers… et commencerons par jeter les nôtres au panier[2].

Malgré cette mise en garde, Damiani signe de son pseudonyme Simplicio deux petites poésies sans titre, calquées sur le modèle des comptines enfantines à chanter en ronde, la première de cinq, la seconde de sept quatrains d'heptasyllabes aux rimes suivies aabb. La première comptine, parue dans le premier numéro en mars 1925, est une invocation à faire cesser le manège dans lequel sont empêtrés

1. Damiani développe avec l'image, et notamment l'image peinte, un rapport privilégié, du fait de ses activités professionnelles mais aussi dans son écriture souvent très picturale. Comme nous le verrons, il n'a pas eu la même ouverture en matière musicale.
2. « Fede ! nel 1925 », *Fede !*, a.II, n° 63, 21 décembre 1924. Sur le thème de l'activité culturelle et de l'engagement politique, voir aussi le texte de présentation de la revue, non signé et sans titre, et « Qualche cosa come un programma » signé Gigi Damiani dans *Vita*, n° 1, mars 1925.

les partis électoralistes, incapables d'opposer une ligne de conduite efficace au régime qui s'installe :

Smettila di girare
e di farti ciurlare
e marcia, a passo o in fretta
su di una via diretta.

cesse de tourner
et d'hésiter
marche lentement ou cours
sans faire de détours.

La seconde, parue dans le numéro d'avril, en appelle aussi à l'actualité, celle du calendrier d'abord, puisqu'il est fait référence à la fête de Pâques dans ses manifestations les plus prosaïques :

un mistico ritorno
all'agnus cotto al forno,
all'uova benedette
ed al salame a fette.

un retour mystique
à l'*agnus* cuit au four
aux œufs bénits

mais aussi à la situation politique :

…Resurrezione…
Ma l'ombra di un bastone
Oscura tanta gloria [...]
Perciò niente alleluja
Ché l'ora resta buja ;
Più niente giro tondo
Primaveril giocondo
E tu Cristo risorto
Ritorna a fare il morto
Ritorna nell'avello
Ché adesso viene il bello !

…Résurrection
Mais l'ombre d'une matraque
obscurcit cette gloire [...]

Par conséquent pas d'alleluia
Car l'heure est sombre ;
Plus de ronde
printanière et joyeuse
et toi Christ ressuscité
retourne faire le mort
retourne dans ton tombeau
Les ennuis ne vont plus tarder.

Il bello ne tarde en effet pas à arriver. Damiani avait tenu, comme Malatesta, à lutter le plus longtemps possible contre le fascisme de l'intérieur, mais s'était préparé à toute éventualité, comme le montre cette lettre écrite le 10 décembre 1924 aux amis de *L'Adunata dei Refrattari* :

> Quelqu'un m'a proposé d'aller dans un pays voisin, mais je n'ai pas l'intention de bouger. Tout le monde s'en va ! Je ne partirai qu'en cas de grave condamnation pour les saisies et les accusations dont j'ai déjà été l'objet. J'aimerais mieux publier le journal ici, clandestinement. Mais il est prématuré de parler de tout cela et j'ai d'ailleurs l'habitude de prendre des décisions en fonction des circonstances. [...] S'il y avait partout un peu d'activité on pourrait redonner une belle vie à notre mouvement. Mais les plus actifs et les plus conscients émigrent ; ceux qui restent se perdent en projets qu'ils ne réalisent jamais. Toutes les semaines on propose un nouvel hebdomadaire que finalement personne ne publie, ou on fait des publications éphémères qui circulent à l'étranger. Bien sûr les difficultés sont nombreuses mais puisque nous résistons, d'autres pourraient résister et agir ! On avait annoncé un bi-mensuel en Calabre pour les paysans ; par solidarité, nous nous étions engagés à financer un numéro par mois ; malgré cela, rien ne s'est fait. Notre milieu est toujours riche de personnes qui proposent et qui s'arrêtent aussitôt. Nous avons décidé de nous distraire le moins possible avec les initiatives des autres et de faire avancer les nôtres si des aides conséquentes nous arrivent pour les mener à terme. Elles se poursuivront d'elles-mêmes si elles sont bien accueillies.

Suite aux attaques répétées, les publications de *Fede !* cessent à la fin de l'été 1926 ; le journal a encore deux sursauts en septembre et octobre, alors que la situation est désormais invivable pour la presse anarchiste :

> *Pensiero e Volontà* tentera demain ou plus tard de reprendre les publications. Nous verrons quel est le sort qui l'attend. Si la revue est entièrement saisie, c'est-à-dire sans possibilité d'une seconde édition, nous attendrons encore avant de republier *Fede !*, d'autant plus que la pression continue sur nos amis en province. Il est vrai que *Libero Accordo* a obtenu aujourd'hui le *nulla osta* de la préfecture,

> mais je n'ai pas envie de faire un journal pour ne rien dire. Et s'il est entièrement saisi, il faut tout de même donner 2 000 lires au typographe, ou au moins la moitié, en tirant à un tout petit nombre d'exemplaires à distribuer, si nous y parvenons, uniquement à Rome. (3 octobre 1926 à *L'Adunata dei Refrattari*)

Quelques jours après avoir écrit ces lignes, en octobre 1926, Damiani reprend le chemin de l'exil. Suite aux pressions de plus en plus fortes qui s'exercent sur les antifascistes et sur leurs proches et malgré sa résolution si nettement affirmée de rester en Italie coûte que coûte, Damiani refuse le sort de ceux qui restent en Italie et sont envoyés en prison ou en résidence surveillée ou sont soumis, comme Malatesta, à une surveillance très rapprochée et ininterrompue d'agents de police. Suivi de sa famille, d'expulsion en expulsion, il est contraint de faire le tour de l'Europe avant de trouver asile en Afrique du Nord. Ces déplacements et la surveillance constante à laquelle il est soumis limitent fortement ses possibilités d'action.

Chapitre III

Le second exil : de l'Europe à l'Afrique du Nord (1926-1946)

A chi mi fu compagna per i valichi
noti a' camosci ed a' contrabbandieri

La bombe que Gino Lucetti lance le 11 septembre 1926 contre la voiture de Benito Mussolini précipite le départ de Gigi Damiani. Il échappe aux premières arrestations en ne se présentant pas à son domicile :

> Il y a plus de trois cents arrestations et, pour l'instant, personne n'a été libéré. Errico [Malatesta] a été arrêté immédiatement, Porcelli au bout de deux jours ; moi je vis traqué et je dois changer continuellement de refuge. Aujourd'hui le journal *Tevere* a écrit que Lucetti avait déclaré qu'il s'était entretenu avec [Temistocle] Monticelli et moi. Je suis persuadé qu'il ne peut pas avoir déclaré quelque chose qui n'est pas vrai, d'autant plus qu'il ne me connaît pas personnellement. Mais comme il faut organiser le fameux grand complot, on lance de fausses nouvelles pour procéder à d'autres arrestations et faire avaler à l'opinion publique des histoires montées de toutes pièces.

Au moment même où il rédige cette lettre à *L'Adunata dei Refrattari*, le 14 septembre 1926, Damiani apprend qu'on fait pression sur lui à travers sa femme :

On m'avertit en ce moment même que ma femme, qui est enceinte, a été arrêtée ce matin, et que l'on menace d'arrêter mes beaux-parents si je ne me présente pas.

C'est une forme de chantage scélérat, digne de ceux qui prétendent élever les valeurs morales de cette nation.

On a fait courir le bruit que si je me présentais, d'autres camarades seraient libérés.

J'ai fait appel à un avocat. Je suis sûr qu'ils n'ont aucune preuve contre moi ni d'ailleurs rien qu'il faille prouver. Si je peux soulager d'autres personnes, je me présenterai.

J'irai sûrement au devant de longs mois de détention provisoire ; mais je ne peux pas laisser ma femme aux mains de ces gens et avoir le doute qu'à cause de moi d'autres camarades et d'autres familles souffrent ; je dis à cause de moi car on me dit que tant que je ne serai pas épinglé, l'enquête ne pourra pas être remise entre les mains du magistrat.

Damiani retourne donc à son domicile le 25 septembre ; il est immédiatement « pris en charge » par la police, mais libéré le lendemain : « J'ai dû finir par me laisser arrêter, mais cela s'est bien passé[1]. » Il quitte à nouveau son domicile le 13 octobre, cette fois définitivement, pour un nouvel exil. De Rome, il se rend en Suisse, puis en France. Le 30 octobre, de Montbéliard, où Luigi Fabbri trouve lui aussi refuge à la même période[2], il écrit à nouveau à son correspondant italo-américain :

Je suis depuis trois jours en territoire français, après avoir parcouru la Suisse d'un bout à l'autre. Mais je ne resterai que quelques jours là où je me trouve actuellement, le temps de recevoir ma valise et mon courrier, puis je continuerai vers Paris où j'aurai un échange de vues et d'idées avec les camarades de là-bas, du moins avec ceux qui, au-delà des tendances, sont capables d'avoir des échanges de vues et avec lesquels il est possible de prendre des décisions, sans bavardages ni rodomontades qui s'éteignent aussi vite qu'elles s'allument. [...]

Après un bref séjour à Paris, où je devrai aussi régler ma situation de réfugié politique auprès des autorités françaises pour ne pas être expulsé sans préavis, je descendrai vers un port du Midi. La vie y est chère, mais on m'assure que je pourrais y trouver un travail dès mon arrivée, rétribué en proportion du coût de

1. C'est ce qu'il raconte à son correspondant italo-américain dans une lettre du 3 octobre 1926. Un document de police du 13 avril 1927 (ACS, CPC, Gigi Damiani) confirme l'arrestation, la libération le jour suivant et le fait que, malgré une enquête approfondie, rien n'a pu être retenu à sa charge, ce que l'auteur du dit rapport semble amèrement regretter.

2. D'octobre 1926 à mars 1927, la correspondance de Luigi Fabbri est datée de Montbéliard. *Luigi Fabbri. Epistolario ai corrispondenti italiani ed esteri (1900-1935)*, (*a cura di Roberto Giulianelli*), Pise, BFS, 2005.

la vie. Je préfère le Midi et la Riviera à cause de la proximité de la frontière et parce que des navires et des voiliers italiens y abordent. [...]

Depuis que j'ai quitté l'Italie, je n'ai pas de nouvelles de ma famille et je ne suis pas tranquille. Tant que ma famille sera là-bas, dans cet enfer, je ne serai pas tranquille. Ces canailles sont capables de tout ! Et plus le temps passe, plus il est difficile de quitter le pays. Quant à l'obtention d'un passeport, inutile d'en parler.

Mais il nous faut aller d'une contrariété à l'autre et donc... courage et en avant !

Malgré ses inquiétudes pour sa famille et les difficultés liées à son départ clandestin, Damiani se lance immédiatement dans un projet de publication clandestine à diffuser en Italie, projet pour lequel il prend partout des contacts avec la « famille anarchiste » :

Je ne sais pas encore pendant combien de temps notre presse anarchiste pourra paraître en Italie, ni la presse antifasciste dans son ensemble. En novembre, une loi sera certainement décrétée qui redonnera naissance à la résidence surveillée et à la déportation. Quels vendeurs de journaux – nous en avons déjà tellement peu – accepteront encore nos journaux dans leur kiosque ? Et qui voudra les recevoir à domicile sous la menace d'être envoyé, pour ce seul motif, en résidence surveillée. D'autres restrictions sont encore à prévoir.

Il faut donc penser à résoudre le problème de la presse clandestine : à l'intérieur et à l'extérieur. À l'intérieur, des petites choses sont en train d'être réalisées et à l'extérieur on pourra faire beaucoup plus.

Le problème, qui pour l'instant a été négligé, qu'il faut résoudre – ou qui a été résolu à la va-vite – est celui des moyens d'introduction. J'en ai déjà établi deux, peut-être trois, à travers la Suisse. Et j'attends des réponses concrètes d'Autriche et de Yougoslavie. Entre la France et l'Italie, par voie maritime, j'ai déjà lancé des négociations et je compte sur des personnes insoupçonnables. Ce que nous publierons ici ne sera cependant pas diffusé auprès des camarades, mais plutôt auprès de la grande masse, par des moyens divers. Nous ferons ainsi plus directement pression sur l'opinion publique qui après l'attentat Lucetti recommence à nous considérer avec sympathie, et comme cette presse ne sera pas non plus contrôlée par les autorités françaises, nous pourrons dire tout ce qu'il est nécessaire de dire. (30 octobre 1926 à *L'Adunata dei Refrattari*)

Trois semaines plus tard, le projet est déjà bien avancé :

J'ai informé un certain nombre de camarades de diverses tendances sur mes intentions, mais s'agissant de concrétiser le projet, je limiterai le plus possible, au minimum nécessaire, le nombre des collaborateurs. Aujourd'hui même je dois m'entretenir avec un camarade français typographe et dès que j'aurai une réponse

de Yougoslavie, je commencerai à imprimer et à introduire en Italie des publications anarchistes. (21 novembre 1926 à *L'Adunata dei Refrattari*)

Entre temps, Damiani s'est installé à Marseille – où sa famille l'a rejoint après avoir traversé « cinq montagnes » et connu de nombreuses péripéties [1] –, non sans être passé par Paris, comme en témoigne Nino Napolitano :

> Un jour à Paris, la bonne Clelia [la compagne d'Ugo Fedeli] vient à mon hôtel et me dit : devine qui est avec moi.
>
> Damiani, qui était resté à l'extérieur, ne me donne pas le temps de répondre et s'avance pour m'embrasser.
>
> Après avoir discuté un peu avec lui, je le conduisis dans la banlieue parisienne, où étaient cachés nos camarades frappés de décrets d'expulsion, et que j'allais trouver tous les jours, parce que c'était moi qui m'occupais de la publication de *Il Monito* ; jusqu'à ce que mon tour ne vienne.

Parmi les camarades que Damiani a d'ores et déjà mis au courant de son projet de publication *alla macchia* figure Errico Malatesta auquel il écrit le 20 novembre. Sa lettre n'est pas conservée, mais on a en revanche, datée du 30 novembre 1926, la réponse de Malatesta qui s'empresse de lui envoyer les timbres et l'annuaire qui lui sont nécessaires [2].

Le journal qu'il intitule *Non molliamo* (« Ne cédons pas ») paraît à trois reprises de janvier à mars 1927 [3]. Les exemplaires sont envoyés au hasard à des personnes parmi lesquelles on espère trouver des adversaires du fascisme, comptant sur le fait que « 99 % des ouvriers inscrits dans les corporations fascistes et 90% des fascistes sont antifascistes ». On émet aussi le souhait que ces destinataires diffuseront le journal le plus largement possible, en le transmettant, par tous les moyens imaginables, à des amis, ou en l'abandonnant « dans un tram, dans le train, au café, dans la rue, au chantier, à l'usine, au bureau et même à l'église, au théâtre, au cinématographe [4] ». Dans ses colonnes, *Non molliamo* enjoint les

---

1. « Figure-toi qu'à un moment donné le guide voulut les laisser en plan parce qu'il avait entendu deux coups de fusil. V… s'est comportée héroïquement ; elle n'a ni pleuré ni crié », écrit Gigi Damiani à Osvaldo Maraviglia le 21 novembre 1926.
2. Voir aussi les lettres des 10 décembre 1926 et 26 janvier 1927.
3. Leonardo Bettini consacre un paragraphe à ce journal et cite notamment un article d'Ugo Fedeli, « Nella clandestinità », *L'Adunata dei Refrattari* (New York), 19 août 1961. Voir *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, *ad indicem*. Voir aussi Simonetta Tombaccini, *Storia dei fuorusciti italiani in Francia*, Milan, Mursia, 1988, p. 87-88.
4. « Avvisetti che è necessario leggere », *Non molliamo*, n° 1, janvier 1927.

antifascistes et anarchistes de toutes les villes d'Italie à diffuser à leur tour des journaux clandestins et à mener, chacun à son niveau et de façon autonome, toutes les actions possibles [1]. Le rédacteur de ce périodique dénonce les mensonges du fascisme [2] et les atteintes à la liberté ; il insiste à plusieurs reprises sur les responsabilités du monarque italien, que certains, en Italie et ailleurs, voudraient faire passer pour une victime du fascisme. Le long article « Il re prigioniero », qui occupe presque toutes les colonnes du second numéro, est d'ailleurs repris dans une brochure non signée, sous le titre *Il re fascista*, publié non à Rome, comme l'indique la couverture, mais à Marseille en 1927.

Ce ne sont pas là les seules initiatives de Damiani. À Marseille, il trouve, au sein des groupes anarchistes italiens en exil, une troupe de théâtre pour laquelle il écrit une pièce [3] qui a pour toile de fond l'Italie fasciste, *La bottega. Scene della ricostruzione fascista. Dramma in due atti*, représentée en avril 1927. Pour une fois, Damiani ne joue ni sur le burlesque ni sur le comique outrancier : comme l'indique le sous-titre de la pièce, il s'agit d'un drame. Il n'y a pas de deuxième degré ni de décrochement

1. Dans le même temps, Damiani appelle à l'action les Italiens à l'étranger : « Mais ne pourrait-on pas s'abstenir de crier et commencer à prendre sérieusement en considération le fait que, à l'étranger aussi – et par étranger il ne faut pas entendre uniquement la France – vivent des fascistes et des familles de fascistes, des représentants, des agents, et des émissaires du fascisme ? Pourquoi ne pas rendre *la vie difficile* – l'expression est fasciste – à ces gens de la même façon que les fascistes s'en prennent, en Italie, à tous ceux qui répugnent à s'incliner devant l'homme qui a trahi tous et tout et qui tous et tout trahira ? » « Per difenderli », *Veglia*, Paris, janvier 1927.

2. Voir notamment le supplément au journal *Non molliamo* intitulé « *Spudorati mentitori* ». Sur le même sujet, voir aussi Gigi Damiani, « Il "bluff" dei tremila martiri », *Germinal*, Chicago, janvier 1927.

3. Nino Napolitano évoque une (autre ?) pièce de théâtre que Damiani a écrite dans les années vingt : « C'est à la même époque que Damiani m'avait fait lire le manuscrit d'une pièce dont j'ai oublié le titre ; mais je me rappelle que, dans la forme, le texte s'inspirait des *Six Personnages* pirandelliens. »

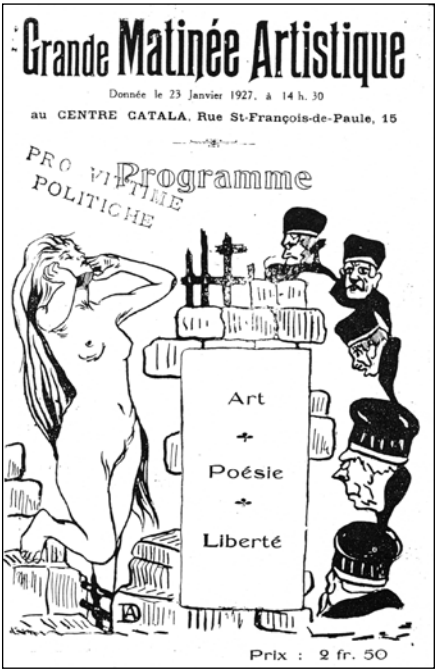
vers le rêve ou le spiritisme. Cette pièce réaliste se déroule dans une petite ville d'Émilie. Le personnage principal est une femme, Carolina. Antifasciste, elle est l'épouse d'un cafetier qui est, lui, l'exemple même de la veulerie. L'action du gouvernement est dénoncée par tous les personnages, même les plus fidèles serviteurs du fascisme, comme le propriétaire terrien, un fasciste de la première heure, ou le curé, qui s'exprime, lui, en aparté. Le représentant local du parti fasciste souligne lui aussi, involontairement, les dérives du régime : alors qu'il fait la liste de tous les bienfaits de la reconstruction fasciste, il est immédiatement contredit par un crieur de journaux qui annonce le déraillement d'un train, des faillites d'entreprises, des vols à main armée...

Seule Carolina, la sœur du chef de la ligue paysanne tué par les fascistes, est une farouche adversaire du régime et se transforme en justicière lorsque son jeune fils est à son tour victime des violences des miliciens – encore un sacrifice d'enfant. Lorsqu'on essaie d'acheter son silence, elle fait mine de céder aux demandes de son mari, qui ne tient pas à perdre sa boutique, du curé, puis du fonctionnaire fasciste, lequel, profitant de ses apparentes bonnes dispositions, fait en sorte de rester seul avec elle. Elle met alors le feu à l'auberge et tire sur le fonctionnaire lorsque celui-ci tente de prendre la fuite. Cette nouvelle image féminine que Damiani met en scène est cette fois très positive de par son courage, son caractère entier et son sens inné de la liberté. Cette forte femme, qui cite en exemple le comportement d'un anarchiste, maintenant emprisonné, qui fréquentait autrefois le café, devient lâche et perfide sous la plume de l'informateur qui rend compte de la soirée au ministère de l'Intérieur. Cet informateur transforme en effet le coup de feu final en « coup de poignard dans le dos », le seul détail inexact de son compte rendu somme toute fidèle. Les acteurs qui font vivre cette pièce sont tous des anarchistes italiens en exil à Marseille [1] qui ont constitué le Groupe artistique international [2].

---

1. Selon Nino Napolitano, à qui Damiani a envoyé de Marseille le texte de *La bottega*, il a bien failli y avoir parmi les acteurs un informateur de la police : « Dans la dédicace [Damiani] disait qu'on voulait lui faire payer la balle pour le compte du *Galeotto* (du forçat), c'est-à-dire Mussolini. Il faisait allusion au fait qu'un informateur, se faisant passer pour un antifasciste, avait essayé de lui tendre un piège, et avait même voulu prendre part à la pièce dans le rôle du fasciste. Se voyant démasqué, l'espion a réussi à prendre le large. »

2. Le Groupe anarchiste international s'était déjà produit lors d'une grande matinée artistique le 23 janvier 1927 avec une pièce de Felice Vezzani, *Demenza giustiziera*. Le 20 novembre de la même année, il joue encore, sans doute en français, *Le Petit chaperon rouge*, une pièce signée Gaudin et Gevel. Rapports de police du 20 avril et du 14 novembre 1927, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia politica, *anarchici italiani in Francia*.



La seconde pièce que Damiani écrit en 1927, *La palla e il galeotto. Farsa tragica*, (« Le boulet et le forçat. Farce tragique ») est destinée à être lue plutôt qu'à être représentée. En effet, si dans *La bottega*, les didascalies n'ont pas d'autre raison d'être que d'indiquer le ton de la voix, les déplacements, etc., dans *La palla e il galeotto*, en revanche, chaque indication scénique est prétexte à fioriture. L'histoire se déroule, « malheureusement », en 1927 (« Epoca, purtroppo, presente ») et les différentes scènes ont pour objectif de mettre en lumière la vanité et la bêtise, entre autres défauts, du personnage principal, le dictateur. Avant même son entrée en scène, celui-ci est ridiculisé par les bruits d'ablution qui parviennent aux spectateurs et à ses serviteurs. C'est en fait la peur qui le tenaille et qui bouleverse ses intestins, car il vient d'échapper à un attentat. Après avoir insulté quelques vivants – des fonctionnaires qui font antichambre –, et quelques morts – Napoléon I^{er} et Jules César, de piètres prédécesseurs dont il conserve malgré tout le buste en plâtre dans son bureau –, il daigne recevoir deux visiteurs, un diplomate du Hondurassette (un pays d'Amérique du Sud de 22 km^2) et un journaliste lapon, tous deux affublés de patronymes qui ne les avantagent guère (Don Pedro de las Montañas Amarillas y de Santa Cruz la Rubia et Kaikumef). Non sans se ridiculiser à leur tour, ces visiteurs entretiennent,

comme tous ceux qui l'approchent, la vanité du dictateur. Mais c'est dans la dernière scène que se révèlent toute la couardise du personnage, son ambition démesurée et sa traîtrise. Une femme vient le trouver par surprise, qu'il prend pour celle qu'il courtise depuis longtemps, Gloria, mais qui n'est en fait que la sœur de celle-ci, déguisée, Gloriola. Cette dernière manigance pour se rendre indispensable au dictateur qui tient à conserver la notoriété et l'autorité qu'elle lui procure en se montrant à ses côtés habillée comme si elle était Gloria. Elle le conduit par exemple devant sa fenêtre, l'obligeant à prononcer un discours – une parodie de discours – devant une foule crédule et adulatrice, elle aussi tournée en ridicule. Gloriola ayant pris la situation en main, c'est à elle que revient l'honneur de prononcer la conclusion :

> *Sono una falsa Gloria, ma anche tu sei un falso grand'uomo. Ci equivaliamo. E finché vi sarà un popolo che beve grosso… Su, buono ; non agitarti. Lavoriam da buoni amici. Pensi che ti costerò ? Ma è lo Stato che paga !* (Gli si avvicina e lo accarezza sulla fronte). *Pena che i capelli te li abbia portati via la sifilide e non la febbre del genio. T'ho detto : buono ! Mi emenderò. Non ti dirò più cose maligne. Diventerò una matrona romana. Tu per ambientarmi mi leggerai la storia dei Cesari ed io farò buona guardia perché Bruto, Cassio Cherea, Pisone, Macrone… Ma sì ! Legati. Legati per la vita e per la morte. Io la palla, tu il galeotto* [1] !
>
> Je ne suis pas la vraie Gloria, mais toi non plus tu n'es pas un vrai grand homme. Nous sommes quittes. Et tant que le peuple avalera tout ce qu'on lui dit… Allez, du calme ; ne t'énerve pas. Collaborons comme de bons amis. Tu crois que je vais te coûter cher ? Mais c'est l'État qui paie ! (*Elle s'approche de lui et lui caresse le front*). Dommage que tu sois devenu chauve à cause de la syphilis et pas à cause du génie. Du calme, j'ai dit ! Je vais faire attention. Je ne dirai plus de méchancetés. Je me transformerai en matrone romaine. Tu me liras l'histoire des Césars, pour que je m'acclimate, et je ferai bonne garde parce que Brutus, Cassius, Pison, Macron… Mais oui, unis. Unis à la vie à la mort. Moi le boulet et toi le forçat.

C'est toujours en 1927 que Damiani publie, sans doute encore pendant la période marseillaise, *Cristo e Bonnot*, un dialogue entre les personnages éponymes

---

1. *La palla e il galeotto. Farsa tragica*, Rome [en réalité France (Marseille ?), 1927] p. 35. Damiani utilise d'autres références à l'histoire romaine et la même image du syphilitique dans un article de janvier 1927 : « En Italie, il y a un syphilitique du cerveau qui gouverne, et des troupes de prétoriens qui lui obéissent pourvu que de temps en temps il leur concède quelque massacre et quelque saccage faciles. Naturellement, cet homme a aussi des admirateurs et des conseillers intelligents. Néron en eut, de même que Caligula… Pourquoi celui qui est plus fou que Néron et plus obscène que Caligula ne devrait-il pas en avoir ? » Gigi Damiani, « Per difenderli », *Veglia*, janvier 1927.

de la pièce, chacun en perpétuel mouvement, chacun avec sa conception de la liberté. Le Christ si souvent évoqué par Damiani, le seul véritable insurgé (*l'unico insorto* [1]), a dans ce texte un corps, un visage et une voix, décrits avec précision [2]. L'issue du dialogue n'est pas positive, chacun restant campé sur ses positions, erronées selon le narrateur qui formule le souhait qu'à leur prochaine rencontre les deux héros choisiront de suivre la même route, apportant l'un sa « violence féroce », l'autre sa « bonté », pour « détruire » et « semer ». D'autres personnages voyageurs apparaissent dans les écrits de Damiani durant cette période d'exil. Le thème de l'errance et de l'exil est d'ailleurs explicitement présent dans plusieurs des poésies éparses, dont il sera question plus loin, qui auraient dû être recueillies sous le titre *Euritmie dell'esilio* (« Eurythmies de l'exil »).

Les écrits de Damiani, qui, pendant cette période marseillaise, ne fonde pas d'autre périodique après *Non molliamo*, sont accueillis par différentes publications, notamment *Germinal*, publié à Chicago de 1926 à 1930. Ce sont aussi les éditions de *Germinal* qui publient la brochure *Cristo e Bonnot*. Damiani collabore également aux périodiques anarchistes de langue italienne publiés à Paris, *Veglia* et *La Diana* [3].

Damiani est ainsi en contact épistolaire avec de nombreux anarchistes en France et à l'étranger, comme le remarque l'informateur du ministère de l'Intérieur qui réussit à se faire inviter à sa table, dans la petite maison que la famille Damiani occupe dans le quartier Sainte Marguerite, et à s'introduire dans son entourage, avant d'être démasqué. Parmi les anarchistes que Damiani fréquente à Marseille figurent Dario Castellani, Fosca Corsinovi, Angiolino Ancillotti, mais aussi, d'autres membres de passage de la « famille anarchiste », comme Dominique Girelli ou Celeste Carpentieri qui est hébergée chez les Damiani en attendant

---

1. Paraphrasant le contenu d'une poésie de Carlo Monticelli, *A Gesù* (publiée dans le recueil *Schioppettate poetiche* en 1883), Adolfo Zavaroni évoque l'idée très répandue selon laquelle « le Christ serait dans le fond le premier socialiste et l'Église aurait trahi ses enseignements en ne suivant pas ses principes profondément révolutionnaires ». *Dio Borghese. Poesia sociale in Italia 1877-1900*, *op. cit.*, p. 229. Cette vision doit beaucoup au biographe de Jésus Ernest Renan, lequel s'inquiétait même de la puissance révolutionnaire de son personnage : « Révolutionnaire au plus haut degré », « Vrai anarchiste. Nulle idée de gouvernement. Tout magistrat lui paraît comme un gendarme », nous disent ses notes manuscrites citées par Jean Gaumier, préfacier de l'édition Gallimard, de la *Vie de Jésus* (1974), collection folio classique 2004, p. 25.

2. Damiani va encore plus loin dans un texte posthume où il met en scène la rencontre du narrateur avec le Christ. « Una protesta di Gesù. Fantasia inedita di Damiani », *Umanità nova*, 31 janvier 1954.

3. Voir dans *Veglia* « Per difenderli » et « Rampogna », janvier et novembre 1927 et dans *La Diana* « Dell'individualismo anarchico », avril 1927.

le moment où elle pourra rejoindre en Suisse son compagnon Nino Napolitano, expulsé de France [1]. Le 20 mai 1927, la famille au sens propre s'agrandit puisque naît le second enfant de Gigi et Lidua, Andrea, déclaré à l'état civil de Marseille comme André.

Cette période de relative sérénité ne dure pas. En septembre, Damiani passe par Nice et Antibes [2] pour prendre contact avec les anarchistes de la Côte d'Azur. La « malchance [3] » veut qu'à ce moment des bombes explosent à la *Casa del fascio* de Juan-les-Pins [4]. Damiani est expulsé le 30 septembre, parce que, « étant un anarchiste connu, sa simple présence sur la Côte d'Azur (où il y avait eu des manifestations en faveur de Sacco et Vanzetti), représentait une sorte d'incitation à la subversion [5] ». Beaucoup de « subversifs ou d'antifascistes » sont dans le même cas :

> On arrête au hasard et les personnes arrêtées sont conduites à la frontière italienne. Cette mesure, vraiment hospitalière, a failli m'être appliquée, ainsi qu'à d'autres camarades, mais quand nous avons affirmé que nous n'arriverions pas vivants à Vintimille, on nous a conduits à la frontière belge. (28 octobre 1927 à *L'Adunata dei Refrattari*)

Damiani s'installe à Bruxelles où le climat ne lui convient guère, mais il se refuse à tout compromis qui lui permettrait de s'installer à nouveau en France : « je n'accepterai aucune limitation et je ne signerai aucune déclaration de… bonne conduite », écrit-il dans la même lettre à *L'Adunata*. Son séjour se poursuit donc dans la capitale belge – où sa famille le rejoint, sans doute au mois de novembre [6]

---

1. Voir le rapport de police du 13 avril 1927, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia politica, *anarchici italiani in Francia*.

2. Note de police de septembre 1927, ACS, CPC, Gigi Damiani.

3. C'est le terme utilisé par Luigi Fabbri : « Damiani est à Bruxelles parce qu'il a été expulsé. Tu n'étais pas au courant ? Il a eu la malchance de se trouver dans le Midi, à l'endroit où il y a eu les attentats, ou pseudo-attentats, dont les journaux ont parlé. Il a été expulsé en même temps que de nombreux autres personnes. » Luigi Fabbri à Carlo Frigerio, Vincennes, 10 décembre 1927, *Epistolario*, *op. cit.*, p. 195.

4. Cette question de la bombe le poursuit : voir le document de police du 29 janvier 1929 qui évoque les « bombes de la Côte d'Azur ». ACS, Polizia politica, *fascicoli personali*, 414. Voir aussi « Il retroscena del colpo contro Damiani, Bruschi e Mantovani », *Fede*, nouvelle série, a.II, n° 6, 29 mars 1930 où sont évoqués « les faits de Juan-les-Pins ». Sur cet attentat, ou pseudo attentat, voir *DBAI*, *op. cit.*, Vittorio Malaspina.

5. « Lettere dal Belgio », *La Lotta umana*, 15 septembre 1928.

6. « Vendredi arriveront les femmes et les enfants de Damiani » écrit Luigi Fabbri à Raffaele Schiavina de Fontenay-sous-bois le 9 novembre 1927, *Epistolario*, *op. cit.*, p. 190. Le 27 novem-

– et dépasse les quatre mois prévus par son permis de séjour initial. Au climat qui lui est pénible, s'ajoutent les tracasseries causées par la surveillance étroite dont il est l'objet :

> Les autres personnes expulsées ont encore leur permis de séjour provisoire. Je n'ai pas encore été inquiété, mais je suis étroitement surveillé et l'on épie mes sorties, on note l'heure à laquelle je rentre, le courrier que je reçois (quand j'en reçois) et le nombre de personnes que je reçois. Je crois cependant que je dois une bonne partie de ces attentions non au gouvernement belge, mais au gouvernement italien, qui, à cause de l'affaire de Milan [1], a pris des mesures, éventées à temps, contre moi et contre d'autres personnes. D'ailleurs je ne resterai plus très longtemps ici ou, du moins, j'espère ne pas y rester car un hiver belge de plus m'enverrait au cimetière. (13 juin 1928 à *L'Adunata dei Refrattari*)

Au printemps 1928, Damiani tente d'organiser son installation en Suisse. Ainsi, dans la même lettre :

> Je désirerais m'installer près d'une frontière italienne. Les amis de Bellinzona et de Lugano, qui se sont intéressés à la question, disent que c'est facile à réaliser en prétextant, et il ne s'agit pas d'un prétexte, des raisons de santé. Des démarches entreprises dans ce sens semblent déjà bien avancées. Il ne resterait que le problème du financement pour mon voyage et celui de ma famille. Je désire cependant qu'on ne sache pas que je vais en Suisse tant que je n'y suis pas installé. En écrivant aux autres camarades de là-bas, même si je fais allusion à mon prochain départ, je ne dirai pas où je vais. Tu comprends qu'avec tous les phonographes récepteurs qui sont en circulation, il n'est pas improbable que le projet arrive à l'oreille de ceux qui auraient tout le loisir d'en empêcher la réalisation. Quand je serai arrivé, cela leur serait plus difficile [2].

Mais les événements en décident autrement. En août 1928, Damiani est arrêté à Bruxelles, conduit dans les prisons de Liège où il est gardé, abusivement puisqu'aucun élément n'est retenu contre lui, jusqu'en novembre. Malgré sa santé précaire [3], on rejette sa demande de mise en liberté provisoire à cause de ses

---

bre 1927, Fabbri donne au même destinataire la nouvelle adresse de Damiani à Bruxelles. *Ibidem*, p. 191. Voir aussi « Lettere dal Belgio », art. cit.

1. Un attentat contre Victor-Emmanuel III a eu lieu à Milan le 12 avril 1928.

2. Voir aussi la carte postale que Damiani envoie de Bruxelles à Luigi Bertoni le 30 juin 1928 : « Les frères Vella t'ont sûrement parlé de mon intention, qui est aussi la leur, de me "transplanter". Et toi, qu'en penses-tu ? En tout cas, je ne peux pas passer encore un hiver ici. Ici, on sait quand l'hiver commence mais jamais quand il finit. » CIRA, Lausanne.

3. « Tu sais sûrement, n'est-ce-pas, qu'il a été arrêté à Liège, au moment où a été blessé ce

antécédents, les « bombes de Nice », qui font de lui, selon la justice belge, le « chef d'une bande de malfaiteurs qui sévissait sur la Côte d'Azur[1] ». Damiani est arrêté, en même temps que d'autres anarchistes, pour tentative d'assassinat sur la personne d'un certain Senofonte Cestari. Les anarchistes ne tardent pas à émettre « l'hypothèse que le service d'espionnage fasciste italien » est pour beaucoup dans cette arrestation[2]. Pour Camillo Berneri, qui sera lui-même trompé par un espion de Mussolini[3], c'est plus qu'une hypothèse. Il consacre un chapitre de sa brochure intitulée *Lo spionaggio fascista all'estero*[4] à l'arrestation de Damiani à Bruxelles, dans laquelle il reconnaît l'œuvre de Giovanni Rizzo, un policier qui avait la complète confiance du chef du gouvernement italien puisqu'il était chargé de la surveillance très spéciale de Gabriele D'Annunzio au Vittoriale[5].

Après le non-lieu prononcé par la justice belge le 24 novembre 1928[6], Damiani est libéré. Il passe par le Luxembourg au début de l'année 1929, comme l'an-

---

salaud de Cestari, sûrement à cause du comportement équivoque de Del Vecchio-Anguissola. Je suis très inquiet, tout en étant presque sûr qu'il finira par s'en tirer, parce que je crains que, au final, nous n'en sortions pas grandis. Et puis il est malade : il a craché du sang même en prison, et il a quatre personnes à charge ! » Lettre de Luigi Fabbri à Errico Malatesta du 30 août 1928, *Epistolario*, *op. cit.*, p. 215.

1. « Lettere dal Belgio », *art. cit*. Le document de police du 30 septembre 1928 reprend à son tour les termes du juge belge, avec une nuance dans la traduction, puisque les *malfattori* deviennent *terroristi* : « Damiani a des antécédents et a été expulsé de France parce qu'à Nice il était à la tête d'une bande de terroristes ». ACS, Ministero dell'Interno, Polizia Politica, *fascicoli personali*, 414.

2. « Lettere dal Belgio », *art. cit*.

3. Ermanno Menapace. Voir *DBAI*, *op. cit.*, Camillo Berneri.

4. Camillo Berneri, *Lo spionaggio fascista all'estero*, Marseille, ESIL, [1928 ?], p. 53-58. Le texte est disponible en ligne <www.comidad.org/testi/001testi.rtf>. Cet ouvrage contient aussi un chapitre consacré à Ricciotti Garibaldi, qui était à l'initiative des « légions garibaldiennes de la liberté », et dont on découvre, en 1927, qu'il était à la solde de la police fasciste.

5. Piero Chiara nous fait approcher le personnage de Rizzo dans sa biographie de D'Annunzio, intitulée *Vita di Gabriele D'Annunzio*, Milan, Mondadori, 1978.

6. Malgré ce non-lieu, en 1934, la police française inscrit encore Damiani dans la liste des personnes recherchées pour menées terroristes : « Anarchiste des plus dangereux, capable d'un geste violent destiné à frapper l'opinion publique, Damiani fut fortement soupçonné d'avoir participé à la tentative d'assassinat commise le 13 août 1928 à Liège (Belgique), sur la personne d'un nommé Cestari, considéré à tort ou à raison, par les militants antifascistes, comme étant à la solde de la police italienne. » Le rapport ne mentionne pas les « bombes de Nice » qui avaient tant inquiété la justice belge. Merci à Catherine Popczyk qui nous a fourni ce document consultable aux Archives Départementales de la Seine Maritime sous le n° 1M546.

nonce un informateur « luxembourgeois », plus efficace que ses homologues « marseillais » et « belge » :

> De source confidentielle, on m'informe qu'un certain Damiani (sans plus de précision sur son identité) est arrivé à Esch-sur-Alzette le 10 janvier dernier, en provenance de Belgique où il était détenu. À Esch, il loge au café Solazzi, lieu de rencontre des anarchistes. Quelques jours après l'arrivée de Damiani, la police a procédé à une perquisition dans ce café où on a saisi différents butins. Le jour même de la perquisition, il a quitté Esch en direction de Saarbrücken, où il serait allé chez un certain Aldini Amedeo, cordonnier, qui aurait un passeport au nom de Campieri Pietro. D'une lettre envoyée par Damiani à un certain Traverso résident à Esch, il résulte qu'il se trouve actuellement à Paris, probablement sous un faux nom, puisque Damiani a été expulsé du territoire français [1].

Qu'il soit effectivement passé par l'Allemagne ou que, depuis Esch-sur-Alzette, on l'ait conduit clandestinement de l'autre côté de la frontière française qui est à deux pas, Damiani se trouve en France dès la fin du mois de janvier 1929 ; à cette date, le ministère de l'Intérieur est déjà informé qu'il est hébergé sous un faux nom par Angelo Damonti à Rivery dans la Somme [2]. Il fait de fréquents allers et retours entre Rivery et Paris, avant de s'installer à Puteaux sous le nom de Guidotti [3]. Il pourvoit aux besoins de sa famille en travaillant comme peintre décorateur [4], activité qui l'occupait déjà au Brésil, comme nous l'avons vu. Pendant plusieurs mois, la presse anarchiste entretient la rumeur de son séjour en Allemagne en ajoutant le nom de Saarbrücken ou d'autres villes de la Sarre au bas de tous les textes de Damiani [5]. Le père de Lidua, Vincenzo Meloni, donne lui aussi une adresse en Allemagne aux policiers qui viennent l'interroger

---

1. Courrier de la Légation d'Italie auprès du Grand Duché du Luxembourg au ministère de l'Intérieur, 1er février 1929, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia politica, *fascicoli personali*, 414.
2. Voir plusieurs rapports de police, notamment celui du 28 janvier 1929, *ibidem*.
3. Voir le rapport de police du 8 juillet 1929, *ibidem*.
4. C'est le périodique parisien de langue italienne *Lotta anarchica* du 10 mai 1930 qui donne cette information.
5. Voir ses poésies et articles : « Sermone del Santo Natale X... Germania, 24 dicembre 1928. (Dalle *Euritmie dell'Esilio*) », *La lotta umana*, 12 janvier 1929 ; « L'uomo solo. Saarbrucken, aprile 1929 », *Germinal*, Chicago, 1er juin 1929 ; « Primo maggio 1929. Saarbrucken, aprile 1929 », *Fede*, nouvelle série, a.I, n° 1, 10 mai 1929 ; « Aguggini. Saarbrücken, aprile 1929 », *Resistere*, numéro unique, avril 1929 ; « Riprese ? Fürtenhausen [recte Fürstenhausen] », *Fede*, a.I, n° 2, 20 juillet 1929 ; « Che fare ? Fare. Saarbrücken, settembre 1929 », *Vogliamo*, 1er octobre 1929. Cette dernière poésie est signée de son pseudonyme Simplicio.

à plusieurs reprises [1]. Cette existence clandestine se prolonge pendant plusieurs mois, jusqu'au 12 mars 1930, lorsque Damiani est arrêté « alors qu'il sortait de chez lui pour se rendre au travail [2] ». La nouvelle est annoncée dans les journaux anarchistes, parmi lesquels *Germinal* de Chicago qui publie l'extrait d'une lettre de Damiani :

> Voici ce que nous écrit notre ami Gigi depuis la terre désormais la plus inhospitalière qui soit, la république de Marianne : « Il faut attribuer mon long silence à toute une série de préoccupations, de soucis, d'alarmes, le tout ayant culminé en une arrestation, une condamnation à vingt jours et un nouvel ordre péremptoire de quitter la France ou… de rentrer en prison pour méditer sur l'inconsistance des principes immortels. Demain je quitterai à nouveau la France sans beaucoup de moyens, sans papiers, et sans savoir où me poser [...]. Ne te formalise donc pas et mets tout sur le compte de nos amis, un compte qu'ils devront bien solder tôt ou tard, avec les intérêts capitalisés [3]. »

Le périodique parisien de langue italienne *Lotta anarchica* rend compte lui aussi des déboires de Damiani, identiques à ceux de beaucoup d'anarchistes avec les démocraties européennes :

> Le plus beau… c'est qu'au procès, le juge voulait savoir pourquoi « bien qu'expulsé, il était rentré en France ». Oh ! ingénuité sainte et candide d'un juge. Si les uns après les autres, tous les pays où il est possible de pénétrer en faisant taire, avec de plus en plus de difficulté et toujours plus d'humiliation, ses crampes à l'estomac et celles de ses enfants, ont suivi l'exemple de la France, il devrait être facile de deviner et de comprendre, surtout pour l'expert des choses de ce bas monde qu'est forcément un juge, que pour beaucoup de personnes il ne restait pas d'autre… satisfaction que de reprendre, à l'endroit même où elle avait commencé la première fois, la deuxième tournée du chemin de croix, de la vie de l'exilé, du proscrit et du rebelle [4].

Toutes les démarches de Lidua, qui peut enfin écrire à sa mère « directement », pour faire lever ce décret d'expulsion [5] restent infructueuses puisqu'au sortir de

---

1. Voir le rapport de police du 14 juin 1929, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia politica, *fascicoli personali*, 414. Voir aussi le rapport du 29 janvier 1929, *ibidem*.
2. « Il retroscena del colpo contro Damiani, Bruschi e Mantovani », *Fede*, nouvelle série, n° 6, 29 mars 1930.
3. « Dalla repubblica di Marianna », *Germinal*, Chicago, 1er mai 1930.
4. « Ingiustizie », *Lotta anarchica*, 10 mai 1930.
5. Lettre de Lidua Meloni à Giuditta Centini de Puteaux, 19 mars 1930, ACS, CPC, Gigi Damiani.

son séjour de vingt jours en prison, Damiani songe à retraverser l'océan. C'est en tout cas ce qu'il écrit, peut-être pour plaisanter, dans une lettre à Errico Malatesta du 4 avril 1930, interceptée par la police :

> Mon cher Errico,
>
> Je sors d'un séjour de quelques semaines en prison pour infraction etc., etc.
>
> Dans huit jours je devrai quitter le berceau des principes immortels, le berceau et le cimetière. Je m'y trouvais bien car tant Lidua (devenue ouvrière mécanicienne) que moi y avions trouvé du travail. Mais il n'y a pas de tranquillité en ce bas monde et, si les catholiques ont raison, pour moi, il n'y en aura pas non plus dans l'autre. Je disais donc que tout allait bien car il nous était possible de boucler nos fins de mois ; pas pour d'autres raisons. Les exilés d'aujourd'hui ne démentent pas la tradition italienne des exilés d'autrefois. Racontars, mauvais coups et parfois pire. Inutile de compter sur nous. Je ne sais pas encore où j'irai car plusieurs frontières me sont fermées. Je te ferai savoir quand j'arriverai à destination. Que dis-tu d'un retour au pays *dos macacos* ou d'une excursion en Patagonie pour y chercher l'or que toi-même y as trouvé, ou d'une visite au pays des automobiles et des mariages en série [1] ?

Au lieu de l'Atlantique, c'est encore l'Escaut qu'il traverse [2], mais l'autorisation de rester sur le territoire belge lui est à nouveau refusée [3]. Est-il resté clandestinement en Belgique ? A-t-il séjourné à Amsterdam [4] ? A-t-il réussi à passer en

1. Lettre de Gigi Damiani à Errico Malatesta, 4 avril 1930, ACS, CPC, Gigi Damiani.
2. Il écrit à nouveau à Malatesta de Bruxelles le 28 avril 1930, ACS, CPC, Errico Malatesta.
3. C'est ce que l'on peut déduire des lettres que lui envoie Errico Malatesta, notamment celle du 31 juillet 1930.
4. Une de ses lettres à Errico Malatesta est datée d'Amsterdam 18 août 1930, mais elle est postée

Suisse ? Les policiers sont cette fois floués qui le croient à Hambourg, comme l'annoncent des dépêches en provenance de Zurich, Genève et Hambourg [1], dépêches qui reproduisent avec application les rumeurs les plus improbables, comme celle de l'agonie de Damiani souffrant d'un cancer à l'estomac :

> Hambourg 26 juillet 1930
>
> Nous informons que le leader anarchiste italien Gigi Damiani, lequel était, il y a quelques semaines, en danger de mort à Liège a été sauvé par une opération effectuée à Hambourg. Après un séjour de 20 jours à la clinique, Damiani a pu sortir presque complètement guéri.
>
> Il trouve du travail en faisant des traductions… Et il semble décidé à s'établir définitivement à Hambourg où les autorités ne lui font aucune difficulté.
>
> Damiani continue d'ailleurs à publier le journal anarchiste *Fede* et collabore à de nombreuses publications anarchistes qui paraissent en Amérique, collaborations pour lesquelles il est très bien rétribué [2].

Le périodique *Fede*, dont Damiani avait lancé le projet dès sa sortie de prison [3], paraît en effet à Paris, où Damiani peut compter sur la collaboration de Vincenzo Gozzoli, Mario Mantovani, Leonida Mastrodicasa. Douze numéros paraissent de façon irrégulière du 1er mai 1929 à avril 1931 [4]. Par ailleurs, Damiani continue de collaborer à *Germinal* [5] de Chicago. Il écrit aussi très régulièrement pour *Il*

---

de Laeken (banlieue de Bruxelles) le 9 septembre 1930. ACS, CPC, Errico Malatesta.

1. Cette fois, la rumeur vient probablement de Suisse. Dans les périodiques de langue italienne publiés en Suisse, Damiani signe des articles qu'il aurait envoyés de Hambourg : « Una proposta pratica ? Amburgo 23-6-30 », *Il Risveglio anarchico*, 12 juillet 1930 et « Per la riscossa dell'individuo. Amburgo novembre 1930 », *Vogliamo*, janvier-février 1931.

2. Dépêche du 26 juillet 1930, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia politica, *fascicoli personali*, 414.

3. Document du 20 janvier, Luxembourg : « Gigi Damiani cherche, entre autres choses, une typographie qui imprime l'hebdomadaire anarchiste *Fede* qu'il veut faire renaître à l'étranger. » *Ibidem*.

4. Parmi les articles signés : G. Damiani, « Primo Maggio 1929 Saarbrücken aprile 1929 » et « L'anarchia ha le spalle grosse » ; Ausonio Acrate [Gigi Damiani], « Restaurazione », *Fede*, nouvelle série, a.I, n° 1, 10 mai 1929. Damiani reprend aussi sa rubrique « Serenate alla luna » sous son pseudonyme de Simplicio. G. Damiani, « Riprese ? Furtenhausen [recte Fürstenhausen], giugno 1929 », *Fede*, a.I, n° 2, 20 juillet 1929. Les derniers numéros paraissent à Bruxelles lorsque Gozzoli est à son tour expulsé de France.

5. Il publie « Ragazzi ingenui » et « Il culto della libertà » dans les numéros de juillet et décembre 1926 ; « Per il nostro fronte unico », « Wall Street e il fascismo II » et « Roma o Mosca », en janvier, juin et septembre 1927 ; « La pietra di paragone », « L'illusione bolscevica », « Sulle orme dello spionaggio fascista », « A proposito et Cose d'Italia ». « Bastonate ben date ». « La solita morte misteriosa », en février, mars, mai, juin et juillet 1928 ; « Il colmo

Risveglio anarchico de Genève, pour *Vogliamo* [1], périodique anarchiste de langue italienne publié en Suisse et, chaque année de 1929 à 1940-41, pour l'*Almanacco libertario pro vittime politiche*, publié par Carlo Frigerio. Il fera effectivement des traductions, comme nous le verrons, pour l'*Almanacco* de 1940-41 et il est tout à fait vraisemblable qu'il en ait fait pour d'autres périodiques. Il n'est pas impossible qu'il ait également participé aux périodiques publiés en Belgique, notamment à *Bandiera Nera* [2]. Quant aux rétributions dont il est question, il s'agit de sommes d'argent dont Damiani accuse réception à plusieurs reprises, dans ses lettres à des correspondants aux États-Unis et en Suisse notamment, à des moments délicats de son existence, lorsque s'exerce la solidarité internationale à travers le *Comitato pro vittime politiche*. C'est sans doute le cas au moment de cette retraite clandestine en 1930. Bien que caché, il continue à suivre l'actualité du mouvement anarchiste puisqu'il signe un article polémique dans *Le Libertaire* du 31 mai 1930, le périodique de Sébastien Faure, à propos de l'attitude à adopter vis-à-vis du fascisme [3].

Sa correspondance passe par Bruxelles, par l'intermédiaire d'un certain Pasquale : « Avoir une adresse est un luxe qu'en ce moment tu ne peux pas te permettre », lui écrit Malatesta le 31 juillet 1930, conscient des précautions que doit prendre Damiani. Le seul détail que donne Damiani sur son environnement, durant l'hiver 1930, concerne la grisaille du climat (belge ?), *il solito grigiore* [4], auquel il ne s'habitue décidément pas. Ces précautions n'empêchent pas une correspondance régulière entre les deux hommes, qui s'amusent souvent aux dépens d'un autre lecteur, le fonctionnaire chargé de la censure. Malgré la précarité de

---

dell'impudenza mussoliniana e dell'imbecillità di certa stampa » et « Il fascismo si consolida » en avril et mai 1929.

1. Dans ce périodique, il signe, de son pseudonyme Simplicio ou de son nom : « Che fare ? Fare ! » Saarbrücken settembre 1929, « Riflessioni di un imbecille » ; « Estate di San Martino », dans les numéros d'octobre, novembre et décembre 1929 et « Per la riscossa dell'individuo Amburgo novembre 1930 » dans le numéro de janvier-février 1931.

2. Aucun des numéros conservés à l'IISG ne porte la signature de Damiani, pas même les nombreuses poésies, qui n'ont d'ailleurs pas les caractéristiques de sa plume. Il est cependant certain que le journal était en conctact avec Damiani et avec son périodique *Fede !* Sur les périodiques italiens en Belgique à cette époque, voir Anne Morelli, « La presse italienne en Belgique, 1919-1945 », *Cahiers du centre interuniversitaire d'histoire contemporaine*, n° 94, Louvain-Paris, éditions Nauwelaerts, 1981 et sur *Bandiera Nera* notamment, p. 14 à 21.

3. L'article paraît aussi sous le même titre, « Tous les hommes tous les sous », mais en traduction italienne, dans *Fede* du 21 septembre 1930.

4. Lettre de Gigi Damiani à Errico Malatesta, 8 décembre 1930, ACS, CPC, Errico Malatesta.

sa situation et les mauvaises nouvelles qu'il annonce, Damiani conserve un ton léger et plaisant, soucieux d'apporter, le temps d'une lettre, un peu de réconfort à Malatesta, désormais un vieil homme dont la santé commence à décliner[1].

Leur correspondance devient directe à la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai 1931, lorsque Damiani part pour l'Espagne, rejoint sans tarder par sa famille. Lidua peut elle aussi à nouveau écrire directement à sa mère[2]. L'abdication du roi Alphonse XIII et la proclamation de la République font naître beaucoup d'espoir chez Damiani et chez de nombreux anarchistes : dans une lettre à Malatesta, il compare la situation espagnole à celle de l'Italie de 1919-1920[3]. De Barcelone, où il est en contact avec les milieux anarchistes italiens et catalans, il collabore activement à *L'Adunata dei Refrattari*, pour lequel il rédige la rubrique *Lettere dalla Spagna* jusqu'en novembre 1931, et à *Il Risveglio anarchico*. Il informe aussi de la situation espagnole Malatesta, dont il prépare secrètement la venue en Espagne[4]. Dès les premières lettres qu'il lui envoie de Barcelone, il fait de nombreuses allusions au fait de quitter l'Italie : « Pourquoi ne déposes-tu pas une demande de passeport, pour toi et pour les tiens ? Peut-être qu'on te le délivrerait. Réfléchis bien[5] », des allusions que Malatesta ne comprend pas. Damiani est un peu plus explicite dans la lettre suivante : « On n'entre pas en Espagne si l'on n'a pas de papiers en règle ni de passeport. C'est-à-dire qu'on y entre quand même, comme partout, mais clandestinement[6]. » Et quelques lignes plus bas : « En te proposant de déposer une demande de passeport, je ne plaisantais pas du tout. Je pensais à ta santé et à rien d'autre. Et j'y pense encore. » Enfin il lui écrit, dans une carte postale du 16 juillet : « Si tu vas au bord de la mer, chez nous, envoie-m'en un morceau pour que je respire un peu d'air du pays natal[7]. »

---

1. Voir par exemple cette lettre du 8 décembre 1930, lorsque Damiani vient souhaiter son anniversaire à Malatesta et les allusions répétées, par les deux correspondants, à un rendez-vous que Damiani a donné à Malatesta pour son quatre-vingt-dixième anniversaire. *Idem*, *ibidem*.
2. Lettre de Lidua Meloni à Giuditta Centini, Barcelone, mai 1931, ACS, CPC, Gigi Damiani.
3. Voir sa lettre du 18 juin 1931, ACS, CPC, Errico Malatesta.
4. Cette idée lui était déjà venue quand il était à Marseille. Malatesta avait fini par envoyer sa photo, peut-être pour un faux passeport, le 20 juillet 1927. Luigi Fabbri presse lui aussi Malatesta à s'exiler. Un rapport de police reprend les termes d'une lettre de Fabbri à Malatesta où il lui écrit : « Si tu te décides, nous prendrons les mesures nécessaires immédiatement. » Rapport de police du 25 janvier 1927, ACS, CPC, Errico Malatesta.
5. Lettre de Gigi Damiani à Errico Malatesta, 22 mai 1931, *ibidem*.
6. *Idem*, 18 juin 1931, *ibidem*.
7. *Idem*, 16 juillet 1931, *ibidem*.

Le plan d'évasion, faisant intervenir un avion et un pilote [1], est alors bien avancé. Malatesta effectue d'ailleurs un séjour balnéaire à Terracina, où il a prévu de rester un mois. Mais excédé, par une surveillance rapprochée de tous les instants, qui met en danger toute personne qui l'approche, Malatesta rentre à Rome au bout d'une semaine et reprend dès le 1er août sa correspondance avec Damiani. Même si elle n'a sans doute pas eu vent du projet, la police italienne est déjà organisée, depuis plusieurs années, pour « empêcher à tout prix que [le leader anarchiste] quitte clandestinement le pays [2] ». « Mais le projet n'a pas avancé, un peu à cause de moi » écrit Damiani qui a en effet la « sensation qu'une possibilité d'évolution ne se présentait pas [3] ». Par ailleurs, la situation espagnole ne répond pas aux espoirs des premières semaines de la république : « Les choses vont de mal en pis ; les expulsions ont commencé, les réfugiés italiens rescapés mènent une existence misérable [4]. » Dès le mois d'octobre Damiani mûrit le projet de quitter l'Espagne [5]. Le plan d'évasion, vieux désormais de plusieurs mois et quasiment passé à la trappe, est cependant mis au grand jour, de façon polémique, par le secrétaire de la CNT, Angel Pestaña, le 13 novembre 1931 [6]. La mise en garde rédigée par Pestaña, les sous-entendus à propos d'une certaine somme d'argent destinée à ce projet et les mesquineries qui sont à la source de ces « révélations » provoquent la colère de Damiani, dont les témoins de la scène, comme Federica Montseny [7], se souviennent encore quelques décennies plus tard. Ces polémiques

---

1. Federica Montseny, « Intorno alla morte di Damiani. Una pagina di storia », *Umanità nova*, 27 décembre 1953.

2. Rapport de police du 25 janvier 1927, ACS, CPC, Errico Malatesta. Le retour d'exil d'Errico Malatesta en 1919 avait eu lieu par voie maritime et dans des conditions assez rocambolesques. Voir le récit qu'en fait Vincenzo Mantovani, dans *Mazurka blu*, *op. cit*. Notons que dans les années trente, le régime encourage le départ d'autres « gêneurs », moins connus que Malatesta.

3. Voir ses lettres à Errico Malatesta des 14 et 22 novembre 1931. ACS, CPC, Errico Malatesta. De son côté, Malatesta est empêché par le mauvais état de santé de sa compagne. En témoignent ses lettres à Gigi Damiani des 17 et 25 août 1931 et la réponse de celui-ci du 1er septembre 1931, ACS, CPC, Errico Malatesta.

4. Lettre de Gigi Damiani à Errico Malatesta du 22 septembre 1931. ACS, CPC, Errico Malatesta.

5. Il annonce ce projet à Luigi Bertoni dans une lettre du 12 octobre 1931. CIRA Lausanne.

6. « A todos los Sindacatos de España y en particular a los de Barcelona », *Solidaridad Obrera*, Barcelone, 13 novembre 1931.

7. Voir son témoignage dans « Intorno alla morte di Damiani. Una pagina di storia », art. cit. Voir aussi le témoignage de Gino Bibbi qui était alors à Barcelone : « Un chiarimento fra compagni. Le osservazioni di Gino Bibbi », *Umanità nova*, 27 décembre 1953. Damiani raconte à chaud son indignation : « La discussion s'est interrompue et, je l'avoue, c'est un peu de

et la colère de Damiani éclatent au moment où il s'apprête à quitter l'Espagne. Peut-être poursuivi par cette idée de faire quitter l'Italie à Malatesta, il choisit une nouvelle destination méditerranéenne :

> Quant à moi, puisque de là-bas on m'assure du travail et un permis de séjour, j'ai décidé – pour d'autres raisons aussi – de me rendre à Tunis. J'espère qu'à la fin du mois [d'octobre] j'aurai mis de côté les « capitaux » nécessaires au voyage, d'autant plus que, tôt ou tard, on ne manquerait pas de me chasser d'ici, et une expulsion supplémentaire aggraverait mon dossier[1].

Ce n'est qu'à la fin du mois de novembre ou au début du mois de décembre 1931, avec quelques semaines de retard, que Damiani traverse la Méditerranée avec sa famille. Ils font étape à Oran, le temps de gagner « de quoi continuer le voyage[2] ». L'informateur « belge » continue à faire des siennes, affirmant que Damiani est toujours en Belgique et jetant même le discrédit sur ses collègues « espagnols » : « Il faut garder présent à l'esprit que Damiani se sert du prétexte de garder le lit pour s'éloigner de son habitation, les informateurs de Barcelone peuvent donc avoir été joués[3]. » Il continue quant à lui à donner des informations sur les prétendues activités de Damiani en Europe du Nord[4], trouvant même absurde « qu'on affirme que Damiani puisse se trouver à Tunis[5] ». Au ministère de l'Intérieur, on ne fait guère cas de ces informations, qu'on qualifie même de *fesserie* (inepties), mais on prend tout de même la précaution de demander, par deux messages à l'encre sympathique, de vérifier que Damiani est encore en Tunisie[6]. L'informateur « belge » a bien du mal à le croire : « Vous êtes vraiment sûrs que Damiani n'a pas quitté Tunis[7] ? » Il n'est d'ailleurs pas le seul à envoyer

---

ma faute car, ayant perdu mon calme (ceux qui me connaissent savent que je ne le perds pas facilement), j'ai agressé verbalement, en le traitant plusieurs fois d'espion, un des membres du trio [Ghillani, Bruzzi et un certain Red], désormais historique en Espagne. » « Lo scandalo di Barcellona. Esposizione dei fatti », *L'Adunata dei Refrattari*, 26 décembre 1931. Voir aussi « Sulle cose di Spagna », *L'Adunata dei Refrattari*, 5 mars 1931.

1. Lettre de Gigi Damiani à Luigi Bertoni du 12 octobre 1931, doc. cit.

2. Lettre de Lidua Meloni à ses parents du 17 décembre 1931. ACS, CPC, Gigi Damiani.

3. Dépêche du 27 décembre 1931, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia politica, *fascicoli personali*, 414. Notons que l'informateur en Belgique utilise un gallicisme : *guardare il letto*.

4. Selon un rapport de police du 4 mai 1932, Damiani serait parti de Bruxelles pour la Hollande. Voir encore le rapport du 27 septembre 1932, *ibidem*.

5. Rapport de police du 27 mai 1932, *ibidem*.

6. Message chiffré du 27 octobre 1932, *ibidem*.

7. Rapport de police du 12 novembre 1932, *ibidem*. Ces documents donnent la mesure des difficultés que rencontre notre type de recherche.

des informations fantaisistes. On croit en effet voir Damiani non seulement à Bruxelles mais aussi à Zurich, en Hollande, en Tchécoslovaquie, à Palma de Majorque, à Valence, Rotterdam, Bruxelles, Alicante, Amsterdam, Genève, Paris… La situation serait amusante si un événement tragique ne venait mettre fin aux rumeurs : la mort de Lidua Meloni survenue le 1er décembre 1932. C'est seulement alors que l'informateur de Bruxelles admet, non sans mauvaise foi, qu'il a dû se tromper : « Je pense donc que Damiani doit se trouver lui aussi à Tunis. La nouvelle, que je vous avais d'ailleurs communiquée sous toute réserve, de la présence de Damiani à Bruxelles serait donc démentie[1]. » La nouvelle circule dans la presse anarchiste, dans *Il Risveglio* de Genève du 17 décembre qui envoie à Damiani, avec ses condoléances, « le salut ému de la famille anarchiste », dans *Lotta anarchica* du 15 décembre :

> Alors que nous attendions un article du camarade Damiani pour ce numéro de *Lotta*, il nous a fait parvenir une lettre contenant la désolante nouvelle de la mort de sa compagne Lidua, survenue le premier décembre des suites d'une tumeur maligne. « Pendant trois jours nous avons en vain tenté de l'arracher à la mort, » nous écrit notre camarade. La nouvelle nous a frappés et frappera tous ceux qui ont vu Lidua à Paris il y a quelques années à peine, exubérante de vie et d'esprit, cet esprit qui semble jaillir spontanément du franc parler romain. Devant l'irréparable, *Lotta*, sûre de se faire l'écho de la pensée de tous les camarades, après avoir salué la mémoire de la chère défunte, adresse au camarade Damiani ses sincères condoléances, exprimant le souhait qu'il puisse trouver un baume à son malheur non seulement dans les manifestations d'estime et d'affection de ses camarades, mais aussi dans l'amour de ses deux petits anges. Courage camarade Damiani !

et dans les correspondances privées[2]. Elle est annoncée aussi, de la main de Damiani, dans une lettre qu'il écrit à la compagne de Malatesta, Elena Melli :

> Chère Elena,
>
> Tu as raison de me rappeler mon long silence mais il ne s'agit pas d'oubli de ma part. J'ai eu beaucoup de contrariétés, beaucoup de difficultés matérielles et puis un véritable coup de massue sur le crâne, impensable et imprévu.
>
> Le premier décembre ma Lidua est morte. À cause d'un de ces furoncles qui sont ici très nombreux et qui ont immédiatement provoqué une septicémie.

---

1. Rapport de police du 12 décembre 1932, *ibidem*.
2. Voir aussi les lettres que Luigi Fabbri envoie en cette circonstance à Gigi Damiani de Montevideo, le 1er janvier et le 24 mai 1933, Archivio Giuseppe Pinelli de Milan, Fonds Pio Turroni, et une lettre de Luigi Bertoni à Elena Melli du 8 décembre 1931, ACS, CPC, Elena Melli.

> Le fait qu'une cause aussi banale ait pu tronquer une vie aussi jeune, vigoureuse et confiante en l'avenir, a provoqué en moi une douloureuse stupéfaction.
>
> Et maintenant je suis là avec mes enfants, que Ludovina entoure de ses soins empressés, dans un pays peu accueillant et parmi des gens très différents de nous.
>
> Et soulagé d'y rester car reprendre le chemin de croix dans ces conditions me ferait me taper la tête contre les murs. Ah ! chienne de vie… [...]
>
> J'oubliais de te dire qu'avant de mourir, Lidua a pu embrasser sa mère [1].

Les échanges épistolaires qu'il a au moment de son deuil donnent quelques détails sur la maladie de sa femme – une infection et non un cancer comme l'annonce *Lotta anarchica* – qui a commencé dès le mois d'octobre, sur les démarches qu'il a fallu entreprendre pour que sa belle-mère obtienne l'autorisation de se rendre au chevet de sa fille, sur l'organisation de la vie familiale qui, après la mort de Lidua, repose plus que jamais sur Liduina de Souza. On connaît aussi, grâce à l'informateur « tunisien », l'emploi du temps de Damiani :

> Luigi Damiani se trouve toujours à Tunis et n'a jamais quitté la ville. Je le vois tous les jours, y compris ce matin.
>
> Damiani, qui habite rue Hoche, descend tous les matins en ville par l'avenue de Paris, l'avenue Jules Ferry, l'avenue de France et enfin par la rue d'Italie, il se rend au marché central pour acheter des denrées alimentaires.
>
> Quand il ne va pas au marché, il se promène sur l'avenue de France, exactement depuis la Porte de France jusqu'à l'angle de la rue d'Italie [2].

À Tunis, Damiani gagne sa vie en peignant des motifs sur des coussins en tissu [3] et en exerçant son métier de peintre décorateur [4]. Son activité professionnelle

---

1. Lettre du 16 décembre 1932. *Ibidem*.

2. Rapport de police du 29 octobre 1934, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia Politica, *fascicoli personali*, 414.

3. Avec l'aide de son beau-frère qui de Rome lui envoie des motifs, et de sa femme qui les coud, semble-t-il. Cf. lettre de Lidua Meloni à ses parents du 20 mars 1932, ACS, CPC, Gigi Damiani. Voir aussi la lettre de la mère de Lidua, Giuditta Centini à Gigi Damiani du 23 février 1933, *ibidem*. Voir aussi le premier rapport de l'informateur « tunisien » au moment où il rencontre Gigi Damiani pour la première fois : « C'est un homme d'une cinquantaine d'année ; il a un fort accent romain. Sa famille est composée de sa femme et d'une belle-sœur. Actuellement, Damiani travaille comme peintre, c'est-à-dire qu'il peint les toiles des coussins pour salon. Il vivote. » Rapport de police du 1er décembre 1932, ACS, Ministero dell'Interno, Polizia Politica, *fascicoli personali*, 414.

4. Ainsi le témoignage de Nino Napolitano sur une collaboration avec Damiani à Hammam-Lif, une ville balnéaire près de Tunis : « Sur les murs que je peignais, Gigi, avec son pinceau, ajoutait des fleurs, des fruits et des angelots. »

est limitée du fait de son statut administratif : « Je me débats au milieu de mille difficultés. Figure-toi que je suis toujours un toléré auquel on refuse une carte d'identité et, par là même, la possibilité de vendre ses bras [1]. » Il obtient, à son arrivée en Tunisie, un permis de séjour en tant que réfugié politique [2] mais la nationalité française, qu'il a semble-t-il demandée [3], lui est refusée. Sans papiers, il rencontre des difficultés d'ordre administratif pendant toute la période tunisienne, comme il l'explique à Carlo Frigerio dans une lettre du 26 juillet 1939 : « Je te remercie infiniment pour le mandat. Une autre fois, envoie un recommandé parce que le camarade qui retirait pour moi les mandats part faire son service militaire et je n'ai toujours pas de papiers [4]. »

De Tunis, Damiani continue de faire parvenir ses écrits aux journaux anarchistes de langue italienne, publiés en Suisse et aux États-Unis notamment. Cette collaboration prend souvent la forme de brochures. *L'Adunata dei Refrattari* en publie trois, sans date mais qu'on peut faire remonter au début des années trente : *Del delitto e delle pene nella società di domani* a été écrit pendant le séjour de Damiani dans les prisons de Liège et porte sur le comportement à avoir dans la société anarchiste vis-à-vis de la criminalité. Même dans ce texte théorique, dont l'écriture est une sorte d'exercice mental pendant une période de captivité, apparaît la figure du Christ : dans les pages d'introduction, Damiani décrit les seules nourritures spirituelles de sa cellule aux murs blancs, le règlement de la prison et « un petit christ en cuivre, cloué sur une croix en bois argenté », « fatigué et inconsolable ». Les autres brochures publiées à la même période sont des pièces de théâtre, *Fecondità. Commedia sociale* et *Viva Rambolot* [5].

---

1. Lettre de Gigi Damiani à Elena Melli, 30 août 1936. ACS, CPC, Elena Melli.
2. Voir le document du 15 septembre 1932, ACS, CPC, Giulio Barresi.
3. C'est ce que précise une correspondance du ministère des Affaires étrangères au ministère de l'Intérieur du 18 mai 1933, *ibidem*.
4. Le CIRA de Lausanne conserve une douzaine de lettres de Damiani à Frigerio pour la période 1939-1941 et une lettre de 1950. Sauf indication contraire, toutes les citations de la correspondance de Damiani à Frigerio proviennent de ce fonds. Merci à Marianne Enckell de nous en avoir facilité l'accès. Sur la situation administrative irrégulière de Damiani, voir aussi une lettre à Camillo Berneri du 6 septembre 1935 : « Tu peux écrire à mon adresse : les seuls envois qu'il m'est difficile de retirer sont les mandats postaux parce qu'ils sont payés à domicile. Pour tout le reste, je suis connu des *fortenes*, et je n'ai pas de difficulté bien que je n'aie pas de papiers en règle. » *Epistolario inedito, Edizioni Famiglia Berneri*, 1980, vol.I, p. 78.
5. Fedeli indique pour les deux pièces respectivement 1928 et 1929. Il est probable que la deuxième pièce ait été publiée deux ou trois ans plus tard : *Lotta anarchica*, qui paraît à Paris, propose un résumé de *Viva Rambolot* le 18 janvier 1933. Par ailleurs, la brochure présente une

Dans *Fecondità* revient, comme dans *La bottega* mais sous d'autres formes, le thème de la maternité. Le personnage principal est une dame patronnesse qui, au moment même où elle devient la présidente d'un Comité pour le repeuplement du pays, organise l'avortement de sa fille. Mais ce sont surtout les personnages masculins que Damiani met à mal dans cette comédie sociale, à l'exception d'un curé plutôt bel homme, qu'on s'arrache au confessionnal. Si le curé est trop sensible aux charmes féminins, l'avocat qu'emploie la dame patronnesse pour lui écrire les discours qu'elle doit « improviser » lors des réunions de son comité, et qui vend simultanément sa plume à un représentant de la ligue nationaliste et à un député socialiste, etc. est homosexuel, ce qui chez Damiani, et d'autres anarchistes, cache toujours une insulte. Le dernier personnage masculin est un père de famille nombreuse appelé à témoigner sur les bienfaits de la famille lors de la première réunion du comité *Fecondità*. Mais au lieu de la version concoctée par l'avocat, c'est la vérité que cet ouvrier, devenu alcoolique, raconte, avec force détails sordides : les heures de travail accablant pour lui et sa femme, le manque d'argent lorsque l'épouse ne peut plus travailler à cause des nombreux enfants, la misère qui s'installe avec la crise et le chômage, puis l'alcoolisme. Un garçon meurt à la guerre, un autre se rebelle contre son officier[1], le plus jeune se met à voler, une fille devient prostituée, l'autre, placée comme domestique, se retrouve fille-mère. Pour nourrir ce petit-fils qu'il accueille chez lui et auquel il s'est attaché, le grand-père se met à son tour à voler et lance même un jour une pierre contre la vitrine d'une bijouterie :

> *Fui arrestato e bastonato. Poi processato. Il pubblico accusatore tenendo calcolo dello stato di ubbriachezza chiese un anno di prigione. Ma il mio gesto aveva fatto chiasso e un gran chiacchierone di avvocato che si era offerto per difendermi, parlò molto di tante cose che non capivo : disse perfino che il mio atto, non all'ubbriacchezza era dovuto, ma rientrava nella protesta sociale. Perciò dopo la sua difesa, il tribunale mi condannò anziché ad un anno a due*[2].

---

liste de publications de *L'Adunata dei Refrattari*, dont une de 1930 ; l'estimation de Fedeli est donc erronée. En 1929 paraîssent aussi dans les colonnes du périodique *Germinal* de Chicago les trois premières scènes du premier acte d'une pièce signée Gigi Damiani et intitulée *L'arte, la scienza, l'amore e la guerra nell'Eldorado dei folli. Tragedia comica in due atti*, acte I, scènes 1 et 2, *Germinal*, 1er mars 1929, acte I, scène 3, *Germinal*, 15 mars 1929. La pièce est vraisemblablement restée inachevée.

1. Damiani s'inspire peut-être ici de l'histoire authentique d'Augusto Masetti. Voir Laura De Marco, *Il soldato che disse no alla guerra. Storia dell'anarchico Augusto Masetti (1888-1966)*, Santa Maria Capua Vetere, Edizioni Spartaco, 2003.

2. *Fecondità. Commedia sociale* in due atti. Newark, *L'Adunata dei Refrattari*, [début des années

> Je fus arrêté et frappé. Puis on m'a jugé. L'avocat général, tenant compte de mon état d'ivresse, demanda une peine d'un an de prison. Mais mon geste avait fait du bruit et un grand bavard d'avocat qui avait offert de me défendre parla de beaucoup de choses que je ne comprenais pas : il dit même que mon acte n'était pas dû à l'ivresse mais qu'il s'agissait de protestation sociale. Si bien qu'après sa plaidoirie, le tribunal me condamna à deux ans au lieu d'un.

Malgré le scandale que cette confession provoque parmi les invités du cercle *Fecondità*, il est impossible d'arrêter le flot de paroles qui sort de la bouche de cet ouvrier qui connaît pour la première fois un instant de conscience, à tel point qu'on finit par appeler la police qui vient pour arrêter un anarchiste.

C'est encore une famille de la « bonne société » que dépeint *Viva Rambolot*. Cette fois l'anarchiste n'est pas seulement de passage : c'est lui dont le nom figure dans le titre de la pièce. Toutefois, le personnage n'apparaît pas physiquement car il se trouve en prison pour avoir fait sauter une banque. Le procureur général Deperney est chargé du procès contre le poseur de bombe, un procès grâce auquel il espère obtenir un avancement. Dans son réquisitoire, dont il lit le brouillon devant sa domestique, il fait de la propagande anarchiste « en négatif », comme dans les journaux que Damiani lisait dans sa jeunesse sur les murs de la capitale italienne, qui lui ont appris l'existence de l'anarchisme et les motivations de Ravachol. La situation se renverse lorsque Deperney apprend que Rambolot est son fils illégitime et qu'on lui révèle simultanément l'état de dépravation de sa famille et de son entourage immédiat : drogue, adultère, homosexualité, jeux pervers… Toute la bonne société de la ville a été prise au piège d'un incendie qui a ravagé le magasin *La Moda Onesta*, qui servait de lieu de rendez-vous. Dans un éclair de folie, le procureur prend la défense de son fils :

> *È mio figlio, signore, mio figlio ; l'unico membro onesto della mia famiglia ; l'unico membro onesto della società. Lui solo ha veduto chiaro… Ed io che dovevo chiedere la sua testa ! ? Ah ! porci, ladri, banditi, puttane, volevate la sua testa ? Ebbene sì, ve la daremo… E quando il carnefice l'avrà tagliata io la prenderò… la prenderò così…* (afferra da sul tavolo il busto della Legge e lo solleva alto colle due braccia tese) *e poi la lancerò in mezzo a voi come una bomba… come una bomba…* (eseguisce). *Rambolot. Viva Rambolot !…* [1]

---

trente], p. 21.

1. Gigi Damiani, *Viva Rambolot. Bozzetto in un atto*, Newark, *L'Adunata dei Refrattari*, [début des années 1930], p. 24. La dénonciation des turpitudes du monde bourgeois pourrait bien être un rappel de la pièce d'Octave Mirbeau qui connut un énorme succès au début du XX^e^ siècle, *Les Affaires sont les affaires*.

> C'est mon fils, monsieur, mon fils ; la seule personne honnête de ma famille ; la seule personne honnête de la société. Lui seul a su voir clair… Et moi qui devais demander sa tête ! ? Ah ! porcs, voleurs, bandits, putains, vous vouliez sa tête ? Eh bien oui, nous vous la donnerons… Et quand le bourreau l'aura coupée, je la prendrai… je la prendrai comme ça *(il saisit le buste de la Loi qui se trouve sur la table et le soulève très haut de ses bras tendus)* et puis je la lancerai au milieu de vous comme une bombe… comme une bombe… *(il s'exécute)*. Rambolot. Vive Rambolot !…

On le voit, la pièce est empreinte d'un certain moralisme qui ne semble toutefois pas gêner le lectorat anarchiste, si l'on en croit le commentaire de *Lotta anarchica* : « Rambolot synthétisant l'expression de la révolte, nous ne pouvons que pousser à notre tour le même cri [1]. »

Damiani ne s'adonne plus à l'écriture de textes dramatiques pendant son séjour en Tunisie. Il publie en revanche plusieurs brochures, *I ceti medi e l'anarchismo*, *Carlo Marx e Bacunin in Spagna*, *Razzismo e anarchismo* [2], qui ont parfois déjà paru en plusieurs épisodes dans *L'Adunata dei Refrattari*, ainsi qu'une biographie de Niccolò Converti [3], médecin anarchiste installé à *Tunis* depuis 1887, que Damiani fréquente jusqu'à la mort de celui-ci en 1939. D'autres périodiques reçoivent sa collaboration, comme *Lotta anarchica* [4] et *La lanterna* [5] qui paraissent en France et l'*Almanacco libertario*, dont tous les numéros (parus de 1929 à 1941) contiennent un ou souvent deux textes signés Damiani ou Simplicio. Il s'agit de textes de réflexion sur l'éducation, le socialisme d'État, la politique

1. *Lotta anarchica*, 18 janvier 1933.

2. Ces brochures sont publiées à Tunis, par les soins de la Typographie Maury et cie, pour la première en 1937 et à Newark, par *L'Adunata dei Refrattari*, en 1939, pour les deux suivantes. Notons que *Razzismo e Anarchismo* ne porte pas de date et que c'est Fedeli qui l'a fait remonter à 1939.

3. *Attorno ad una vita*, *op. cit*. Sur Converti voir aussi l'article de Romain H. Rainero, « Niccolò Converti et son œuvre en Tunisie », *Les Langues néo-latines. Quelques autres Italies*, n° 253, 1985.

4. Voir les articles « Se la piantassero ? » et « Acta non verba », dans le numéro du 6 août 1932 et « Praticità e coerenza » dans le numéro du 10 novembre 1932. On remarque aussi la publication d'une poésie signée Nunzio Tempesta et intitulée « Resurrezione. A Gigi Damiani » dans le numéro du 15 juin 1933, malheureusement illisible sur le microfilm consulté à la Biblioteca Franco Serantini de Pise.

5. Voir « Lode non biasimo » dans le numéro d'août 1933 paru à Marseille.

étrangère du régime fasciste, l'antisémitisme, la Papauté, etc [1], de nouvelles [2] ou « fantaisies », et de poésies. Les lettres de la période 1939-1941 que Damiani envoie au responsable de l'*Almanacco*, Carlo Frigerio, donnent une idée du type de collaboration qui s'établit entre les deux hommes :

> Naturellement si tu as décidé de publier l'*Almanacco* cette année aussi, je t'enverrai quelque chose ; mais le problème est de savoir quoi écrire. Si tu as des traductions à me faire faire, envoie-les-moi. Dommage que la littérature espagnole soit aussi ronflante [3], mais généralement vide de contenu. J'ai envoyé à *L'Adunata* un article sur la nouvelle trahison bolchevique. Si tu crois que quelque chose de ce genre peut servir à l'*Almanacco*, fais-le moi savoir. Autrement je t'enverrai des vers ou une nouvelle [4]. (24 novembre 1939)

Puis quelques mois plus tard, en mars 1940 :

> J'ai essayé de m'en tenir au thème que tu m'as suggéré : mais je suis sûr d'avoir écrit quelque chose qui détonne avec le reste de l'*Almanacco*. S'il en est ainsi, plutôt que de mutiler mon texte et ma pensée, ne le publie pas ou publie-le en le présentant comme un autre son de cloche [...]. Si tu préfères ne rien publier du tout, au lieu de mettre l'article au panier, envoie-le à *L'Adunata* qui le commentera largement, quitte à se répéter. [...] Avertis-moi s'il te faut encore des textes. (9 mars 1940)

---

1. « Come educare i nostri figli » (1930), « Fin che è tempo » (1931), « I tecnici e la rivoluzione » (1932), « Purtroppo "Faville" ! ?... Dello stile letterario di Luigi Galleani » (1933), « La fine del libero cittadino » (1935), « L'intervento italiano in Spagna » (1937), « A proposito di antisemitismo » (1939), « Il Vaticano e la libertà di coscienza » (1940-1941).
2. « Quel porco di Benito... » (1931), « Ah, poter dormire... (Fantasia) » (1932), « Purtroppo... un brutto sogno ! (Fantasia) » (1933), « Il posto al sole » (1937), « Varietà Ostinato Pacifico » (1938). Voir aussi une nouvelle de 1936 publiée dans *L'Adunata dei Refrattari* du 16 mai 1936, « Gl'impazienti ».
3. À propos de poèmes espagnols que Damiani avait promis de traduire, exercice qu'il n'a finalement pas accompli, il écrit à Carlo Frigerio le 16 décembre 1939 : « Je n'ai pas traduit les deux poésies espagnoles [...] parce que, comme je te l'ai écrit, les événements qu'elles évoquent sont dépassés et qu'elles sont trop [...] solennelles et susceptibles d'être censurées en chemin parce qu'il est interdit de parler de Mussolini. »
4. La lettre du 16 décembre 1939 va dans le même sens : « C'est ce qu'il faudrait faire comprendre aux rescapés adorateurs de la Mecque moscovite : c'est-à-dire leur faire comprendre qu'en Russie, il n'y a ni soviets ni socialisme mais la pire forme d'impérialisme intérieur, le capitalisme d'État. Si tu veux un article dans ce sens, pour l'*Almanacco*, fais-le-moi savoir. »

Damiani collabore également à l'*Almanacco* par des traductions : quelques « petits poèmes chinois[1] » pour les éditions de 1938 et de 1939, vraisemblablement à partir de textes en français ainsi que, en 1940-1941, « Le chant des captifs » de Louise Michel et un extrait de *Chansons des rues et des bois* de Victor Hugo[2]. Les poésies de sa main sont au nombre de cinq : « La tragica beffa artica » et « Disertori » (1929), « Satana, aiuta ! (1935), « Notti imperiali » (1936) et « "Ali" e ideali fascisti » (1939) ; ajoutées aux poésies de 1927-1929[3], elles constituent un ensemble que nous pouvons considérer comme l'accomplissement du recueil *Euritmie dell'esilio* qui n'a jamais vu le jour. Il est probable que d'autres textes ont été perdus lors des pérégrinations de Damiani, par exemple entre Marseille et Bruxelles, lorsque, après son expulsion en 1927, Damiani a laissé, comme le rapporte Luigi Fabbri, des manuscrits chez Ugo Fedeli, alors en exil à Paris :

> J'ai quelque chose d'urgent à te demander. Damiani dit qu'il a laissé chez toi quelques-uns de ses manuscrits, parmi lesquels des « eurythmies » inédites dans lesquelles il m'autorise à piocher pour le journal [*La lotta umana*]. Pourrais-tu me les envoyer, mais de manière à ce qu'elles ne se perdent pas[4] ?

Le premier élément qui donne une cohérence à ce recueil virtuel est d'ordre formel. Les textes de 1927-1929 sont écrits dans cette prose rythmique qui caractérisait la première période italienne de la poésie de Damiani et sont de longueur variée : entre une trentaine et une cinquantaine de lignes pour « L'offerta espiatoria », « Noi torneremo », « Rampogna » (*Veglia*, novembre 1927) et « La tragica beffa artica », entre quatre-vingts et cent pour « Cammina… Cammina… », « Disertori » et « Sermone del santo Natale », seulement dix-huit pour « Primo maggio 1929 », mais plus de cent trente pour « L'uomo solo ». Damiani revient

---

1. *Poemetti cinesi : Desideri smodati ; Impossibilità giustificata* et *Non bevo, (Poemetto cinese)*, signés Ciang-Fu-Tse.
2. « Je joins la traduction des vers d'Hugo et de Louise Michel », écrit-il à Frigerio le 11 novembre [1939]. L'*Almanacco libertario* de 1940-41 contient *Il canto dei relegati*, traduction du poème de Louise Michel intitulé « Le chant des captifs », *À travers la vie et la mort*, Paris, La Découverte, 2001, p. 137-138 et « Fraternità... », traduction du poème de Victor Hugo, « Liberté, égalité, fraternité » (I), tiré de *Chansons des rues et des bois*.
3. « L'offerta espiatoria », (*Germinal*, juillet 1927) ; « Noi torneremo » (*Germinal*, septembre 1927, repris dans l'*Almanacco* de 1934) et « Sermone del Santo Natal e (*La lotta umana*, janvier 1929). D'autres poésies de la même période ne sont pas désignées comme « eurythmies de l'exil » : « Cammina… Cammina… » (*Germinal*, décembre 1927) ; « Primo maggio 1929 » (*Fede*, mai 1929) et « L'uomo solo » (*Germinal*, juin 1929).
4. Lettre du 29 décembre 1927, *Epistolario… op. cit*. p. 198.

ensuite aux formes métriques traditionnelles qu'il avait utilisées dans les poésies de sa jeunesse, à partir de 1935 (*Satana aiuta !*), au moment même où l'hebdomadaire *Domani*, que, comme nous le verrons, Damiani publie à Tunis avec quelques autres anarchistes, prodigue ces quelques conseils (par la plume de Damiani lui-même ?) à un poète amateur :

> En ville (poète sicule) – les intentions sont bonnes, mais les vers… ne sont pas des vers ; il y a des règles précises qui fixent le nombre des syllabes et surtout le rythme des accents qui font résonner le vers. Il est vrai qu'aujourd'hui dans les revues fascistes on lit de vraies horreurs, mais ce n'est pas de notre faute ni de la faute des Italiens… [1]

Le retour de Damiani aux rimes et aux mètres réguliers est progressif et définitif puisque les recueils de la maturité, publiés après son installation à Rome mais élaborés à Tunis, ne contiennent quasiment pas de poésies rythmiques. « Satana, aiuta ! » est une composition irrégulière, comme une *canzone* léopardienne : elle est formée de six strophes hétéromètres de 24, 10, 23, 13, 16 et 7 vers dont vingt-quatre seulement sont rimés, parfois en rimes suivies. Ces vers, une centaine au total, sont pour la plupart des hendécasyllabes parmi lesquels se glissent des heptasyllabes, mais aussi un ennéasyllabe (le premier vers) et deux pentasyllabes (dont la reprise du titre « Satana aiuta »). Dans « Notti imperiali », Damiani reprend une forme déjà employée dans une poésie de jeunesse (« Poema della vita ») : le double heptasyllabe aux rimes suivies. Il utilise ensuite des constructions chez lui inédites : dans « "Ali" e ideali fascisti », trois strophes composées de six hendécasyllabes et quatre heptasyllabes, suivant le schéma ABACBCdede, et six quatrains de trois hendécasyllabes et un heptasyllabe – ABbA – dans « Impenitente [2] ». Notons que le traducteur transpose également le mètre d'une langue à l'autre dans ses traductions : des hendécasyllabes pour les octosyllabes de Louise Michel et des décasyllabes pour les heptasyllabes hugoliens, sans rimes dans les deux cas.

Les thèmes principaux des poésies sont l'exil et l'errance, surtout pour les poésies de 1927-1929, et la désacralisation de la figure de Mussolini et de la « grande nation » italienne. On retrouve également, comme le fil rouge des compositions poétiques de Damiani de la jeunesse à la maturité, l'évocation des écritures bibliques et de l'antiquité romaine, ainsi que la figure persistante du Christ.

---

1. « Posta redazionale », *Domani*, n° 4, 8 septembre 1935.
2. *L'Adunata dei Refrattari*, 22 septembre 1945.

La douleur de l'exil est particulièrement palpable dans « Sermone del Santo Natale » daté « X… Allemagne, 24 décembre 1928 ». C'est pour Damiani le début de la période de clandestinité entre la Belgique et le Luxembourg et il n'a pas encore été rejoint par sa famille. Bien que cela soit rarement le cas dans son écriture, où les éléments autobiographiques sont peu nombreux, la poésie permet ici l'épanchement de sentiments douloureux :

Notte di Natale !
solo coi miei cupi pensieri,
rifugiato in un paese di freddo,
tra gente che parla una lingua a me ignota, [...]
e sento diacciarmisi il cuore e la mente,
come se fossi sperduto nella notte dell'Artide.
E i miei bimbi, i miei bimbi adorati,
li vedo lontani, lontani,
e la mia compagna viaggia verso un ignoto destino.

Nuit de Noël !
seul avec mes sombres pensées,
réfugié dans un pays froid,
parmi des gens dont la langue m'est inconnue, [...]
je sens que mon cœur et mon esprit se glacent,
comme si j'étais perdu dans la nuit arctique.
Et mes enfants, mes enfants adorés,
je les vois loin, très loin,
et ma compagne voyage vers un destin inconnu.

Les échos joyeux qui lui parviennent des maisons voisines, les festins qu'il imagine autour des familles réunies qui abandonnent, le temps du réveillon, les mesquineries et les discordes habituelles pour « se réchauffer au même feu », exacerbent son sentiment de solitude [1], d'autant plus qu'il se sent menacé, comme était menacé le Christ au Jardin des Oliviers :

Non ho più casa, anche se ho trovato un rifugio,
e domani, uscendo da questo,
dovrò guardare in faccia il primo passante,
per scrutare se per caso non sia Giuda
che ha scoperto la strada del mio Getsemani.

1. Une poésie sur Noël figurant dans le recueil que Damiani publie en 1949 est peut-être un écho de ce lointain Noël solitaire. *Diabolica carmina*, *op. cit*.

Je n'ai plus de maison, même si j'ai trouvé un refuge,
et demain, en sortant,
je devrai regarder le premier passant bien en face
et le scruter pour savoir si ce n'est pas Judas
qui aurait découvert le chemin de mon Gethsemani.

Bien qu'il ne comprenne pas la langue du pays dans lequel il se trouve, il connaît le sens du message de cette nuit de Noël qu'il cite littéralement : « Paix aux hommes de bonne volonté », un message dont il met en doute le bien-fondé : cette promesse de paix n'est qu'un « vieux mensonge » et « il n'y a plus d'hommes de bonne volonté ». À cause des injustices subies, de l'absence de liberté pour tous les opprimés à qui le « fils de Marie » promet le royaume des cieux, tandis que les « mâtins » du pouvoir n'attendent que la fin de la trêve pour reprendre leur chasse avec une ardeur renouvelée, c'est une tout autre naissance qu'imagine Damiani :

E se in questa notte fredda nascerà un Messia,
rampollo d'una coppia d'esuli braccati,
ben altra parola ei ci dirà domani !
Ché a lui va di noi – che sulla terra
Più non abbiamo tetto e che dovunque
D'aceto e fiele ci abbeveriamo –
va il pensiero, e sulla cuna sua
forma d'odio un alone,
perché l'odio nascendo egli respiri.

Et si par cette nuit froide naît un Messie,
progéniture d'un couple d'exilés traqués,
il nous apportera demain un tout autre message !
Car nous, qui sur terre
n'avons plus de toit et qui partout
nous abreuvons de vinaigre et de fiel,
nous lui transmettons notre pensée, qui sur son berceau
forme un halo de haine,
pour qu'il respire, en naissant, la haine.

Le message de paix et d'amour universel est pris à contre-pied pour répondre aux injustices que subit Damiani et avec lui tous les exilés : un régime totalitaire qui contraint à l'exil, des démocraties européennes qui expulsent à tout venant, des séjours en prison sur de simples présomptions, la séparation d'avec les proches, etc. D'autres injustices sont dénoncées dans les poèmes de Damiani, ainsi dans *Rampogna*, publié dans le numéro de la revue *Veglia* de novembre 1927 consacré

à Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti [1]. L'injustice dont ont été victimes les deux hommes, exécutés durant l'été 1927 est dénoncée par le biais de la métaphore du feu (*combusti*, *bruciante*, *arsi*) qui se mêle au vocabulaire religieux (« sacrifice », « foi », « miracle », « martyre », « anathème »). Le poème se termine sur le souhait que cette injustice contribue à ébranler la « résignation de ceux qui se courbent sous le joug ».

C'est aussi sur une note propitiatoire que se conclut « L'offerta espiatoria », publié quelques mois plus tôt (*Germinal* juillet 1927). Damiani y évoque les tombes délaissées – sans doute encore un écho hugolien – sur lesquelles la famille et les amis ne déposent pas de fleurs et qui ne sont pas mouillées « par la rosée des pleurs » (*colla rugiada del pianto*), pour la simple raison que fréquenter ces tombes de « subversifs » conduit en prison. Mais à la place des chrysanthèmes interdits, ce sont des brassées de coquelicots qu'annonce Damiani :

...un popolo di esuli,
i quali a primavera torneranno
– a primavera l'immancabile ! –
per mietere i più alti papaveri,
eppoi offrirli, olocausto espiatorio,
ai morti che il regime, oggi, vuole due volte sepolti.

...un peuple d'exilés,
qui reviendront au printemps
– car le printemps ne manquera pas d'arriver ! –
pour moissonner les coquelicots les plus hauts,
et les offrir ensuite, sacrifice expiatoire ;
aux morts que le régime, aujourd'hui, veut enterrer deux fois.

Un autre personnage d'exilé apparaît dans « Cammina… Cammina… », celui de « l'Errant », le perpétuel exilé dont le destin, auquel il se résigne, est « plus pesant que toutes les croix, portées par tous les christ, montant tous les calvaires ». Un homme, auquel l'ombre de ce personnage errant vient annoncer, d'une voix qui n'est pas tout à fait humaine, que les sbires sont à nouveau sur ses traces et qu'il doit se remettre en marche, se rebelle contre ce destin qui veut que :

---

1. Réciproquement, Damiani, dans son texte *Il problema della libertà*, est cité par Bartolomeo Vanzetti dans une lettre du 13 novembre 1925 à Alice Stone Blackwell, du Comité de Défense Sacco et Vanzetti : *Selected letters of Vanzetti from the Charlestown State Prison* <www.law.umkc.edu/faculty/projects/ftrials/SaccoV/van--char2527.html>.

Chiunque si rivolta a un tiranno, dio o uomo che sia, andrà randaggio per tutti i paesi, inseguito,
dai cani che il tiranno satolla, come un bandito ;
sfuggito come un lebbroso.

Quiconque se rebelle contre un tyran, qu'il soit dieu ou homme, errera à travers tous les pays, poursuivi, comme un bandit, par les chiens que le tyran rassasie ;
évité par tous, comme un lépreux.

L'homme s'adresse alors à une foule d'autres hommes qu'il croise sur son chemin,

spinti alle reni dallo stesso aculeo,
colpevoli dello stesso delitto :
la passione per la Libertà

poussés dans le bas du dos par le même éperon,
coupables du même crime :
la passion pour la Liberté.

et qu'il voit avec effarement disparaître dans un brouillard surnaturel. Il leur parle d'une voix plus forte et « plus humaine » que celle de l'Errant, qu'il définit comme « un imbécile qui marche en vain, résigné, depuis des siècles ». Au lieu de se résigner à la « soumission séculaire » comme le conseille l'Errant, l'homme exorte cette foule à ne plus marcher en vain, à accepter certes le sacrifice, mais pas un sacrifice inutile – *come inutile fu quello del Cristo...*

Le vagabond philosophe qui est mis en scène dans « L'uomo solo » trouve lui aussi une utilité à sa solitude et à son errance. Cette fois, le ton n'est plus celui d'un récit surnaturel mais celui d'une fable. Alors qu'il avance sans but et sans espoir, renfermé sur lui-même et convaincu de « l'inutilité du sacrifice et de la lutte, / en marge de l'humanité », le chemin du vagabond croise celui d'un enfant déjà meurtri par la vie, mais pourtant gai, joyeux et libre. Soucieux de préserver cette liberté, le jeune garçon s'enfuit en voyant venir vers eux un gendarme lequel, rendu soupçonneux par cette fuite, tente d'arrêter le vagabond. La mâchoire du gendarme ne résiste pas à un coup de poing magistral. Une fois le gendarme désarmé et « hors d'état de nuire », l'homme retrouve le jeune garçon dont la fragilité réveille en lui « le sentiment de l'humanité » et qui redonne un sens à sa lutte.

Ce souci de donner un sens au sacrifice de l'exil est exprimé aussi dans « Primo maggio 1929 », où l'on suggère que le miracle attendu depuis des années soit

préparé non pas par des paroles mais par des faits. La fête du Premier mai est explicitement comparée à la fête de Pourim qui commémore un épisode de l'ancien testament, lorsque des Juifs établis en Perse sont menacés d'extermination par un vizir omnipotent, et parviennent à retourner complètement la situation et à massacrer leurs ennemis [1]. Le parallèle apparaît ainsi avec les situations des exilés italiens qui devraient préparer leur vengeance, alors qu'ils se contentent souvent de paroles d'espoir.

C'est une vision plus optimiste que propose « Noi torneremo », publié d'abord par *Germinal* en septembre 1927, puis par *L'Adunata dei Refrattari* du 14 octobre 1933 et l'*Almanacco*, dans l'année qui suit le décès de la compagne de Damiani. Le texte, qui rappelle, par sa forme, les « psaumes » de la période italienne, avec une anaphore en *per* et un refrain en *noi torneremo* à la fin des strophes (pour la première version six strophes de 9, 13, 8, 4, 5 et 4 vers, et sept strophes de 12, 7, 10, 10, 5, 5 et 4 vers pour la deuxième version), décrit la vengeance des exilés qui s'accomplira avec leur retour au pays. La deuxième version contient des vers supplémentaires qui accentuent la dénonciation des méfaits du fascisme et des atteintes à la liberté : victimes en sont non seulement des enfants, des mères, des vieux, mais le peuple tout entier. Les appellatifs pour désigner les hommes de main du chef du gouvernement, « un fou d'autant plus vivant qu'il est plus féroce » (*un folle quanto più vivo quanto più feroce*), sont particulièrement colorés, en particulier dans la deuxième version :

E per rialzare la città ideale
che i mercenari a trenta lire al giorno,
folli di cocaina, han rovinato,
o paltonieri, o Corte dei Miracoli, o rifiuti del boia,
o figli d'Iscariote ;
o lanzi, o sgherri, o ladri, o mantenuti,
o cerretani, o pederasti [...]
o eroi della Suburra e del Delitto,
mariuoli funzionanti da gendarmi [...]
noi torneremo !

Et pour relever la cité idéale
que les mercenaires à trente lires par jour,
rendus fous par la cocaïne, ont mise en ruine ;

1. « Introduction aux livres de Tobie, de Judith et d'Esther », *La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Les éditions du cerf, 1998, p. 647.

ô mendigots, ô Cour des Miracles, ô déchets du bourreau,
ô fils de l'Iscariote ;
ô lansquenets, ô sbires, ô voleurs, ô stipendiés,
ô imposteurs, ô pédérastes [...]
ô héros de la Suburre et du Crime
coquins faisant fonction de gendarmes [...]
nous reviendrons !

Même si l'attente est longue, le jour viendra de la justice, « inexorable et totale » (*giustizia sarà inesorata e fonda*). En attendant ce jour, Damiani passe par des périodes de pessimisme qu'il exprime par exemple dans « Primo Maggio 1929 » comme nous l'avons vu, mais aussi dans « Disertori ». Il s'en prend ici aux anarchistes en exil qui ne sont pas à la hauteur des attentes de ceux qui sont restés de l'autre côté des Alpes, et qui perdent en « diatribes » inutiles, en « querelles malsaines », une énergie précieuse :

vi azzannate a vicenda sfogando così scioccamente,
così inutilmente,
l'amarezza che vi stringe alla gola ;
sostate – la vostra polemica è sterile,
qualche volta colpevole – sostate
e pensate ai rimasti laggiù :
ai seppelliti in fondo agli ergastoli,
ai confinati sui sassi affiorati dal mare di Stromboli,
a coloro che piegan, vinti non domi, le spalle

vous vous entredéchirez en vous défoulant si bêtement
si inutilement,
de l'amertume qui vous serre la gorge ;
cessez – cette polémique est stérile,
quelque fois même coupable – cessez
et pensez à ceux qui sont restés là-bas :
à ceux qui sont enterrés dans les prisons à vie,
à ceux qu'on a relégués sur des rochers effleurés par la mer de Stromboli,
à ceux qui, vaincus mais non domptés, ne courbent pas le dos.

Ces frères « dispersés de par le monde / jacassant de par le monde », auxquels Damiani s'ajoute, le « vous » initial se tranformant en « nous », deviennent donc, dès le titre du poème, des « déserteurs », « ceux qui se sont sauvés à temps » (*gli scampati in tempo*). Damiani commente lui-même la dureté de ses propos :

Ah ! la parola è dura ed è uno schiaffo

che staffila più l'animo che il volto e che lo solca
con una piaga che sanguina... che sanguina...
Ma a che giova gridar che la parola è insulto,
che lo schiaffo è crudele e immeritato ?
Non sono le parole che smentiscono,
non sono le parole che riscattano ;
ma, se pur tardi, sono sempre i fatti.

Ah ! le mot est dur et c'est une gifle
qui poignarde davantage l'âme que le visage et qui y creuse un sillon
avec une plaie qui saigne... qui saigne...
Mais à quoi bon crier que le mot est une insulte,
que la gifle est cruelle et non méritée ?
Ce ne sont pas les mots qui démentent,
ce ne sont pas les mots qui rachètent ;
même s'il est tard, ce sont toujours les faits.

Carlo Frigerio semble avoir hésité à publier ce texte polémique, si l'on en croit une lettre que lui écrit Luigi Fabbri le 30 août 1928 :

> Je suis désolé que tu ne publies pas les vers de Damiani, parce que leur publication serait un signe de solidarité envers lui. Tu sais probablement, n'est-ce pas, qu'il a été arrêté [...]. Et puis il est malade : il a craché du sang en prison, et il a quatre personnes à sa charge [1].

DOMENICA DEL CORRIERE

Anno LI - N. 3 - L. 60 — Settimanale del CORRIERE DELLA SERA — 15 gennaio 1961

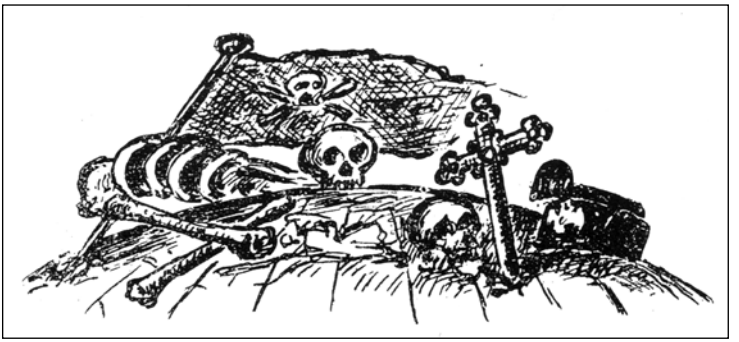
La catastrofe della spedizione Nobile. Al ritorno dalla tragica polare l'aeronave precipita sulla banchisa. Così il pittore Walter Molino ricostruisce la drammatica scena.

Continuano le rivelazioni di Cesco Tomaselli sulla tragedia del dirigibile "Italia" (alle pagg. 14, 15 e 16).

Frigerio semble avoir changé d'avis puisque « Disertori » figure dans l'*Almanacco* de 1929, ainsi que « La tragica beffa artica ». Il s'agit cette fois d'un texte de circonstance, écrit après l'expédition polaire organisée par Aldo Nobile en juin 1928, qui s'est terminée par le dramatique naufrage du dirigea-

1. *Epistolario*, *op. cit.*, p. 215.

ble *Italia* : « La nacelle qui portait à son bord neuf personnes se détache de la poutre au moment de l'atterrissage. L'enveloppe encore propulsée en l'air entraîne les sept autres aéronautes à trente kilomètres de là[1]. » Les neuf personnes qui avaient trouvé refuge sur la banquise sont sauvées par un bateau soviétique tandis que les autres ne seront pas retrouvées. La réussite de cet exploit scientifique et physique aurait eu des retombées formidables sur la renommée de la « Grande Italie ». C'est cette « Grande Italie » que Damiani met en miettes. Il imagine une parodie de discours de Mussolini qui s'adresse au valeureux explorateur. Celui-ci a été chargé par le pape, « ce gros malin », de planter une croix une fois l'exploit accompli ; « soit dit entre nous : je m'en fous », commente le dictateur qui ordonne quant à lui que soit planté « le pavillon noir des corsaires étatiques », qu'on procède au salut romain et que l'on scande les *alalà* habituels, « que les ours comprendront ». Il faudra ensuite actionner la manivelle d'un gramophone qui transportera sa voix, « instrument formidable de [s]a gloire éternelle », depuis le cercle arctique à la « conquête de tous les continents ».



Le cyclone qui provoque le naufrage en décide autrement, mais déjà le *pazzo Duce*, véritable responsable de toutes ces morts, prépare un nouvel exploit :

> *Fallita l'occasione del « discorso alle foche », si prepara*
> *a mandare qualcuno sulla Luna...*
> *mentre manda l'Italia alla malora*
> *e l'italiani in prigione o al cimitero.*
>
> Ayant manqué l'occasion de « haranguer les phoques », il se prépare
> à envoyer quelqu'un sur la Lune...

1. « Il drammatico naufragio dell'"Italia" », *Corriere della sera*, 11 juin 1928 consultable sur <www.radiomarconi.com/nobile1/index.html>.

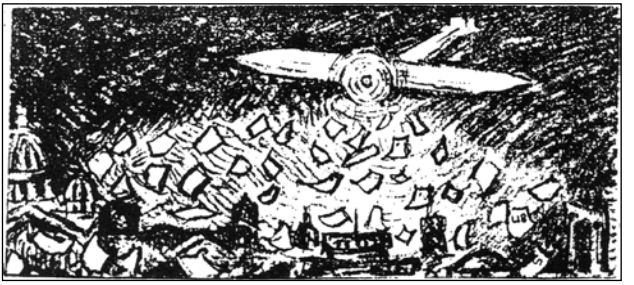
tandis qu'il conduit l'Italie à la ruine
et les Italiens en prison ou au cimetière.

Ce poème est dans la veine de *La palla e il galeotto*, une veine que Damiani exploite encore à de nombreuses reprises pour ridiculiser la figure de Mussolini. Il publie pendant trois années de suite des « fantaisies », pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, si l'on en croit Luigi Fabbri qui qualifie de « bijou[1] » le texte que Damiani publie dans l'*Almanacco* de 1931. Il s'agit en l'occurrence de « Quel porco di Benito », une saynète qui reproduit une audience du tribunal où un paysan est reconnu coupable de menaces et d'offenses envers le chef du gouvernement. Il s'en était pourtant simplement pris à son cochon, appelé Benito, qui avait dévasté un champ de pommes de terre. Le paysan subit un simulacre

1. « Un vero gioiello il bozzetto umoristico di Damiani », écrit-il à Carlo Frigerio de Montevideo le 3 février 1931, *Epistolario*, *op. cit.*, p. 309.

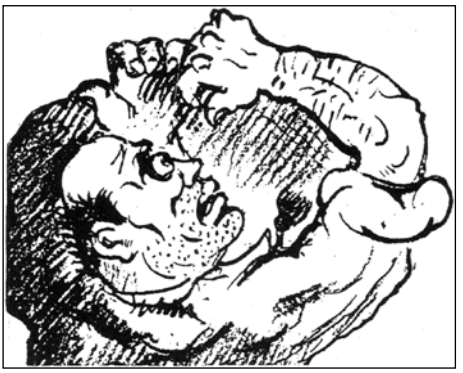
de procès au terme duquel même son avocat est condamné pour avoir tenté de faire respecter les procédures.

En plantant le décor, Damiani ne peut s'empêcher d'évoquer, trônant dans la salle du tribunal, le « crucifié – comme sur le Golgotha – entre deux larrons : les portraits de Mussolini et du roi Victor-Emmanuel ».



L'année suivante, l'*Almanacco* publie un nouveau texte de Damiani, « Ah, poter dormire... (Fantasia) », dont le Duce est, cette fois en personne et non plus à travers un animal, le protagoniste.

On assiste à la nuit agitée du dictateur qui, assailli par des craintes perpétuelles pour les motifs les plus divers, surtout pour ses économies placées à la Banque d'Angleterre et changées en dollars ou en francs suisses, ne parvient pas à trouver le sommeil, malgré le réconfort que tente de lui apporter sa gouvernante en lui assurant que « la sentinelle qui garde la sentinelle qui monte la garde à la sentinelle qui garde la vache qui doit être traite pour [son] lait [le lendemain] est bien à son poste ». Même l'évocation de sa femme « Donna Rachele » ne parvient pas à calmer ce que son médecin, qui s'enrichit à bon compte (« un petit malin qui a "fait l'Amérique" sans traverser l'océan »), a identifié comme un « phénomène neurasthénique d'origine syphilitique », mais qu'il fait prudemment passer pour le résultat de l'excès de travail. On le voit, la tradition de la littérature « rustique »et populaire italienne est utilisée.



C'est encore un chef de gouvernement en mauvaise santé et insomniaque, couard et vaniteux qu'on retrouve dans « Purtroppo... un brutto sogno ! (Fantasia) ». Cette fois, Damiani rédige une lettre que le dictateur aurait écrite à sa maîtresse Margherita Sarfatti, et qui aurait, après bien des détours par quelques bidets et poitrines généreuses, fini sa route entre les mains d'un *fuoruscito*, d'un exilé, qui

l'a remise au journal. Le dictateur, qui n'est pas nommé mais qu'on reconnaît par toute une série de détails – le nom de sa maîtresse, d'un de ses ministres, d'une allusion à l'actualité, etc. – épanche à nouveau ses angoisses. Il raconte un cauchemar au cours duquel il a rencontré la Mort, qui lui a fait son procès et l'a condamné :

Erostrato[1] *si è reincarnato in te. Ma, nella sua prima incarnazione al confronto tuo diventa una persona degna d'encomio. Egli non distrusse che un tempio. Tu hai fatto seminare di rovine fumanti tutta una nazione. E per dovunque sono passate le tue orde di mercenari, hanno fatto strage d'inermi, di disarmati, d'impossibilitati ad ogni efficace difesa. [...] La tua morte è un servizio reso all'umanità oltre che al tuo paese... Vieni...* [2]

Érostrate s'est réincarné en toi. Mais dans sa première incarnation, il devient digne d'éloges si on le compare à toi. Il n'a détruit qu'un temple. Toi, tu as semé des ruines fumantes dans toute une nation. Et partout où sont passées tes hordes de mercenaires, elles ont massacré des innocents, sans armes, incapables de se défendre. […] Ta mort est un service rendu à l'humanité et à ton pays… Viens…

Après cette succession de textes en prose, lorsque Damiani renoue avec la poésie, et, comme nous l'avons vu, avec les règles de la métrique, il aborde à nouveau, de façon détournée, la mort du dictateur. Pour l'*Almanacco* de 1935[3],

1. Damiani a déjà utilisé, pour évoquer le dictateur, la figure d'Érostrate qui avait voulu passer à la postérité en brûlant le temple d'Artémis : « un très rustique émule d'Érostrate », « mille fois plus fou de lui-même », « Disertori », *Almanacco libertario*, 1929.

2. « Purtroppo... un brutto sogno ! (Fantasia) », *Almanacco libertario*, 1933.

3. Le numéro de l'*Almanacco libertario* de 1934, publié l'année qui a suivi le décès de Lidua Meloni, ne contient pas d'inédit de Damiani.

il compose *Satana, aiuta !*, où sont cités en exemples les auteurs d'attentats[1] contre les tyrans de toutes les époques, Harmodios à Athènes, Felice Orsini qui a comploté contre Napoléon III et les pétroleuses de la Commune :

L'ora è d'Armodio,
di Orsini e de le sante petroliere ;
l'ora è del genio della Ribellione ;
Satana, aiuta !

L'heure est à Harmodios,
à Orsini et aux saintes prétroleuses ;
l'heure est au génie de la Rébellion ;
Satan, à l'aide !

Satan, dont on implore l'aide, est pris comme le modèle du *Ribelle primo*, le premier rebelle qui a formé sa propre « Église », constituée par tous les insurgés contre la tyrannie :

Satana dormi, e non ti desta il pianto
degli orfani il cui padre
cadde, travolto nella tua bandiera,
sotto l'ondata delle nere squadre ?

Satan, tu dors, et tu n'es pas réveillé par les pleurs
des orphelins dont le père
est tombé, enveloppé dans ta bannière,
sous la vague des noires brigades ?

L'aide de Satan est d'autant plus urgente que :

Pietro, il successor di Giuda,
a Geova infila la camicia nera
e veste da balilla il buon Gesù,
e del Littorio fa la Chiesa druda ;
la Chiesa che ai potenti
tenne sempre bordone.

Pierre, le successeur de Judas,
enfile à Jéhovah une chemise noire

1. Voir aussi la nouvelle « Gl'impazienti » publiée en 1936 dans *L'Adunata dei Refrattari*, doc. cit., où l'on voit se préparer un attentat contre la dictature. Il y a également un attentat dans le premier roman de Damiani, *L'ultimo sciopero*.

met un uniforme fasciste au bon Jésus,
et fait de l'Église la maîtresse du faisceau licteur ;
l'Église qui de tout temps
a été la complice des puissants.

Ceux qui sont « possédés par le démon », qui ne veulent pas plier sous le joug, préfèrent, plutôt que d'être les esclaves d'un « Dieu malin », être « libres de brûler éternellement en enfer », d'où montera le feu purificateur de la Liberté.

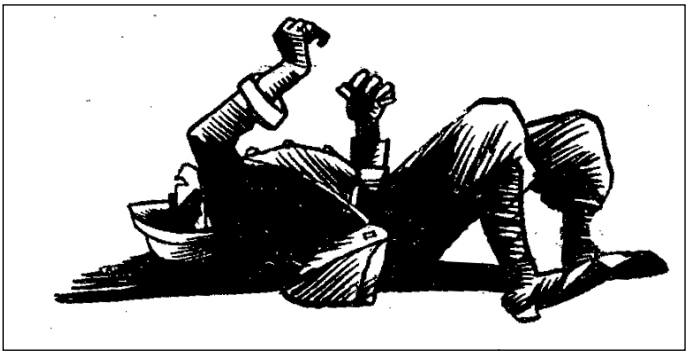
Au moment où il est question de guerre en Éthiopie, en 1935, on perçoit, dans les textes littéraires de Damiani, une surenchère dans l'indignation. Dans la tradition anticolonialiste de l'anarchisme [1], Damiani écrit, pour l'*Almanacco libertario* de 1936, une nouvelle sur ce thème : « Il "posto al sole" », reprenant une expression qui fait alors flores. Comme dans « Parla il "milite ignoto", il décline le thème du squelette parlant. Il s'agit cette fois d'un soldat qui, sensible à la propagande fasciste en faveur de la guerre coloniale, s'est engagé pour contribuer à la conquête d'une « place au soleil [2] ».

Poussé par le chômage et la misère, il décide de s'engager et reprend à son compte les arguments de la propagande en faveur de cette guerre « civilisatrice ». Ses premières expériences sur le terrain font bien vite fondre ces arguments et il ne voit rien des trésors fabuleux qu'on lui avait annoncés. Il doit admettre cependant « qu'il a bien conquis "une place au soleil" » pour ses « os calcinés ».

La poésie « Notti imperiali », publiée un an auparavant dans l'*Almanacco libertario*, met en scène le dictateur au moment même où il est en train de décider du destin de l'Éthiopie : « Dois-je la prendre ou ne pas la prendre ? » (*La prendo o non la prendo ?*), demande-t-il à une marguerite qu'il effeuille en pensée. L'absurdité de la situation se heurte à la solennité factice de cette poésie écrite

1. Voir par exemple la poésie de Pietro Gori « Adua » (1896), *Canti d'esilio*, Milan, Editrice Moderna, 1948, p. 28-29. Cette poésie a été reproduite dans le numéro 3 de *Domani*, Tunis, 1er septembre 1935. Voir aussi les poésies d'Olindo Guerrini publiées dans le recueil *Rime di Argia Sbolenfi* (disponible sur http://www.liberliber.it), notamment « Mentre partono », « Alle madri ». Voir enfin [Angelo Bandoni], « L'impresa tripolina », *Germinal*, São Paulo, 21 juin 1919.

2. L'*Almanacco libertario* de l'année précédente avait publié une poésie de Lorenzo Stecchetti (Olindo Guerrini) *Ad un eroe per forza*, où le poète utilise cette image des os exposés au soleil : *La gentil civiltà de' tuoi signori / ti spinge alla battaglia. / Va povero villano, uccidi e muori… / dopo, avrai la medaglia. / E mentre i legulèi ti lauderanno / con sonanti parole, / Oh, come l'ossa tue biancheggieranno / gloriosamente al sole !* Il s'agit en fait d'un extrait de la poésie publiée sous le titre « Mentre partono », *op. cit*. Voir aussi, dans le même recueil la poésie « Alle madri » : *ma i cadaveri nudi e mutilati / si putrefanno al sole*.



en doubles heptasyllabes. Cette solennité est encore accentuée par un lexique recherché et par des allusions à la Rome antique (*sesquipedale* : énorme ; *clamide* : chlamyde). Le ridicule est aussi présent dans les propos du « sieur de Predappio » – Mussolini – qui fait la liste de ses propres mérites : « N'ai-je pas en paroles défié l'univers. » Son courage, qu'il attend de voir récompensé – « On érigera en mon honneur un arc de triomphe sur le forum, un monument » – le pousse à ne pas craindre ces « quatre Maures sourds à mes propos féroces », quitte à faire de l'Italie un cimetière. Et pour se rassurer complètement, il quitte son lit pour aller admirer son reflet dans le miroir. Mais le drap qui l'enveloppait comme l'habit d'un « antique Romain » lui fait croire à une vision fantomatique. On voit alors le grand homme se pencher vers sa table de chevet :

> *e si abbassa a cercare... – la corona imperiale ?...*
> *Macché, nel comodino, – ei prende l'orinale.*
>
> et il se baisse pour prendre... sa couronne impériale ?
> Fi donc, dans sa table de chevet il prend son urinal.

C'est sur un ton plus dramatique que Damiani évoque à nouveau la guerre d'Éthiopie dans « "Ali" e ideali fascisti ». Son point de départ est cette fois le succès que remportent les vols au-dessus de l'Atlantique d'Italo Balbo qui ont redoré le blason de l'Italie. Damiani poète veut à son tour « chanter la gloire » de ces exploits aéronautiques, dans cette composition à la forme très élaborée et accomplie, qui rend l'ironie d'autant plus cinglante. Cette poésie est bien ancrée dans la réalité de 1938, date à laquelle elle est composée : alors que viennent d'être promulguées en Italie les lois raciales, Damiani y détourne le concept de race, assimilant le fascisme à une « race », (*vil « razza » di assassini*, *coraggio razzial*). Les trois strophes regorgent d'oxymores qui reprennent ironiquement les éloges qu'ont reçus de toutes parts les pilotes italiens : « l'invincible bravoure

des lâches », « vos exploits scélérats et habiles », « “race” de lâches assassins / tous les lauriers vous reviennent ». Parmi ces « actes de bravoure » figurent aussi les exploits dont ces avions ont été à l'origine durant la guerre « civilisatrice » en Éthiopie :

Che voi nella carlinga portavate
la “civiltà” che fa piazza pulita,
d'Abissinia lo san borghi e vallate ;
lo san le grame genti spaurite
combuste insiem alla foresta avita !
Dal ciel piovea su loro l'iperite
ed era vostro merto,
o italici piloti,
aumentare il deserto
per gl'italiani iloti.

Les bourgs et les vallées d'Abyssinie savent
que vous apportiez dans vos carlingues
la “civilisation” qui fait table rase ;
comme le savent les peuples effrayés,
brûlés en même temps que la forêt de leurs ancêtres !
Du ciel pleuvait sur eux l'ypérite
et c'était à vous que revenait le mérite,
ô pilotes italiques,
de rendre le désert plus vaste
pour les esclaves d'Italie.

et au cours de l'intervention italienne durant la guerre d'Espagne, où ces mêmes avions se sont rendus coupables des pires destructions :

mai di sangue e rovine sazî e stracchi,
voi distruggete casolari e scuole.
Bagnato è il vostro pane
nel sangue dei bambini.

jamais repus de sang ni de ruines et jamais épuisés,
vous détruisez des fermes et des écoles.
Vous trempez votre pain
dans le sang des enfants.

Malgré ces hauts faits, l'appétit du dictateur, désigné une fois n'est pas coutume par son nom, n'est toujours pas inassouvi. *Mussolini* rime ici avec *bambini*, comme pour rendre la violence des faits encore plus insupportable. Face à cette violence

et aux menaces toujours plus pressantes de l'explosion d'un nouveau conflit mondial, Damiani s'éloigne des positions pacifistes de nombre d'anarchistes [1], bien qu'il rejette l'accusation de « bellicisme » que cela lui vaut [2]. Il met en scène la stérilité de ces positions pacifistes « coûte que coûte » dans « Ostinato pacifico », la nouvelle qu'il écrit pour l'*Almanacco libertario* de 1938.

La collaboration poétique de Damiani à l'*Almanacco libertario* prend aussi la forme de traductions, comme nous l'avons déjà évoqué. Les thèmes et les images contenues dans les poésies qu'il traduit l'ont souvent inspiré pour ses propres compositions : l'exil pour le poème de Louise Michel et la guerre pour le poème de Hugo :

> Et cela pour des altesses
> Qui, vous à peine enterrés,
> Se feront des politesses
> Pendant que vous pourrirez,
>
> Et que, dans le champ funeste,
> Les chacals et les oiseaux,
> Hideux, iront voir s'il reste
> De la chair après vos os !

> *E tutto questo per delle Altezze*
> *che, non ancora voi sotterrati,*
> *si sdilinquiranno in complimenti*
> *mentre voi diverrete putredine.*
>
> *Ripugnanti i corvi e gli sciacalli,*
> *su i campi funesti, caleranno*

1. « Nous n'admirons pas du tout le pacifisme quaker qui, voulant faire illusion sur les autres, finit souvent par faire illusion sur lui-même », peut-on lire dans un article anonyme, mais qui pourrait bien avoir été écrit par Damiani. « Le ragioni della nostra opposizione », *Domani*, Tunis, n° 5, 15 septembre 1935. Voir aussi, probablement de la plume de Damiani, « La pace in Cristo », *Domani*, n°2, 25 août 1935.

2. C'est ce qu'il écrit dans sa lettre à Carlo Frigerio du 9 mars 1940, évoquant ses positions « qu'on a stupidement voulu appeler bellicistes alors qu'il s'agit de compréhension des données de la situation actuelle ou de ce qui se prépare ». Voir aussi la lettre du 26 mai 1939 où il évoque son *collega in bellicismo*, sans doute Luigi Bertoni. Déjà son article, publié dans le *Libertaire* du 31 mai 1930, était une réplique à la position défendue par le périodique parisien dans un article du 17 mai 1930 : « Malgré la haine qu'inspire l'odieux personnage de Palazzo Chigi, le *Libertaire* est contre cette guerre comme contre toutes les guerres. »

a frotte, spiando se resta alle ossa
vostre aderente ancora la carne.

Ces deux quatrains montrent aussi le désir de grande fidélité de Damiani traducteur, une fidélité dont il ne fait toutefois pas une règle puisqu'on le voit prendre plus de liberté avec le poème de Louise Michel traduit par ses soins :

Voici la lutte universelle :
Dans l'air plane la Liberté !
À la bataille nous appelle
La clameur du déshérité !...
... L'aurore a chassé l'ombre épaisse,
Et le monde nouveau se dresse
À l'horizon ensanglanté !

L'ardore per la lotta ognor c'infiamma
perché di libertà la fede è in noi ;
e di sprone alla pugna, n'è il clamore
che leva ognor la derelitta gente.
... Cede l'ombra all'aurora : all'orizzonte
del nuovo dì rosseggiano i chiarori...
Di Verità e d'Amore un mondo sorge.

Damiani traducteur ajoute des sentiments qui ne sont pas explicitement exprimés dans l'original : l'ardeur, la foi, l'amour et la vérité, et réduit la portée de l'image de « l'horizon ensanglanté ». Si elle est intentionnelle, cette transformation vise sans doute à faire apparaître moins inaccessible la conquête de la Liberté, cette Liberté qu'on retrouve si souvent évoquée dans ses propres poésies, comme dans l'ensemble de ses écrits.

Ces traductions, dont Damiani a peut-être choisi l'original, paraissent dans le dernier numéro de l'*Almanacco libertario*, une publication annuelle à laquelle il a fidèlement collaboré, malgré les doutes qu'il exprime sur sa pertinence dans une lettre à Carlo Frigerio du 3 mars 1934 :

> Je pense que, plutôt que de publier l'*Almanacco*, il serait utile de publier mensuellement des brochures qui traiteraient des problèmes d'actualité, des événements récents, qui proposeraient des analyses, des critiques, et suggèreraient des initiatives qui porteraient notre marque.

La correspondance de Damiani avec Carlo Frigerio croisée avec d'autres documents, des rapports de police notamment, nous permet de reconstruire

quelques pans de l'existence tunisienne de Damiani[1]. Dès son arrivée à Tunis, Damiani parvient à recomposer sa « famille anarchiste ». Celle-ci fluctue au gré des arrivées, des expulsions… Sont ainsi de passage, pour quelques mois à peine puisqu'ils seront expulsés dès la fin de l'année 1932, Nino Napolitano et Celeste Carpentieri :

> Celeste et moi avions atterri à Vienne (Isère) ; j'avais un passeport au nom de Ghiringhelli. Damiani était à Tunis où je lui ai écrit et l'ai informé de ma situation ; il s'est mis d'accord avec Nino Casubolo et m'a invité à le rejoindre en Afrique ; je me suis embarqué à Sète, sur le bateau de Casubolo.
>
> C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés une fois encore, au milieu des bédouins et de bons camarades, parmi lesquels le vieux docteur Converti[2].

Autour de Niccolò Converti, installé à Tunis depuis des décennies, s'est formé un petit groupe d'anarchistes italiens[3] composé notamment d'Antonino Casubolo, naturalisé français, armateur, qui possède aussi la savonnerie Écler dont Damiani utilise parfois l'adresse pour sa correspondance, le pharmacien d'Hammam Lif (dans la banlieue de Tunis) Nunzio Valenza, le tailleur Giovanni Salerno, le bijoutier Achille Longhi, le secrétaire de la LIDU (Ligue italienne des droits de l'homme) de Tunisie Giulio Barresi, Vincenzo Mazzone, Giovanni Puggioni. Ces noms figurent notamment dans les listes de personnes qui participent aux réunions hebdomadaires qui se déroulent chez Damiani, chez Puggioni, dans les locaux de la savonnerie d'Antonino Casubolo ou de la marbrerie de Gregorio Oreto[4].

---

1. Voir les rapports de police dans ACS, Ministero dell'Interno, Polizia Politica, *fascicoli personali*, 414. Voir la correspondance de Damiani avec différents destinataires, Elena Melli notamment, copiée par les services de la police fasciste, ACS, CPC, Elena Melli ou Gigi Damiani. Voir aussi la dernière page des sept numéros du périodique *Domani* qui contient des encarts publicitaires et les dossiers de Giulio Barresi, Gino Bibbi, Achille Longhi au CPC. Voir enfin, pour les personnes répertoriées dans ce dictionnaire, les fiches biographiques du *DBAI*, *op. cit.*, *ad nomen*.
2. Voir aussi la lettre de Gigi Damiani à Errico Malatesta du 26 avril 1932 sur laquelle Nino Napolitano ajoute quelques lignes de sa main. ACS, CPC, Gigi Damiani.
3. « Nous sommes bien peu et très isolés » écrit Damiani à Elena Melli dans une lettre du 24 août 1932. ACS, CPC, Elena Melli. Un des membres du groupe, Antonino Casubolo, se voit croqué, au début des années vingt, dans une vignette du journal illustré *Son io*. (Fonds CIRCE Bibliothèque d'Italien de Paris 3)
4. Apparaissent aussi les noms de Guglielmo Vella, Carmelo Navarra, Loris Gallico, Roberto Zigliani, Vincenzo Muzio, Agostino et Erasmo Arputzo, Filippo Politi, Giuseppe Burgio, Erminio Fadda, Giovanni Fontana, Vincenzo Ippedico, Paolo Consiglio, Gino Cerri, Domenico Bassino, Giovanni Badalucco, Francesco Covato, Luigi Cane, Claudio Ravot.

Séjourneront aussi à Tunis Dario Castellani en 1935[1], Gino Bibbi, (de 1932 à 1933, puis en 1935), lequel trouve un emploi en Algérie, mais dont la police signale les nombreux allers et retours entre la Tunisie, l'Algérie et le Maroc[2], et sûrement beaucoup d'autres que Damiani accueille chez lui et dont les noms n'apparaissent pas forcément dans les rapports de police ni, par précaution, dans la correspondance :

> L'exilé est-il de retour ? Il aurait pu rester ici clandestinement. Je suis, pour ma part, au régime des trois mois, mais j'héberge en ce moment deux camarades qui sont en Tunisie depuis deux ans, sans papiers ; l'un d'eux a même été refoulé[3].

L'accueil des personnes qui s'exilent pour raisons politiques devient problématique quand le phénomène s'amplifie en 1939 :

> Parmi ceux qui viennent d'arriver, deux autres personnes sont recherchées et nous ne savons plus où donner de la tête face à cet excès – compréhensible – d'émigrants qui nous viennent de France. Il n'y a pas de possibilité de régulariser leur situation, la ville est petite et il est difficile de ne pas se faire remarquer, dans l'arrière-pays c'est encore pire.
>
> Un Italien est suspect pour le simple fait d'être italien. Il trouve partout des difficultés à se loger, à trouver un travail, à se déplacer. Financièrement, nous en sommes aux prêts et aux dettes. Plusieurs milliers de francs s'en sont allés et cet argent n'a pas toujours été bien dépensé. Ajoute à cela que tous les arrivants ne font pas montre d'une grande préparation sur le plan politique et qu'ils nous rapportent les échos des commérages et des disputes qui, partout, épuisent le mouvement anarchiste. Même moi, qui ai l'esprit ouvert, j'en suis estomaqué[4].

---

1. Son nom est cité dans le numéro de *Domani* du 8 septembre 1935, au moment de son expulsion. Castellani avait été identifié dans le courant du mois de septembre comme l'indique le rapport de police du 17 août 1935. ACS, CPC, Giulio Barresi.

2. Bibbi est expulsé de la régence et des colonies françaises en 1933. Rapport de police des 15 septembre 1932 et 2 octobre 1933, ACS, CPC, Giulio Barresi. Il réussit à faire annuler le décret puisqu'il est à nouveau en Tunisie en 1935. Il s'amuse au chat et à la souris avec les services consulaires : « Il serait bon que le contenu de cette note ne soit pas communiqué aux Affaires étrangères parce qu'on courrait le risque de brûler l'un de nos meilleurs informateurs, lequel a gagné la confiance de Bibbi – mais il convient de garder présent à l'esprit que tout ce que Bibbi fait croire aux consulats à propos de son changement d'attitude envers le régime – ou son prétendu abandon de toute activité politique est un piège et une tromperie très grossière. » Rapport de police du 27 août 1935. ACS, CPC, Antonino Casubolo.

3. Lettre de Gigi Damiani à Carlo Frigerio, Tunis, 3 mars 1934. Voir aussi sa lettre du 16 juin 1937 à la rédaction de *L'Adunata dei Refrattari* au lendemain de l'assassinat de Berneri en Espagne, que le périodique publie dans son numéro du 11 décembre 1954.

4. Lettre de Gigi Damiani à Carlo Frigerio, Tunis, 26 mai 1939. Et encore : « Ici, les nouvelles

Les traces les plus facilement palpables de l'activité du groupe anarchiste de Tunis remontent à 1935, au moment où l'Italie fasciste se prépare à la guerre contre l'Éthiopie. Il s'agit de mener des actions de propagande dans toutes les directions, comme nous le montre cette lettre de Damiani à Camillo Berneri, alors à Paris :

> Si vous avez pris des décisions pouvant être mises en pratique et pour lesquelles notre concours peut être utile, ou si vous avez pris des décisions que vous pourriez nous conseiller, écris-moi quelques lignes.
>
> S'il existait des imprimés qui s'adressent aux soldats qui se trouvent déjà en Afrique, ils nous seraient utiles. Nous les introduirions dans le fourrage qui part d'ici directement pour Massaoua. De plus, nous sommes en mesure de glisser des imprimés dans les colis de marchandises à destination de l'Italie, mais nous n'avons pas la possibilité de les faire imprimer ici [1].

La propagande anarchiste se renforce aussi sur place puisque paraissent, du 18 août au 29 septembre 1935, sept numéros d'un hebdomadaire intitulé *Domani. Rassegna libera di idee, uomini e cose*, qui fait de l'anticolonialisme son cheval de bataille. Le périodique parvient, selon un entrefilet paru dans le numéro du 29 septembre 1935, à « faire perdre le sommeil à une infinité de braves (?) gens, en particulier à ces messieurs de l'OVRA locale [2] ». On s'amuse aussi à taquiner la fraction de la population italienne de Tunisie qui prend parti en faveur de la guerre : cent exemplaires de l'hebdomaire sont envoyés chaque semaine « à titre de propagande », à des personnes qu'on choisit souvent par provocation [3].

Le seul nom qui apparaisse dans le journal est celui du directeur-gérant, Antonin Casubolo, qui possède la nationalité française. Un entrefilet dans le numéro du 1er septembre 1935 évoque également la figure du Dr Converti, qu'on voit prononçant l'oraison funèbre d'un certain Evangelista Metello. On trouve encore le nom de Luigi Fabbri, mort à Montevideo en juin 1935, auquel le journal rend hommage en publiant un de ses écrits, mais les rédacteurs ne signent

---

ne sont pas bonnes. Dernièrement nous avons eu un nouveau "refoulement" et il s'agissait d'un bon camarade. J'ajoute cette précision car beaucoup de gens nous arrivent avec un passeport espagnol, mais on a la nausée rien qu'à parler d'eux. » *Idem*, 26 juillet 1939.

1. Lettre de Gigi Damiani à Camillo Berneri, [Tunis] 6 novembre [1935], *Camillo Berneri, Epistolario inedito, op. cit.*, p. 78.

2. L'OVRA (*Opera di vigilanza e repressione antifascista*) est la police politique du régime fasciste créée en 1926.

3. C'est ce qu'explique un entrefilet paru dans le numéro de *Domani* du 8 septembre 1935, qui fait allusion à des vols commis au siège d'un autre journal antifasciste de Tunis, *La Voce Nuova*, ainsi qu'au siège de la LIDU pour obtenir des listes d'abonnés ou d'adhérents.

aucun article. Si l'informateur de la police fasciste réussit, après plus d'un mois, à découvrir l'identité des véritables rédacteurs du journal – Damiani Luigi, le Dr Converti Nicolantonio et Gallico Loris [1] –, dans la colonie italienne de Tunis circulent les bruits les plus divers dont se fait l'écho un entrefilet paru dans le numéro du 29 septembre 1935 :

> Qui sont nos collaborateurs ? où trouvons-nous une documentation aussi impressionnante ?
>
> Les hypothèses ne manquent pas. On a déjà prononcé le nom de quatre médecins, de trois pharmaciens, de deux professeurs, d'un avocat, d'un ex-proviseur de lycée et même d'un directeur d'école aujourd'hui à la retraite, et ce n'est pas fini...
>
> En dehors du fait qu'il est particulièrement flatteur de nous voir attribuer tous ces diplômes universitaires, il faut bien en convenir, même si cela doit blesser notre modestie : notre journal est vraiment bien écrit.

Autre forme de provocation, le numéro du 1er septembre publie des textes de Giuseppe Giusti, Vincenzo Monti, Dante Alighieri, Guichardin et Ugo Foscolo [2], précédés chacun d'une mise en garde et d'une brève biographie de l'auteur. Voici celle de Giuseppe Giusti :

> Nous avertissons les quelques soixante-dix membres, actifs et passifs, de l'OVRA en service à Tunis que le citoyen Giuseppe Giusti n'est plus de ce monde. Il est mort, ce veinard, en 1850. Ne vivant pas de nos jours, il a évité au moins dix-huit ans de réclusion et un grand nombre de coups de matraque.
>
> Que ces messieurs de l'OVRA ne prennent pas la peine de le rechercher ni de demander à la police locale, par l'intermédiaire de M. Spada, de mener l'enquête ni de procéder à des expulsions [3].

---

1. Le rapport de police du 24 septembre 1935 (ACS, CPC, Giulio Barresi) qui contient ces informations précise encore : « [Gallico], diplomé en droit, est considéré comme particulièrement précieux pour sa culture et pour le poison antifasciste qui l'anime. Il est en outre en très bons termes avec l'anarchiste Bibbi Gino. Salerno Giovanni, Longhi Achille, Oreto Gregorio et Barresi Giulio, connus de nos services, utilisent le journal pamphlétaire pour leur publicité. Pour la distribution gratuite du journal sont particulièrement impliqués Politi Filippo, Mazzone Vincenzo e Castellani Dario, également connus de nos services. »

2. La revue que Malatesta parvient à publier jusqu'en 1926, *Pensiero e volontà*, adopte la même démarche dans son numéro du 16 janvier 1926, avec des textes de Dante, Léonard De Vinci, Guichardin, Giuseppe Parini, Ugo Foscolo, Giacomo Leopardi, Giuseppe Giusti (« I grilli. Versi inediti »), Francesco Dall'Ongaro (« La lucchesina »), Giosuè Carducci, (« Polemica satanica »), Goffredo Mameli (« Dall'ode a Roma »).

3. Note de la rédaction au poème de Giuseppe Giusti, « I grilli », *Domani*, n° 3, 1er septembre

Il est impossible de définir la part que Damiani a prise dans la rédaction de ce journal, que Fedeli ne signale d'ailleurs pas dans sa bibliographie [1], mais on peut toutefois reconnaître ça et là sa marque. Il est probable que Damiani soit à l'origine de la revue de presse [2] que comportent tous les numéros de *Domani*. Les journaux cités dans cette rubrique sont très variés, depuis le journal philofasciste de la colonie de Tunis, *L'Unione*, à ceux de la péninsule, en passant par des journaux antifascistes et des journaux en français. *Domani* cite aussi l'*Avanti !* du temps où l'organe socialiste était dirigé par un Benito Mussolini très critique envers la guerre menée par l'Italie en Libye (1911). On trouve la signature de Damiani sous l'un de ses pseudonymes, Ausonio Acrate, dans « Fasti e nefasti delle dittature » (n° 1, 18 août 1935). Damiani « signe » aussi indirectement quelques articles en utilisant des images qui lui sont familières, notamment des allusions à la Rome antique ou aux Écritures. On retrouve par exemple, dans « Basta di mistificazioni » (n° 4, 8 septembre 1935), le personnage de Cassius déjà évoqué dans *La palla e il galeotto* ou encore celui de Caïphe, le grand prêtre qui a fait condamner Jésus, dans *Pace in Cristo* (n° 2, 25 août 1935) qui reparaît dans *Sgraffi*, recueil de poésies publié en 1946 [3]. L'image du Christ revêtu de la chemise noire présente dans ce même article de *Domani* figurait déjà, nous l'avons vu, dans *Satana aiuta !* (*Almanacco libertario*, 1935). Un autre texte est parfaitement dans le style de Damiani : « Interviste. Parla Niam-Bou » (n° 1). Ce dialogue met en scène un Africain qui « devait aller jouer le rôle du sauvage dans une foire à Bruxelles » et un Italien qui a dans les veines « quelques gouttes du sang de la cuisinière de Scipion l'Africain ». Sur le même modèle que le conte « extraordinaire » écrit par Damiani en 1904 [4], qui mettait en scène un pauvre et un riche, le dialogue entre un colonisé, nommé Niam-Bou, et un colon fait ressortir les absurdités de la propagande en faveur de la guerre « civilisatrice » et l'injustice de cette guerre colonisatrice :

1935. Ce poème de Giusti figurait déjà dans le numéro de *Pensiero e Volontà* dont il est question dans la note ci-dessus.

1. Leonardo Bettini ne le répertorie pas non plus dans le volume 2 de sa bibliographie de la presse anarchiste de langue italienne, *op. cit.*, sans doute parce que *Domani* n'affiche pas ouvertement d'étiquette anarchiste.

2. Tous les journaux qu'il a dirigés comportent cette rubrique. Citons « Con la lenza » dans *Umanità nova* et « Serenate alla luna » dans *Fede !*.

3. Simplicio, [Gigi Damiani], « Abilità commerciale », *Sgraffi,* Newark, *L'Adunata dei Refrattari*, 1946.

4. Gigi Damiani, « Conto extraordinário », doc. cit.

– La questione va posta nei giusti termini. L'Italia ha molti abitanti e poca terra. L'Abissinia molta terra e pochi abitanti. Terra africana ricca di miniere. Italia povera. Capisci ?

– Capisco.

– Allora gli italiani non chiedono altro che popolare l'Abissinia e far fruttare le sue miniere.

– E nient'altro ?

– Naturalmente essendo un popolo più civile di quell'etiopico chiedono di essere essi i direttori dei lavori…

– E per questo fanno la guerra ?

– Su per giù per questo. Ma sono pronti anche a non farla se li si lascia fare.

La question doit être posée en des termes adéquats. L'Italie a beaucoup d'habitants et peu de terres. L'Abyssinie a beaucoup de terres et peu d'habitants. Terre africaine riche, les mines. Italie pauvre, toi comprendre ? / Je comprends / Alors les Italiens ne demandent rien d'autre que de peupler l'Abyssinie et d'exploiter ses mines. / Rien d'autre ? / Naturellement puisqu'ils sont un peuple plus civilisé que le peuple éthiopien, ils veulent diriger les travaux eux-mêmes… / C'est pour cela qu'ils font la guerre ? / À peu près. Mais il sont prêts à ne pas la faire si on les laisse agir à leur guise.

Dès le premier numéro, le journal, qui est aussi le porte-parole de la LIDU [1], provoque l'irritation des autorités consulaires et du fonctionnaire du ministère de l'Intérieur italien :

Le journal est plus répugnant, plus vil et plus ignoble que tout ce que l'on peut imaginer : c'est un recueil des calomnies les plus basses et les plus honteuses qui ont été inventées à l'étranger contre l'Italie fasciste et contre l'Armée italienne. Le Négus lui-même n'aurait pas pu faire imprimer des propos plus vils [2].

Cette aversion se transforme vite en tentative d'intimidation, lorsqu'un vendeur de journaux arabe est pris à partie par un groupe de jeunes fascistes [3]. Le jeune Arabe est défendu par Vincenzo Mazzone qui devient aussitôt l'objet de « l'attention » du groupe. S'ensuit une rixe, si tant est qu'on puisse parler de rixe à

1. « Una dichiarazione comune dell'antifascismo contro la guerra », *Domani*, n° 6, 22 septembre 1935. C'est seulement à partir de 1936 que paraît *L'italiano di Tunisi, organo della Lega italiana dei diritti dell'uomo*.

2. Rapport de police du 27 août 1935. ACS, CPC, Antonino Casubolo.

3. *Domani* rapporte aussi à plusieurs reprises des incidents entre un certain *cavalier* Treccani et le gérant d'un kiosque à journaux. Voir en dernière page des numéros 2, 4 et 5 des entrefilets qui regorgent de jeux de mots « canins ».

deux ou trois contre vingt. Le déroulement des faits est évidemment très différent selon qu'on lit le rapport du fonctionnaire de police italien ou le témoignage de Vincenzo Mazzone, paru dans le numéro de *Domani* du 29 septembre 1935 sous un titre très évocateur, « I futuri civilizzatori dell'Etiopia danno, sull'avenue Jules Ferry, una prova della loro civiltà ». À la suite de cette rixe, un représentant du consulat italien (le même M. Spada ?) se rend auprès du commissaire de police pour lui exposer sa vision des faits, « plutôt discordante », qui est contredite par les résultats de l'enquête menée par la police locale. Ce représentant est aussi porteur d'un message pour le commissaire :

> Il lui a également exposé le danger que pouvait représenter, selon le consulat, le journal antifasciste. Il lui a rapporté que le consulat général n'avait pas cru opportun ni nécessaire de donner du poids à l'incident, de même qu'il n'avait pas cru bon de donner de l'importance à des publications qui n'en ont pas. Mais il a par ailleurs affirmé que d'autres incidents ne manqueraient pas de se produire dans l'avenir, peut-être plus graves, qu'il déclinait toute responsabilité et qu'il trouvait d'ailleurs inadmissible qu'un citoyen français publie un journal en langue italienne uniquement par hostilité envers l'Italie, dans un pays sous protectorat français [1].

Au cours de cette rencontre, le commissaire aurait assuré au représentant du consulat général que le journal serait interdit au moindre incident. Simple coïncidence ? *Domani* cesse de paraître quelques jours plus tard, à la fin du mois de septembre 1935.

En rendant compte de ces « incidents », qui auraient selon lui un caractère spontané, le fonctionnaire de police tient à rassurer son ministère de tutelle sur les sentiments patriotiques et fascistes de la colonie italienne et sur le caractère spontané de la bagarre et des manifestations qui ont suivi :

> Il faut noter que l'incident a donné lieu à une manifestation tout aussi spontanée qu'éclatante en faveur de l'Italie et du Duce : la foule italienne, qui avait rapidement grossi dans la rue du Caire et sur l'avenue, a crié son exaspération envers ces rares mais actifs représentants de l'antifascisme. [...]
>
> En conclusion, l'incident a montré une fois encore que le sentiment patriotique n'est pas un vain mot pour cette vieille communauté italienne, toujours prête, quand l'occasion se présente, à réaffirmer dans un irrésistible élan de sincérité son indéfectible fidélité à la Patrie [2].

1. Rapport de police du 24 septembre 1935, ACS, CPC, Giulio Barresi.
2. *Idem*, *ibidem*.

Une nouvelle échauffourée entre fascistes et antifascistes, dont nous n'avons cette fois que la version « officielle [1] », est enregistrée en février 1937 : soixante « subversifs » – *sovversivi o sospetti tali* dit le rapport – se sont donné rendez-vous le 13 février au cinéma « Midi-Minuit », pour conspuer les documentaires d'actualité de l'institut Luce qu'on y projette. Le directeur du cinéma aurait fait avertir la police qui n'a pas cru bon de se déranger. Mais un « camarade » présent dans la salle a eu la présence d'esprit de se rendre au journal *L'Unione* dont il est revenu avec des renforts : « un petit groupe de compatriotes ». La « lutte » semble cette fois plus équitable, du point de vue numérique au moins, les anarchistes s'étant alliés aux autres antifascistes de Tunis. Selon le rapport de police, Damiani Luigi a « organisé et dirigé la bagarre ».

D'autres manifestations de ce genre ont lieu quelques mois plus tard, dans le même cinéma, avec la participation de deux cents antifascistes [2].

On le voit, les Italiens de Tunis sont de plus en plus nombreux à se démarquer publiquement du régime fasciste. D'après le rapport du policier qui se vante d'avoir « obtenu la reprise immédiate de la projection des films Luce qui dans un premier temps, sur ordre de la faction anti-italienne de la Résidence, avait été interdite [3] », les autorités françaises semblent une fois encore pencher du côté des autorités consulaires italiennes. Le 28 mai 1940, dans une lettre à Carlo Frigerio, Damiani évoque le changement d'attitude des autorités françaises qui, d'une position très tolérante à l'égard de la propagande fasciste, passe à une politique répressive [4] :

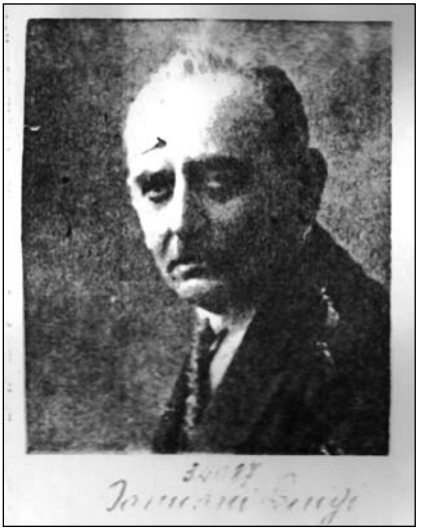
> Ici les autorités ont découvert que les fascistes locaux représentaient un danger. Et ils ont découvert des choses que nous dénoncions depuis deux ans : espionnage, organisations, armes. Si au lieu d'interdire les journaux anarchistes, ou même en les interdisant, ils les lisaient d'abord ! Ils lisaient au contraire les journaux fas-

1. « Incidenti per proiezioni documentarie fasciste », rapport du consulat général de Tunis du 18 février 1937. ACS, CPC, Achille Longhi.
2. Voir ACS, CPC, Giovanni Puggioni.
3. « Incidenti per proiezioni documentarie fasciste », doc. cit.
4. C'est aussi le résultat de la propagande menée par Mussolini et son ministre des Affaires étrangères pour une annexion à l'Italie de Nice, Corse et Tunisie.

cistes et acceptaient les accusations du fonctionnaire du consulat qu'ils viennent de condamner à mort.

Les réunions antifascistes continuent pendant la guerre, notamment chez Damiani, « à la barbe de la police et au mépris des sanctions pénales prononcées encore tout récemment par les tribunaux militaires », comme en témoigne un rapport de police du 25 février 1942 qui fait aussi mention d'un journal et de tracts « incitant à la révolte[1] ». Le petit groupe anarchiste de Tunis reste actif après la fin des hostilités, même si désormais Damiani n'a plus qu'une idée fixe : rentrer en Italie :

> Ici, on fait le peu qu'on est en mesure de faire et que, légalement, on ne devrait pas faire. Mais le résultat est bien maigre. Sans doute parce que nous y mettons peu d'enthousiasme. Mais que veux-tu ? Notre pensée est ailleurs : là-bas, auprès de vous[2].



Damiani a milité sans relâche pour son idéal pendant cette « parenthèse » tunisienne. Mais s'il est parvenu à recomposer sa « famille anarchiste », il ne semble pas qu'il soit arrivé à s'adapter pleinement à l'environnement culturel que lui offre la vie à Tunis. La langue arabe, les codes sociaux non occidentaux ne semblent pas avoir éveillé sa curiosité, car aucun de ses textes, poétiques ou journalistiques, n'en fait mention. Il y a bien quelques allusions dans sa correspondance, du moins celle qui est parvenue jusqu'à nous : par exemple une lettre à Carlo Frigerio du 3 mars 1934 évoque la crise économique qui rend la vie très difficile, pour les Arabes aussi « qui la ressentent davantage ». Dans la même lettre, il se plaint de ne recevoir qu'irrégulièrement son courrier lequel est souvent distribué, dit-

1. Rapport de police du 25 février 1942, ACS, CPC, Achille Longhi.

2. Lettre de Gigi Damiani à Giovanna Berneri, 7 juillet 1945. Giovanna Caleffi, veuve de Camillo Berneri, s'établit à Naples après la guerre et y fonde la revue *Volontà*. Les lettres que Damiani lui adresse et que nous citons ici et dans le chapitre suivant ont été publiées par cette revue *Volontà* dans le numéro de juillet 1955.

il, peut-être avec un brin de mépris, « par des intérimaires arabes [1] ». On l'a vu aussi, dans une lettre à Elena Melli écrite juste après la mort de sa compagne, se démarquer très nettement de ces « gens très différents » qui vivent dans ce « pays peu accueillant » qu'est à ses yeux la Tunisie. Il brosse bien quelques portraits, comme il avait coutume de le faire au Brésil, mais il s'agit uniquement de membres de la communauté italienne. Un malheureux conférencier, professeur au lycée Carnot de Tunis, qui s'est hasardé à vouloir traiter de « L'anarchie, son histoire, sa doctrine, son action », voit ses propos entièrement dépecés par Damiani qui critique la pauvreté de ses lectures en matière d'anarchie et surtout la faiblesse de sa démarche scientifique :

> Le système qu'il utilise pourrait le conduire demain, s'il devait traiter de la philosophie thomiste chrétienne ou de l'humanisme panthéiste franciscain, à analyser la pensée de Saint Thomas à travers Torquemada et à prendre Saint François pour le Cardinal Ruffo. Ce qui ne serait ni honnête ni sage [2].

Damiani fait aussi, s'il est bien l'auteur du texte en question, le portrait d'un Italien de Tunis, dans l'entretien, déjà cité, avec Niam-Bou, lequel n'est pas un « indigène », puisqu'il arrive d'Afrique noire. Notons d'ailleurs que si le raisonnement de ce Niam-Bou sur le colonialisme est fulgurant, on rapporte ses propos dans la « langue » employée par Hergé pour ses personnages africains dans *Tintin au Congo*. On ne peut pourtant pas douter de l'anticolonialisme de Damiani, qu'il faut bien considérer comme un anticolonialisme de principe, étant donné le manque d'ouverture culturelle dont il semble faire preuve. On ne trouve pas de « scènes de genre » comme celles qu'il avait composées lors de son séjour brésilien [3] et aucun Arabe ne paraît sous sa plume.

Damiani ne veut sans doute pas imiter la production de « ces poètes tunisiens uniquement préoccupés de chanter les minarets et les palmiers, avec des mots et un esprit européens [4] ». Dans le même temps, il n'est pas en mesure d'appréhender

---

1. Mais il a le même mépris pour les intérimaires italiens des services postaux de Carrare. Voir la lettre à Ugo Fedeli du 6 août 1953. Rapportons également la phrase qu'il écrit le 12 août de la même année à la compagne de Fedeli, Clelia, en plaisantant sur la rareté de leurs rencontres et de leurs échanges épistolaires : « Les Arabes répètent souvent que Dieu est grand. »

2. « A proposito di una conferenza », *Il Risveglio Anarchico*, 7 août 1937.

3. Voir par exemple Gigi Damiani, « Viaggiando (La gente che s'incontra) », *La Battaglia,* art. cit.

4. Ferruccio Bensasson, « Pagina culturale. I Maledetti », *L'Italiano di Tunisi*, 3 janvier 1937. L'auteur de l'article propose une traduction en italien d'un poème de Mario Scalesi, un poète tunisien de père sicilien et de mère maltaise, qui lui semble être un contre-exemple de cette poésie exotique décriée par l'auteur de l'article. Les poèmes de Scalesi, publiés pour la pre-

autrement que de colonisateur à colonisé ses relations avec la population locale. Damiani n'est pas le seul à se montrer désemparé face à cette situation qu'il n'a pas choisie et qu'il n'accepte pas : on trouve un autre exemple de ces difficultés qu'éprouvent les anarchistes dans leurs relations avec les « indigènes » dans une lettre que Gino Bibbi, écrit à sa sœur :

> Tout le monde dit peu de bien des Arabes, moi je ne peux en dire que du bien. J'en connais beaucoup et quand je passe dans les rues, je vois souvent le visage débonnaire et souriant de quelqu'un qui me tend la main et qui, après l'avoir serrée, la porte à sa bouche pour l'effleurer d'un baiser. C'est leur façon de saluer. Ici, au café, je me suis installé à une table tout seul ; j'avais à peine écrit le premier mot que quelqu'un s'assoit à côté de moi, me salue et me parle en arabe, une langue que je ne comprends pas. Aussitôt une limonade et un verre me sont tombés du ciel… Je pourrais te raconter beaucoup d'épisodes comme ceux-ci, qui sont des marques d'une grande noblesse d'esprit. Peut-être sont-ils tellement peu habitués à être traités d'égal à égal, avec humanité, que lorsqu'ils rencontrent quelqu'un qui les traite de cette façon, ils deviennent sensibles et manifestent les sentiments les plus délicats [1].

Après son retour en Italie, Damiani ne fait plus allusion à la Tunisie où il a mené une « vie faite de restrictions et d'espoirs [2] ». Carlo Frigerio est le témoin épistolaire des « privations inouïes [3] » – le « régime sec » dont il est ironiquement question dans la lettre de 1940 reproduite ci-dessous [4] –, que Damiani

---

mière fois en 1923, ont été réédités à Tunis en 1996. Voir Adrien Salmieri, « Sur la production culturelle des Italiens de Tunisie (1881-1943) », *La traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 32 et suivantes.

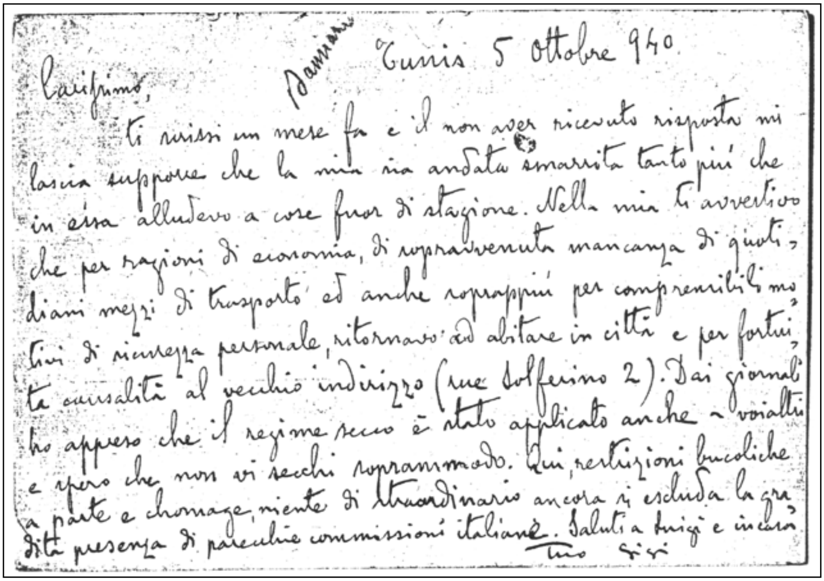
1. Lettre de Gino Bibbi à Maria Bibbi, Blida, 6 août 1933. ACS, CPC, Gino Bibbi.

2. Introduction des éditeurs à la réédition de *Il problema della libertà. Riflessioni di un anarchico*, a cura di un Gruppo Anarchico, Rome, Quaderni Anarchici n° 1, 1946.

3. C[arlo] F[rigerio] « Gigi Damiani », *L'Adunata dei Refrattari*, 19 décembre 1953. Voir aussi les lettres, déjà citées, de Gigi Damiani à Carlo Frigerio.

4. « Tunis, 5 octobre 1940 / Très cher, / Je t'ai écrit il y a un mois et le fait de ne pas avoir reçu de réponse me fait supposer que ma lettre a été égarée, d'autant plus que je faisais allusion à des choses qui ne sont pas dans l'air du temps. Je te disais aussi que, pour des raisons d'économie et d'absence de moyens de transport quotidiens et surtout pour des raisons très compréhensibles de sécurité personnelle, je suis revenu habiter en ville et, par pur hasard, à l'ancienne adresse (2 rue Solférino). J'ai appris dans les journaux que vous avez été mis vous aussi au régime sec et j'espère qu'il ne vous asséchera pas outre mesure. Ici à part les restrictions bucoliques et le chômage, rien d'extraordinaire à condition qu'on exclue la présence appréciée de nombreuses commissions italiennes. / Salutations à Luigi [Bertoni] et aux tiens / Gigi ».

subit pendant tout son séjour en Tunisie, un séjour qu'il est impatient de voir se terminer.



Damiani

Tunis 5 Ottobre 940.

Carissimo,

Ti scrissi un mese fa e il non aver ricevuto risposta mi
lascia supporre che la mia sia andata smarrita tanto più che
in essa alludevo a cose fuor di stagione. Nella mia ti avvertivo
che per ragioni di economia, di sopravvenuta mancanza di quoti-
diani mezzi di trasporto ed anche soprappiù per comprensibili mo-
tivi di sicurezza personale, ritornavo ad abitare in città e per fortui-
ta casualità al vecchio indirizzo (rue Solferino 2). Dai giornali
ho appreso che il regime secco è stato applicato anche a voialtri
e spero che non vi secchi soprammodo. Qui, restrizioni bucoliche
a parte e chomage, niente di straordinario ancora si escluda la gra-
dita presenza di parecchie commissioni italiane. Saluti a Luigi e in caro

tuo Gigi

Chapitre IV

Second retour à Rome Reprise des activités au sein du mouvement anarchiste italien (1946-1953)

Cantor di versi in cui la rima stride
d'irriverenze e di rivolte pregna

Damiani doit cependant attendre février 1946 avant de fouler à nouveau le territoire italien. On peut suivre les péripéties de son retour à travers les lettres qu'il échange avec le militant anarchiste Pio Turroni dès juin 1944[1], puis avec Giovanna Berneri. Cette correspondance pâtit plus que jamais des difficultés liées au manque de fiabilité des services postaux car « quand on poste une lettre, on effeuille la marguerite », écrit Damiani à Giovanni Berneri le 2 août 1944. En avril 1945, la situation est telle qu'il demande à cette dernière de lui écrire via les États-Unis plutôt que directement d'Italie. Pendant de longs mois, il entre-

1. Ces lettres à Pio Turroni de 1944 sont également publiées dans le numéro de juillet 1955 de *Volontà*. Pour la période 1951-1953, les lettres de Damiani à Pio Turroni, citées plus avant, sont en revanche conservées dans le fonds Turroni versé au Centro Studi Libertari-Archivio Giuseppe Pinelli de Milan (CSL). Merci à Brunarosa Gentile de nous en avoir rendu possible la lecture.

prend toutes sortes de démarches pour obtenir l'autorisation de quitter la Tunisie et demande aux anarchistes qui l'attendent en Italie, notamment à Giovanna Berneri, de prendre le relais :

> J'ai frappé à de nombreuses portes, jusqu'à en avoir mal aux mains et à l'estomac. J'ai eu droit à de bonnes paroles, mais c'est tout. N'étant ni un stalinien, ni un converti de dernière minute, ni un politicien bien noté, je dois attendre la fin de la quarantaine, qui sera longue. Je pense que tes amis et toi pourriez faire quelque chose[1] (2 août 1944).

Il n'envisage aucune action « extravagante », comme il en a maintes fois accomplies dans sa vie d'exil, pour effectuer un retour clandestin, onéreux et incertain et surtout trop périlleux. Son état de santé ne lui permet en effet aucun exploit physique car, explique-t-il à Pio Turroni, il vient d'être opéré d'un glaucome (8 juin 1944). En 1944, il a l'espoir que des membres du gouvernement italien qui ont eux aussi connu l'exil, le socialiste Pietro Nenni par exemple, l'aident à régulariser sa situation, mais on lui répond que tout dépend du bon vouloir des Alliés (3 octobre 1944). Damiani finit par se convaincre que ce gouvernement antifasciste trouve trop encombrante la présence des anarchistes sur le territoire italien, comme il l'écrit à Giovanna Berneri en avril 1945 :

> Il me semble cependant inutile, et peut-être même dommageable, de s'adresser aux « émigrés de Coblence[2] », rentrés en Italie et aujourd'hui en place au gouvernement ou à des postes importants. S'ils avaient voulu faire quelque chose, ils auraient agi, comme ils ont agi dans des cas particuliers qui leur tenaient à cœur. Pour moi l'explication, et tu dois t'en faire une raison, c'est qu'ils n'ont pas intérêt à voir rentrer ceux qui ne sont pas d'accord avec leur façon d'avancer sur les chemins… du pouvoir[3].

---

1. Voir aussi l'appel lancé dans *Umanità nova* du 21 avril 1945, « Per Gigi Damiani », et le compte rendu de la rencontre anarchiste de juin 1945 (réunion interrégionale à Milan), dans Ugo Fedeli, *Congressi e convegni (1944-1962). Federazione anarchica italiana*, Edizioni libreria della F.A.I., Gênes, 1963, p. 39. Cet ouvrage a été complété et réédité en 2003 par Giorgio Sacchetti aux éditions Samizdat de Pescare.

2. Damiani fait ici ironiquement référence aux nobles qui émigrèrent au lendemain de la Prise de la Bastille et organisèrent une armée à Coblence.

3. Voir aussi la lettre du 7 juillet 1945 où il écrit, juste après la nomination de Ferruccio Parri, du *Partito d'Azione*, à la présidence du Conseil : « Le gouvernement, maintenant qu'il est plus à gauche, pourrait certainement intervenir pour nous réclamer, mais nous devons nous faire une raison de sa non-intervention et de son hostilité probable à notre retour au pays, nous qui n'adhérerons pas à sa politique. Vous devriez, vous et tous ceux qui partagent votre avis sur cette question, celle du retour des *fuorusciti*, agiter l'opinion publique sur l'ingérence anglaise.

Pour rentrer légalement, il obtient un laissez-passer des autorités françaises, comme il le dit dans la même lettre, mais se heurte au veto, implicite, des autorités britanniques, chargées, selon lui, de préserver les « intérêts de la dynastie des Carignano [la famille royale italienne] ». Il ne voit plus guère comme solution qu'une campagne de mobilisation de l'opinion publique « en faveur de tous les exilés qui ne sont pas communistes », car « malgré toutes les déclarations officielles », seuls ont droit au retour en Italie « ceux qui se mettent "au service" de tel ou tel autre gouvernement allié ». Il suggère même à Giovanna Berneri de songer à reproduire le scénario du retour de Malatesta en Italie en 1919 :

> Vous ne devriez pas perdre de vue les amis que nous avons sûrement encore à la Fédération Maritime. Il finira bien par arriver que quelque bateau italien mouille sur ces côtes, car les relations maritimes ne devraient plus tarder à reprendre et la surveillance qui s'exerce aujourd'hui finira bien pas se relâcher (7 juillet 1945).

Après des mois passés à se morfondre dans ce qu'il appelle un « cul de sac », où il se sent de plus en plus isolé, il finit par débarquer à Naples avec son fils [1] au début du mois de février 1946, en même temps, dit-il, que les fascistes – le « menu fretin » – dont on se débarrasse en Tunisie parce qu'on les considère « anti-français [2] ».

Dès son retour à Rome se pose pour lui la question du logement, qu'il résout dans un premier temps en donnant l'adresse de sa belle-mère, Giuditta Centini. Son sort est lié à celui du périodique *Umanità nova*, recréé à Rome dès 1944, dont il devient le directeur en février 1946. Il est question de transporter la rédaction de l'hebdomadaire dans une autre ville d'Italie [3], mais on ne trouve nul endroit où les frais de typographie et les loyers soient moins élevés qu'à Rome [4]. L'hébergement de Damiani est toujours à l'ordre du jour au congrès anarchiste de février 1948,

---

Le scandale pourrait servir à quelque chose… Peut-être à nous faire interner, à l'étranger, dans les camps que le menu fretin fasciste ne va pas tarder à évacuer. Ceux qui méritaient pire ont depuis longtemps été relâchés. »

1. Voir « Gigi Damiani è rientrato in Italia », *Volontà*, 15 février 1946, ainsi que « Gigi Damiani ritorna in Italia » et « Gigi Damiani è tornato a Roma » dans *Umanità nova* des 7 et 21 février 1946.

2. Lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli du 7 février 1946. La correspondance Fedeli-Damiani, qui reprend dès le retour de Tunisie, est conservée à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam (IISG), dans le fonds Fedeli.

3. Une résolution du Conseil national de la F.A.I. de septembre 1946 propose l'installation à Bologne. Voir *Congressi e convegni*, *op. cit.*, p. 88. À la rencontre nationale anarchiste de juillet 1946, il avait été question de Florence. *Ibidem*, p. 81.

4. Voir la lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli du 6 décembre 1946.

qui souligne la nécessité de trouver « un logement pour Damiani et sa famille [1] et un local décent pour la rédaction [2] ».

GIGI DAMIANI

En mai 1949, il part s'installer quelque temps en Émilie-Romagne, à Forlì, hébergé par Attilio Bazzocchi [3]. Durant l'été 1950, il est encore « en vacances » dans cette ville qu'il n'a « aucune intention de quitter pour retourner à Rome », où il est « un directeur qui ne dirige rien [4] », laissant entendre ainsi que son état de santé, mais aussi, comme nous le verrons, ses mésententes avec la jeune génération d'anarchistes, limite son champ d'action. On le retrouve dans la capitale en décembre 1950, mais sa santé défaillante l'empêche de se rendre au congrès anarchiste qui se tient cette année-là à Ancône. Il alterne ensuite des séjours entre Rome et Carrare, sans qu'aucune solution définitive et satisfaisante soit trouvée pour son logement. De Carrare, il écrit à Pio Turroni le 11 mars 1951, au moment où il s'apprête à assister à une réunion organisée par Giovanna Berneri [5] : « Où irai-je ensuite ? C'est un problème que nous résoudrons à Civitavecchia. » C'est à Rome, au début du mois d'avril 1951, qu'il connaît une première période de cécité complète. Cette crise survient juste au moment où sa fille sort d'un séjour en clinique. Convalescente, elle lui sert de secrétaire [6]. Les soucis s'accumulent,

1. Par différents biais, on peut reconstruire le paysage familial de Damiani : à ses enfants Andrea et Valeria, s'ajoutent un gendre, Lorenzo Greco, une bru, Jolanda, et des petits-enfants, Patrizia et Elio, les enfants de Valeria, et la fille d'Andrea.
2. Voir *Congressi e convegni*, *op. cit.*, p. 117.
3. Il annonce son départ à Fedeli dans une carte postale du 6 mai 1949 : « Je partirai vers la fin de la semaine prochaine à Forlì chez Bazzocchi. J'en ai plus qu'assez de jouer au directeur aveugle. »
4. Lettre de Gigi Damiani à Carlo Frigerio du 29 juin 1950.
5. En hommage à sa fille, Maria Luisa Berneri, décédée en 1949 à l'âge de trente et un ans, Giovanna Berneri lance le projet d'une colonie pour enfants. *DBAI*, *ad nomen*.
6. Voir la lettre de Gigi Damiani à Pio Turroni écrite sous la dictée par Valeria le 16 avril 1951.

puisque Valeria doit subir une grave opération chirurgicale, mais ils ne font pas perdre à Damiani son ironie grinçante :

> Ma fille est à l'hôpital où elle attend de pouvoir supporter une opération au cœur. Elle ne veut pas mourir et est impatiente de tenter l'expérience. C'est le professeur Valdoni qui va l'opérer, celui qui a opéré à la tête Palmiro [1], pour lequel il n'a obtenu de résultat que sur le plan physique. C'est le seul spécialiste qui se hasarde à faire des opérations au résultat aussi incertain [2].

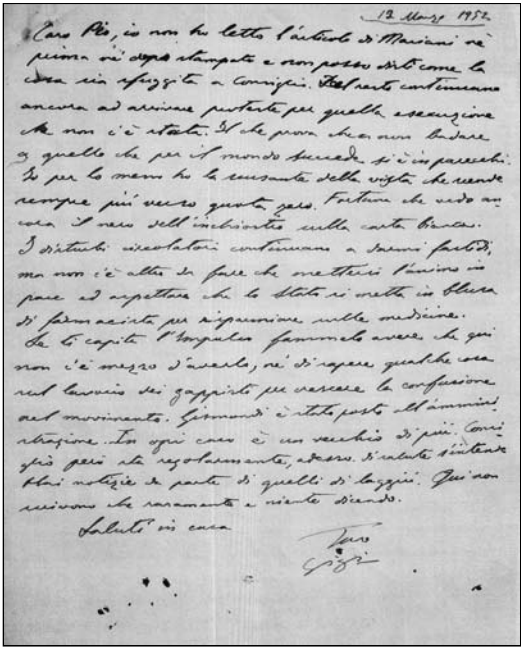
L'opération est heureusement un succès, mais les retombées, que nous pouvons suivre dans la correspondance avec Pio Turroni et Ugo Fedeli durant cet été 1951, sont lourdes [3] pour Damiani qui doit pourvoir en grande partie aux besoins de sa famille. En effet, son gendre, lui aussi militant anarchiste, semble collectionner les séjours en prison [4], et son fils est peu décidé à se mettre à chercher véritablement un emploi – « Andrea continue à vivre de promesses de travail » – à tel point que Damiani, une fois sa fille rétablie, songe à quitter Rome « justement pour mettre Andrea le dos au mur. On dit que la faim fait sortir le loup de sa tanière. Mais tant qu'on lui assure sa subsistance, il continue de rêver ».

Durant l'été 1951, il envisage un nouveau déplacement qu'il ne peut plus effectuer seul : « je ne sais pas si je pourrai me rendre à Carrare parce que je n'y vois plus beaucoup et que je n'ai pas les moyens de me faire accompagner ; j'ai tout juste de quoi payer mon billet ». On envoie finalement une voiture qui le conduit à Carrare où il reste jusqu'à l'automne. En mars 1952, il subit une nouvelle chute d'acuité visuelle et se soumet à une opération chirurgicale. Malgré les espoirs que lui laissent les médecins, la cécité est cette fois définitive : la lettre reproduite page suivante (où il est question des dernières polémiques en cours au sein du mouvement anarchiste et où il donne, incidemment, des nouvelles de sa santé) est sans doute la dernière lettre manuscrite qu'il ait rédigée [5].

---

1. Il s'agit de Palmiro Togliatti, un des fondateurs du Parti communiste italien, qui avait été victime d'un attentat en juillet 1948.
2. Lettre à Ugo Fedeli du 27 juin 1951.
3. Dans une lettre à Pio Turroni du 28 mars 1951, Damiani parle d'une première hospitalisation de sa fille qui vient de s'achever et d'une facture de 212 000 lires. Le journal *Umanità nova* coûtait alors 40 lires.
4. « Son mari aussi est dans une mauvaise posture parce qu'en quelques jours, il a été arrêté deux fois [...]. Au moment où j'écris, il est à la centrale où il a été à nouveau appelé. » Lettre de Gigi Damiani à Pio Turroni, 11 juillet 1951.
5. « 12 mars 1952 / Cher Pio, / Je n'ai pas lu l'article de Mariani, ni avant ni après l'impression et je ne peux pas te dire comment la chose a pu échapper à Consiglio. Des protestations pour cette exécution qui n'a pas eu lieu continuent à arriver. Ce qui prouve que nous sommes nom-

Après l’opération qui a lieu en mai 1952, selon Fedeli, il profite, puisqu’il ne peut pas voyager seul, d’un voyage de sa fille à Florence pour regagner à nouveau Carrare[1]. Il tente toutes les recettes, traitements, médicaments susceptibles de lui faire recouvrer la vue, mais aussi de soulager les autres maux qui l’accablent : des attaques d’artériosclérose, d’hypertension, le pire d’entre les maux étant tout de même les « soixante-seize années qui pèsent sur [ses] épaules et sur [ses] jambes[2] », ses jambes qui menacent de ne plus le soutenir « à cause des troubles circulatoires qui


12 Marzo 1952
Caro Pio, io non ho letto l'articolo di Mariani né
prima né dopo stampato e non posso dirti come la
cosa sia sfuggita a Consiglio. Del resto continuano
ancora ad arrivare proteste per quella esecuzione
che non c'è stata. Il che prova che a non badare
a quello che per il mondo succede si è in parecchi.
Io per lo meno ho la scusante della vista che rende
sempre più vicino questo zero. Fortuna che vedo an-
cora il nero dell'inchiostro sulla carta bianca.
I disturbi circolatori continuano a darmi fastidi,
ma non c'è altro da fare che mettersi l'animo in
pace ed aspettare che lo Stato si metta in blusa
di farmacista per risparmiare sulle medicine.
Se ti capita l'Impulso fammelo avere che qui
non c'è mezzo d'averlo, né di sapere qualche cosa
sul lavorio dei gappisti per creare la confusione
nel movimento. Gismondi è stato posto all'ammini-
strazione. In ogni caso è un vecchio di più. Consi-
glio però sta regolarmente, adesso, di salute s'intende.
Hai notizie da parte di quelli di laggiù? Qui non
scrivono che raramente e niente dicendo.
Saluti in casa
Tuo
Gigi

[l]’assassinent financièrement par l’ingurgitation de remèdes qui n’ont de miraculeux que le prix[3] ». Du fait de l’ironie dont jamais il ne se départit et bien qu’il mette régulièrement en scène, dans sa correspondance, son pharmacien et

---

breux à ne pas faire attention à ce qui se passe dans le monde. Moi au moins j’ai l’excuse de la vue qui baisse de plus en plus pour arriver à zéro. Heureusement que je vois encore l’encre noire sur le papier blanc. Mes troubles circulatoires persistent, mais il n’y a rien d’autre à faire qu’à attendre que l’État mette sa blouse blanche de pharmacien pour économiser sur les médicaments. Si *L’Impulso* te passe entre les mains, envoie-le moi car ici, il n’y a pas moyen de l’avoir, ni de savoir quoi que ce soit sur le travail de sape des gappistes qui accentue la confusion dans le mouvement. Gismondi est entré dans le conseil d’administration, mais c’est encore un vieux de plus. Consiglio va bien maintenant, sur le plan de la santé, j’entends. As-tu des nouvelles de là-bas ? Ici il n’en arrive que rarement et elles ne disent rien. / Salutations chez toi / Bien à toi / Gigi »

1. Lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli, 23 avril 1952.

2. C’est ce qu’il écrit à un certain Bruno dans une lettre du 30 décembre 1952 conservée dans le fonds Pio Turroni du CSL de Milan. Voir aussi sa lettre du 3 septembre 1953 à Nino Napolitano reproduite dans *L’Adunata dei Refrattari* du 24 avril 1954.

3. Lettre de Gigi Damiani à Pio Turroni, 11 mars 1951.

les médicaments qu'on lui administre, on peine à le représenter en vieil homme malade. L'homme est inchangé, c'est la machine qui est à bout :

> Malgré les sommes horribles que je dépense, les spécialités pharmaceutiques auxquelles je demande de me permettre de rester debout me font marcher comme un ivrogne. Je ne suis que douleur, je respire comme un âne poussif et je tousse sans arrêt comme le soufflet percé d'un orgue [1].

Après son installation à Carrare [2], où sa fille vient lui rendre visite à plusieurs reprises [3], Damiani séjourne une nouvelle fois à Rome pendant quelques semaines à partir de mars 1953, ce qui lui permet d'assister au cinquième congrès national anarchiste qui a lieu à Civitavecchia du 19 au 22 mars. Puis, profitant cette fois d'un voyage d'Armando Borghi, il quitte la capitale dès la fin du mois suivant : il ne peut pas y rester car, dit-il, « je n'avais pas de logement convenable [4] et à cause de l'exiguïté du local de la rédaction, je ne pouvais pas travailler tranquillement ; je ne pouvais même pas travailler du tout [5] ». À Carrare, il est hébergé au siège de la F.A.I. [*Federazione anarchica italiana*] [6] et il se rend compte très vite que cette solution ne lui convient pas. Dès le mois de juin, il exprime son désir de retourner à Rome, même si on lui conseille de rester à Carrare : « Armando [Borghi] voudrait que je reste à Carrare parce que j'y suis entouré de l'affection des camarades. Mais c'est une affection aléatoire, tout d'abord parce que je suis

---

1. *Idem*, 8 janvier 1852.
2. Cette installation est annoncée dans *Umanità nova* du 1er juin 1952 : « Le camarade Damiani s'est rendu à Carrare pour continuer à se soigner dans une clinique de cette ville. » Carrare connaît, depuis la fin du XIXe siècle, un fort courant anarchiste, également très actif dans le mouvement de libération. Comme Barcelone, c'est la ville anarchiste par antonomase.
3. Le 11 juin 1952, Gino Bibbi écrit à Pio Turroni pour le rassurer sur l'état de santé de Damiani. Au chevet du vieil homme sont réunis ses proches, dont sa fille. Valeria est encore à Carrare le 26 de ce mois du juin, puisque c'est elle qui tape à la machine une lettre de son père pour Pio Turroni. Elle revient pour Noël : dans une lettre à Pio Turroni du 9 décembre 1952, Damiani parle de la visite de sa fille et de son petit-fils.
4. Même son fils lui déconseille de retourner habiter « dans cette sorte de couloir de *via della Consulta* », écrit-il à Pio Turroni dans une lettre du 26 juillet 1953.
5. Lettre à Ugo Fedeli du 30 avril 1953.
6. Ferruccio Arrighi, dans un article de *Seme anarchico* de janvier 1954, « Ricordando Damiani », raconte : « Je l'ai vu il y a environ un mois, à Carrare, à l'occasion d'une visite à ces braves camarades, et il m'a laissé une impression douloureuse, étant donné ses conditions physiques : il est aveugle et en mauvaise santé dans une petite chambre que ces généreux camarades lui avaient prêtée dans l'immeuble de la Fédération. Il était sur le point de commencer à dicter un de ses textes à une dactylographe. » L'immeuble en question est un imposant édifice situé sur l'une des places principales de Carrare.

vieux et malade et que les samaritaines se lassent vite si elles trouvent quelque chose qui les attire. Au pire, je retournerai à Rome[1]. » Il charge d'ailleurs sa fille de lui trouver une chambre meublée dans la capitale[2], s'étant lassé de Carrare[3] qu'il présente comme un refuge en l'absence d'un domicile à Rome[4]. Il n'est pas étonnant qu'à la fin de ses jours il éprouve le désir de retrouver sa ville natale, laquelle a toujours exercé sur lui une forte attraction dont Nino Napolitano a été le témoin :

> Il est vrai que Damiani préférait habiter à Rome, non pas par chauvinisme ni pour « chercher des papillons sous l'arc de Titus », comme dirait Carducci. Il préférait rester à Rome à cause des caractéristiques populaires de ses us et coutumes et parce que la capitale était le centre politique du pays. En tant que telle, elle intéressait son esprit critique et journalistique.

La correspondance de Damiani regorge d'allusions aux us et coutumes romaines : les parties de campagne[5], le vin des *castelli romani*[6] ou de Frascati[7] et au climat[8]. Rome est aussi présente, comme nous le verrons, dans des poésies et des textes écrits après ses périodes d'exil.

Mais il n'est pas aisé de trouver un domicile pour Damiani, quel que soit l'endroit, car son état de santé le rend de plus en plus dépendant, aussi bien pour ses déplacements que pour ses lectures et son travail de rédaction. Il fait une

---

1. Lettre à Pio Turroni du 22 juin 1953.
2. *Idem*, 26 juillet 1953.
3. Il écrit à Ugo Fedeli le 21 août 1953 : « Je ne sais pas si je resterai à Carrare, ni pour combien de temps encore. La nausée m'est venue à force de supporter ces groupes installés dans leurs gargotes et ces caciques. »
4. Dans la lettre déjà citée que Gigi Damiani envoie de Carrare à Nino Napolitano le 3 septembre 1953, il écrit qu'il s'est réfugié à Carrare « en l'absence d'un domicile à Rome ».
5. « Ah, les belles parties de campagne d'autrefois… », écrit-il de Tunis à sa belle-mère, Giuditta Centini, le 4 juin 1934. ACS, CPC, Gigi Damiani.
6. Voir la lettre à Pio Turroni du 8 juin 1944 : « Je ne te dis pas la hâte que j'ai de boire à nouveau du vin des *castelli romani.* »
7. Alors qu'il vient de passer un séjour en prison pour rupture de ban d'expulsion, il écrit à Malatesta le 4 avril 1930 : « À propos, puisque tu es à deux pas du nouveau règne théocratique, pour enrichir la collection de timbres de Valeria, fais poster la réponse de la Cité du Vatican. Ainsi je pourrai moi aussi admirer à nouveau les clefs de Saint Pierre, même si je préfèrerais un demi-litre de vin de Frascati. » ACS, CPC, Gigi Damiani.
8. Dans la lettre du 4 avril 1930, il évoque la *primavera romana*. Puis, toujours à Malatesta, le 8 décembre 1930, il écrit : « Salutations de nous tous qui toussons à n'en plus pouvoir et vous jalousons les belles journées romaines. » *Ibidem*.

description très précise de ses besoins, sur le ton de la plaisanterie, dans une lettre à Ugo Fedeli du 8 septembre 1953 :

> Il est vrai que le texte publié par *L'Adunata* méritait, comme d'ailleurs presque tout ce que j'écris, d'être moins concis. Tu dois attribuer cela au fait que je dicte et que je n'écris pas. Ce ne sont pas là des conditions idéales pour faire mieux et davantage. Déniche-moi une petite villa avec jardin, sur la *Riviera di Levante*, sans les tracasseries de la vie courante et je te garantis que je pourrai faire un travail plus complet et meilleur ; surtout si je suis entouré de personnes dont la conversation n'est pas dénuée de sens. Si tu peux me trouver cette villa sur-le-champ, ne fais pas de façons ! D'autant plus qu'en quittant Carrare, je ne sais pas où j'irai. Mes enfants et Armando [Borghi] me déconseillent de retourner à Rome étant donné qu'on n'y trouve pas de domicile adapté à mes besoins. Apparemment je suis en bonne santé et certains me trouvent même rajeuni, mais j'ai toujours de l'hypertension et je subis les dommages causés par l'artériosclérose que je combats en me méfiant des remèdes que j'ingurgite, bien qu'ils fassent la fortune de mon pharmacien. Je dois faire face à trop de dépenses pour me sentir tranquille financièrement. Le salaire d'*Umanità nova* couvre à peine la moitié de mes frais et, vieux et aveugle comme je le suis, je ne peux pas songer à faire les mêmes économies qu'autrefois.

Ce salaire que lui verse *Umanità nova* est souvent remis en question par Damiani et il présente à plusieurs reprises sa démission au journal. Étant donné qu'il ne peut plus en être effectivement le directeur, il lui semble ne pas mériter cet argent[1] qui lui est pourtant indispensable : « Une fois que j'ai payé la pharmacie, le médecin et la dactylo, peux-tu me dire ce qu'il reste ? », écrit-il à Pio Turroni le 22 juin 1953. Il est impossible de reconstruire la façon dont il complète ses revenus, encore diminués par le fait qu'il ne bénéficie d'aucun avantage social[2]. On sait en revanche qu'il reçoit de temps en temps des aides ponctuelles des

1. Il écrit le 22 juin 1953 à Pio Turroni : « Jusqu'à présent, on m'a donné un salaire mensuel, mais cela ne peut pas durer ainsi. » Voir aussi la lettre du 27 juin 1952 à Ivan Aiati, le responsable de la publication d'*Umanità nova*, auquel il se plaint que les articles qu'il envoie au rédacteur du journal, Umberto Consiglio, soient systématiquement refusés : « Étant donné que cela arrive pour la seconde fois en quatre semaines, je dois en conclure qu'on m'exclut de la vie du journal et de la direction qu'il prend. Par conséquent, gardez le salaire que vous voulez me verser comme une pension de retraite, salaire auquel je n'ai aucun droit. »

2. « Aucun d'entre nous ne bénéficie de la sécurité sociale », précise-t-il dans une lettre à Pio Turroni du 11 juillet 1951. Voir aussi une lettre à Fedeli du 21 août 1953 : « Ma santé est très profitable au pharmacien. Si j'écoutais les prescriptions médicales, je n'aurais pas assez de 10 000 lires par semaine et je n'ai pas de mutuelle ni aucun autre bénéfice auquel ont droit tous les travailleurs organisés. »

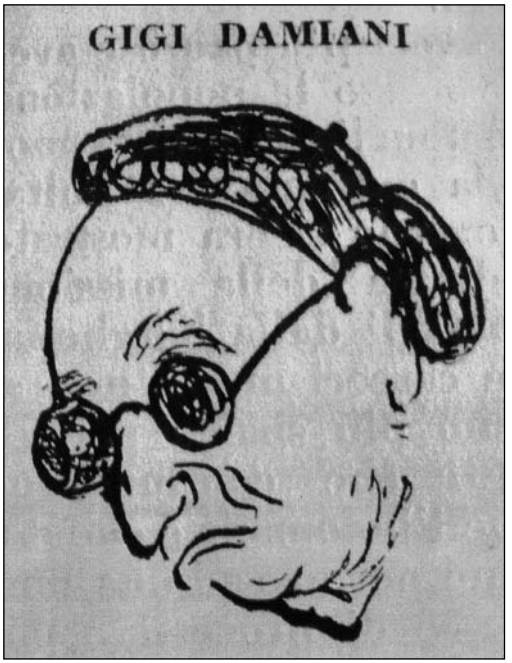
anarchistes aux États-Unis [1] ou en Italie, comme ici par l'intermédiaire de Pio Turroni :

> Avant de conclure, il faut que je vous remercie du dommage que vous avez cru bon infliger aux finances du comité [pro victimes politiques] avec cette saignée de vingt mille francs en ma faveur. Cela m'a libéré des dépenses qui avaient grevé mes revenus fixes. J'essaierai à l'avenir de limiter mes besoins extraordinaires [2].

Pio Turroni, qui, nous dit Ugo Fedeli, aime beaucoup Damiani [3], tente par tous les moyens de l'aider à surmonter ses difficultés tant pratiques que financières. C'est à sa demande [4] que Damiani décrit ses besoins. Il insiste beaucoup sur l'environnement humain qui lui est nécessaire, désirant être entouré d'une famille plutôt que par des vieillards plaintifs, et, toujours sensible au climat, sur la nécessité de trouver un logement qu'on puisse chauffer sans difficulté. Enfin, dit-il, :

---

1. « Il est vrai que de temps en temps, assez rarement, on voit arriver quelques dollars, mais ce n'est pas une entrée assurée », écrit-il le 22 juin 1953 à Pio Turroni. Au moment de la première hospitalisation de sa fille en 1951, les anarchistes italiens aux États-Unis avaient envoyé deux cent cinquante dollars à Gigi Damiani. Lettre de Gigi Damiani à Pio Turroni du 28 mars 1951.
2. Lettre à Pio Turroni du 18 octobre 1953. Voir aussi la lettre déjà citée à Nino Napolitano qu'il remercie d'un chèque que celui-ci lui a fait parvenir.
3. Une relation quasi filiale s'établit entre Damiani et Turroni et il est impossible de ne pas faire le lien avec le sentiment que Turroni a à son tour provoqué auprès de jeunes anarchistes. Nous disposons notamment du témoignage d'Amedeo Bertolo : « En 1963, j'ai connu Pio Turroni. C'était un personnage exceptionnel. […] Il est venu avec son béret d'ouvrier, son visage de maçon et sa profonde sagesse d'anar à l'ancienne mode, certes un peu méfiant envers ces jeunes, mais aussi très ouvert, à tel point que quelques années plus tard, il était devenu en quelque sorte notre "dieu tutélaire". Turroni a eu une forte influence sur mon éducation sentimentale à l'anarchisme. » Amedeo Bertolo, « Éloge du cidre », *L'Anarchisme en personnes*, entretiens conduits par Mimmo Pucciarelli et Laurent Patry, Lyon, Atelier de création libertaire, 2006, p. 185-186.
4. Sans avoir la lettre de Pio Turroni, on le déduit de la réponse de Damiani du 18 octobre 1953. Turroni avait été alerté par un proche de Damiani à Carrare, Alberto Meschi, qui lui écrivait le 9 octobre : « La situation de Gigi empire à tous les points de vue, il marche péniblement et quand il ne pourra plus marcher, comme cela est à craindre, la situation sera encore plus grave. […] Claudina [la compagne de Meschi] non pourra pas continuer à faire ce qu'elle est en train de faire pour Gigi : ce sont des choses que seules les mères ou les épouses peuvent faire. » Lettre de Alberto Meschi à Pio Turroni citée dans Hugo Rolland [Erasmo Abate], *Il sindacalismo anarchico di Alberto Meschi*, Quaderni dell'Istituto Storico della Resistenza in Toscana, Florence, La Nuova Italia, 1972, p. 270-271.



J'ai besoin de peu pour vivre et pour manger. Mes soucis ne dérangent pas beaucoup ceux qui m'entourent et je n'ai pas tendance à me plaindre ni à avoir des exigences excessives. Je ne pourrais pas cohabiter avec un ivrogne ni avec des gens trop romantiques. Si je pouvais trouver dans la même famille quelqu'un qui me fasse la lecture et quelques heures d'écriture par jour, c'est ce qu'il me faut pour continuer la tâche qu'il me semble nécessaire de mener à bien. Puis il me faut une maison ensoleillée et c'est tout. Je ne suis pas de nature intrigante et je sais que je dois me contenter de ce que j'ai, avoir du respect pour mon âge et accepter avec philosophie les ravages du temps. Comme tu le vois, je suis quelqu'un qui sait respecter la liberté d'autrui et je ne demande pas à mon prochain beaucoup d'implication dans les tâches domestiques. Tu peux faire les démarches que tu juges utiles et décider de mon destin sans même me consulter.

Damiani ne quitte Carrare que quelques jours avant sa mort [1], encore amoindri physiquement, à tel point que ceux qui l'ont côtoyé les derniers mois parlent pour lui de libération [2]. Il décède le lundi 16 novembre 1953 au soir au *Policlinico* de Rome. La presse anarchiste [3] se fait largement l'écho de cette disparition, ainsi

1. Le 10 novembre 1953, il annonce son départ pour Rome à Susanne Saunier, la compagne de Giuseppe Mariani, qui lui servait de secrétaire à Carrare. Voir Giuseppe Mariani, « Un'ultima lettera di Gigi », *Umanità nova*, 20 novembre 1953.

2. C'est le terme qu'emploie Fedeli dans sa biographie. Voir aussi la lettre d'Alberto Meschi à Pio Turroni du 3 février 1954 : « Tu n'as pas vu Gigi dans ses derniers jours. Je pense que c'est une bonne chose qu'il soit mort. Il faisait pitié. La gravité de son mal l'avait rendu plus triste, plus méfiant et cela a été, crois-moi, une délivrance pour lui, pour ses proches et pour ses amis. », citée dans Hugo Rolland [Erasmo Abate], *op. cit.*, p. 271. Voir aussi p. 273.

3. *Umanità nova* publie des témoignages, des lettres, que nous avons déjà citées, dans tous ses numéros jusqu'à la fin du mois de décembre 1953. Voir aussi les nécrologies dans *Il Libertario*, *Seme anarchico* et *L'Adunata dei Refrattari*. Notons également les articles consacrés à Damiani

que le quotidien populaire communiste *Paese* qui décrit les funérailles [1]. La mort de Damiani est aussi l'occasion de rappeler le souvenir de sa compagne Lidua, comme le font Carlo Frigerio [2] et Federica Montseny : « Aujourd'hui encore je ferme les yeux et je les revois, elle blonde et douce, tout en délicatesse et en tendresse, lui brun et rude, les traits marqués, le regard sévère et pénétrant [3] ».

Suivre les activités journalistiques et politiques de Damiani après son retour en Italie revient à retracer l'histoire du mouvement anarchiste italien de l'après-guerre, ce qui n'est pas ici notre propos. Dans les grandes lignes, on peut rappeler que Damiani prend dès février 1946 la direction d'*Umanità nova*, qu'on projette à ce moment-là de transformer en quotidien [4]. S'il adhère entièrement à ce projet et en expose, dans un article d'*Umanità nova* [5], la nécessité pour le mouvement anarchiste ainsi que les possibilités réelles de diffusion en Italie, il énumère aussi les obstacles qui rendent le projet difficilement réalisable, sur le plan pratique et financier d'abord [6] : il faudrait à son avis une somme cinq fois supérieure à celle qu'on a prévu de recueillir par souscription [7], en particulier pour surmonter les problèmes de transport et de diffusion d'un quotidien. Il compare enfin la situation de 1946 à celle qu'il a bien connue en 1920-1922, lors de la parution de la première *Umanità nova* :

> Avant d'exposer mon point de vue sur la question du quotidien, j'ai attendu de pouvoir apprécier la situation du mouvement anarchiste et la situation générale, qui sont différentes de celles que j'ai connues il y a plus de vingt ans. Pour juger des possibilités qui nous sont laissées, je ne pouvais plus me baser sur les

---

dans le numéro spécial d'*Umanità nova*, paru dans le courant de l'année 1953 à l'occasion du centenaire d'Errico Malatesta : « Malatesta e Damiani visti dai Magistrati… » et « Su Gigi Damiani… ».

1. « Ses proches suivaient le corbillard : sa fille Valeria, son fils Andrea et son gendre Lorenzo Greco, ainsi que la fidèle Bibi », *Paese*, 20 novembre 1953. Le quotidien romain est cité dans « Corrispondenze », *L'Adunata dei Refrattari*, 19 décembre 1953, par Riccardo Sacconi qui évoque aussi les nécrologies publiées par *Avanti !* et *L'Unità*.

2. [Carlo Frigerio], « Gigi Damiani », *L'Adunata dei Refrattari*, 19 décembre 1953.

3. Federica Montseny, « Una pagina di storia », *Umanità nova*, 27 décembre 1953.

4. Voir les appels lancés dans *Umanità nova*, « Ancora del quotidiano » et « Per il quotidiano anarchico », 21 février et 4 avril 1946. Il est aussi question du quotidien dans une lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli du 13 mai 1946 et dans les lettres de Ugo Fedeli à Gigi Damiani des 13 février et 22 mai 1946.

5. « Per il quotidiano (Opinioni quasi personali) », *Umanità nova*, 1er mai 1946.

6. Voir aussi la lettre de Gigi Damiani à Ugo Fedeli du 13 mai 1946.

7. Le lancement de cette souscription est décidé lors de la rencontre nationale anarchiste de mars 1946 qui s'est tenue à Florence. Voir *Congressi e convegni*, *op. cit.*, p. 75.

> conditions morales et matérielles d'alors que, avouons-le, nous n'avons pas encore reconquises. Notre mouvement est en pleine renaissance, ou mieux, en plein développement. Mais, à l'exception de quelques localités que l'on compte sur les doigts de la main, notre influence est limitée, et nous ne pouvons pas compter sur la sympathie des partis qui, il y a plus de vingt ans, étaient dans l'opposition et qui sont aujourd'hui au gouvernement ; ils veulent y rester et nous sont ouvertement ou secrètement hostiles.
>
> Par exemple, pourrions-nous aujourd'hui, si on refusait de nous vendre du papier, faire pression sur le gouvernement avec une grève quasi générale qui inciterait l'opinion publique à juger un abus de pouvoir ?

Les événements donnent raison à Damiani puisque le périodique reste hebdomadaire. Il en est le directeur effectif tant que son état de santé le lui permet, c'est-à-dire jusqu'à la moitié de l'année 1949[1], puis il continue d'y collaborer très activement et d'en suivre l'évolution, se préoccupant par exemple de trouver des collaborateurs. Citons, parmi les nombreuses lettres où il est question de l'organe de la F.A.I., celle du 18 février 1952 où Damiani évoque :

> la nécessité de faire entrer à la rédaction quelqu'un qui soit en bonne santé, actif et non ankylosé, qui ne soit pas menacé de congestion cérébrale par des avaries circulatoires. Je suis disposé, étant le plus invalide, à lui céder ma place. […] Ceci n'est pas une rédaction, c'est un hospice pour invalides pour lesquels, moi le premier, se tenir debout est un défi.

Il participe aussi très activement, avec Pio Turroni qui en est le responsable, à *L'Antistato. Rassegna Anarchica Quindicinale*. Ce bimensuel paraît à sept reprises à Forlì entre septembre et décembre 1950[2], au moment même où, comme nous l'avons vu, Damiani séjourne dans cette ville. Le premier numéro contient un entrefilet qui, prévenant toute critique sur le risque possible de concurrence avec *Umanità nova*, présente *L'Antistato* comme un bulletin interne au mouvement, en quelque sorte une tribune pour les polémiques en cours. Ces polémiques portent sur les divergences de vue quant à l'orientation à donner au mouvement

---

1. Pier Carlo Masini, collaborateur d'*Umanità nova* depuis 1948, s'occupe alors du périodique jusqu'en 1950. Il évoque cette activité dans un entretien avec Alberto Ciampi publié dans *Pier Carlo Masini. Un profilo a più voci* (a cura di Giorgio Mangini), numero monografico di *Bergomum*, bollettino della Civica Biblioteca Angelo Mai di Bergamo, 2001, p. 182.
2. Le premier numéro était prêt bien avant, selon une lettre de Damiani à Fedeli du 7 juillet 1950, mais, explique-t-il, « Pio a égaré le certificat d'adhésion à l'association de Presse et pour les démarches nécessaires à l'autorisation il doit attendre qu'on lui en envoie une copie ». Notons qu'un huitième numéro est publié en juin 1951.

anarchiste [1], en particulier sur la question de l'organisation et des relations avec les partis politiques et les syndicats de travailleurs.

Ces questions sont également à l'ordre du jour de nombreux congrès ou rencontres anarchistes au niveau national [2] auxquels Damiani participe personnellement ou, quand il ne peut pas se déplacer, en écrivant aux congressistes [3]. En août 1953, il se rend même au camping anarchiste organisé à Cecina. Son but, en suivant toutes ses initiatives, est de surveiller ce qu'il appelle les « déviations » que pourrait subir le mouvement anarchiste : les « tentatives d'infiltrations léninistes » et les « manœuvres de ceux qui veulent structurer le mouvement anarchiste de façon autoritaire et marxiste [4] ». Dans ses lettres à Turroni et Fedeli, qui partagent ses positions, il est particulièrement acide envers les responsables de ces « déviations ». Les noms qui reviennent le plus souvent dans cette correspondance sont ceux de Mario Mantovani et Umberto Marzocchi [5], qui représentent des courants différents de l'anarchisme, trop proches, selon Damiani, Turroni, Fedeli et d'autres, du marxisme et du syndicalisme, et surtout celui de Pier Carlo Masini que Fedeli, pourtant habituellement très mesuré dans ses expressions, nomme le « *duce* des Gaapistes [6] ». Les GAAP (*Gruppi anarchici d'azione proletaria*), créés en février 1951, regroupent, sous la houlette de Masini, de jeunes anarchistes dont Arrigo Cervetto. Leurs activités d'organisation politique, en vue de la création d'une sorte de « "parti" libertaire [7] », sont fréquemment l'objet des lettres qu'échangent Damiani, Fedeli et Turroni [8]. Ceux-ci se préoccupent également de l'activité de Masini dans le domaine de l'histoire de l'anarchisme. Il est fréquent que les

---

1. Voir, dans le premier numéro du 10 septembre 1950, l'article que signe Damiani, *Contributo ad una polemica. Movimento anarchico-Movimento di classe* et, sans signature, *Il nostro programma*.

2. Voir le recueil *Congressi e convegni*, *op. cit.*, notamment p. 129, 144 et 151.

3. Voir par exemple la lettre du 6 décembre 1950, écrite à l'occasion du congrès qui se tient à Ancône quelques jours plus tard. Fonds Turroni, CSL, Milan.

4. Document de la main de Damiani, décembre 1950. Fonds Turroni, CSL, Milan.

5. Sur ce militant anarchiste, voir l'ouvrage de Giorgio Sacchetti publié en 2005 aux éditions Zero in condotta, *Senza frontiere. Pensiero ed azione dell'anarchico Umberto Marzocchi (1900-1986)*.

6. Lettre à Gigi Damiani du 23 février 1953.

7. Nous reprenons l'expression utilisée par Giorgio Mangini et Franco Bertolucci dans *Pier Carlo Masini. Note bio-bibliografiche*, *op. cit.*, p. 120.

8. D'autres anarchistes s'opposent, comme eux, à une certaine forme d'organisation du mouvement anarchiste à connotation autoritaire. La rupture entre les deux tendances est consommée en 1965 au congrès de Carrare. Voir la fiche biographique de Pio Turroni dans le *DBAI* et le témoignage d'Amedeo Bertolo sur cette scission dans « Éloge du cidre », *op. cit.*

articles du jeune historien provoquent la colère de Damiani et surtout de Fedeli, lequel publie régulièrement des mises au point[1]. Pour les deux vieux militants, la nécessité s'impose de publier une histoire de l'anarchisme écrite par ceux qui l'ont vécu pour éviter qu'elle ne soit réécrite par d'autres. C'est ainsi que naît le projet, concrétisé en 1953, de l'ouvrage intitulé *Un trentennio di attività anarchica (1914-1945)*, dont Damiani rédige la préface en 1951[2]. La polémique y est particulièrement agressive à l'encontre de Masini[3], qu'il est aisé d'identifier derrière un pluriel générique[4] :

> Tout en considérant que le vieil anarchisme était mort, ils se proposaient modestement de le rajeunir, de le revigorer avec leur culture marxiste, forts de leur expérience en tant que fascistes et bolcheviques. […] Ils surgissaient, par génération spontanée et autorisés par eux-mêmes, pour prendre les directives du mouvement, parce qu'ils avaient étudié, parce qu'ils savaient parler en public et parce qu'ils se sentaient capables d'innover. Et ils répétèrent le cri des temps heureux [paraphrasant les cris de ralliement fascistes] : À qui l'Italie ? c'est-à-dire l'anarchisme ? À nous !

Outre son activité intense dans le domaine journalistique et épistolaire, qu'il maintient à un rythme soutenu jusqu'à ses derniers jours[5], Damiani publie aussi plusieurs brochures à partir de 1946. Son retour en Italie est même précédé par ses écrits puisqu'un groupe anarchiste de Rome republie son texte de 1924, *Il problema della libertà*. Paraissent aussi en 1946 *Stato e comune*, édité par *L'Adunata dei Refrattari*, un texte écrit à la fin de sa période d'exil, comme le laisse entendre la préface, et deux recueils de poésies. En 1947 et 1948 paraissent trois suppléments à *Umanità nova*[6] puis, en 1949, le dernier recueil de poésies (des

---

1. Voir les lettres de Ugo Fedeli à Gigi Damiani du 9 janvier 1952 et de Gigi Damiani à Ugo Fedeli des 7 juillet 1950 et 27 juin 1951.
2. Il envoie le manuscrit de cette préface à Pio Turroni le 4 novembre 1951. L'ouvrage est publié par les éditions de l'*Antistato* de Forlì.
3. Ce n'est là qu'un aspect de la campagne anti-Masini qui se déclenche et que celui-ci évoque dans l'entretien déjà cité, *Pier Carlo Masini. Un profilo…*, *op. cit*, p. 183-184. Voir aussi la lettre de Ugo Fedeli à Gigi Damiani du 27 août 1953.
4. Dans une lettre à Pio Turroni du 11 mai 1953, Damiani évoque Masini à propos de cette préface « qui l'intéresse tout particulièrement ».
5. Cela est confirmé par Fedeli qui lui écrit le 27 août 1953 : « Je vois que tu travailles beaucoup et qu'à chaque numéro d'U.N. il y a plusieurs textes de toi » et encore le 9 octobre 1953. Voir aussi les témoignages déjà cités de Giuseppe Mariani et de Ferruccio Arrighi.
6. *Discorsi nella notte*, Supplemento letterario di *Umanità nova*, 1947 ; *Le ragioni di una antitesi tra comunisti ed anarchici*, Supplemento al n. 34 del giornale *Umanità nova*, 1948 ;

trois recueils poétiques il sera question plus loin). Mais Damiani ne peut plus désormais envisager d'ouvrages d'envergure, bien que Fedeli, sans sous-estimer les difficultés de tous ordres qu'il doit affronter, l'y encourage :

> Tu devrais malgré tout essayer de rassembler dans un ouvrage l'essentiel de ta pensée. Tu as publié beaucoup de brochures très intéressantes qui, si tu avais le temps et la tranquillité de les réorganiser et de faire le lien entre elles, donneraient lieu à une œuvre homogène importante.

À cette suggestion que Fedeli formule dans une lettre du 6 mars 1951, Damiani répond le 15 du même mois :

> Dans ta dernière lettre, tu me suggères à nouveau de réorganiser mes écrits. Mais je ne conserve rien. Je sens moi aussi le besoin de profiter du peu de vue qu'il me reste, tant que cela dure, pour rassembler quelque chose de plus consistant que les nombreux, trop nombreux, articles que j'ai écrits dans ma vie, dans lesquels ma pensée apparaît de façon fragmentaire et fragmentée par les jugements de circonstance.
>
> Mais où et comment le faire et comment m'assurer la tranquillité nécessaire ?
>
> Giovanna [Berneri] m'a suggéré la même chose et a proposé d'écrire là-bas [aux États-Unis sans doute] pour demander qu'on m'assure des conditions financières qui me permettraient d'accomplir ce travail. Je crois qu'ils n'ont même pas répondu à ce sujet. Il vaut donc mieux ne pas rêver ni faire de projets et laisser les choses suivre leur cours. De toute façon, je ne crois pas qu'il soit indispensable au mouvement que je concrétise mes idées.

Il publie encore, en 1953, *Dio millenaria inquietudine* [1], et rédige la préface, déjà citée, au texte de Giuseppe Mariani, *Memorie di un ex-terrorista* ; il est aussi question d'un manuscrit intitulé *Caino* qu'E. Armand, rédacteur de l'*En-dehors*, aurait dû traduire [2], mais dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Damiani aurait

---

L'utopia anarchica e la realtà anarchica, Stampato a cura di un gruppo di anarchici abruzzesi, Supplemento al n. 50 del giornale *Umanità nova*, 1948.

1. Le texte a déjà paru dans *L'Adunata dei Refrattari* en janvier et février 1952. Il est publié sous forme de brochure à Turin à la demande des *Compagni della Zona dell'Antracite degli Stati Uniti d'America*.

2. Il en est question dans la correspondance Fedeli-Damiani, notamment dans la lettre du 2 mai 1953. Quelques textes inédits, ou présentés comme inédits, sont publiés par *Umanità nova* à la mort de Damiani : *Una protesta di Gesù. Fantasia inedita di Damiani* et *Considerazioni retrospettive*, les 31 janvier et 7 février 1954, puis deux poésies les 21 et 28 février 1954, « Giuste proteste » et « Tira a campare », dont le texte n'est pas inédit pour la première et incomplet dans les deux cas.

aimé répondre à une autre invitation que Fedeli lui lance dans une lettre du 7 août 1953, celle de s'atteler à la rédaction d'un ouvrage de vaste ampleur « sur les événements de ces dernières années, qui ferait vraiment le point sur notre critique et notre action ». Là encore il renonce, non seulement à cause de son handicap visuel, mais aussi parce qu'il n'a pas sous la main la documentation qui lui est nécessaire[1]. Son refus est en revanche catégorique quand Fedeli le presse de rédiger ses mémoires :

> Pourquoi n'écris-tu pas tes « Mémoires » ? Tu as vu beaucoup de choses, tu as connu beaucoup de personnes et tu sais trouver chez chacun son trait caractéristique ; je suis sûr que l'ouvrage que tu pourrais en tirer serait intéressant et utile. [...] Tu connais comme personne notre mouvement et les hommes qui ont milité en son sein, au Brésil, en France, en Espagne à un moment particulièrement intéressant de son histoire, tu as fondé beaucoup de journaux, en somme, tu as tant d'éléments, au moins en mémoire, que tu pourrais créer une œuvre très importante (2 mai 1953).

Les arguments qui le poussent à ce refus, et qu'il expose dans sa lettre à Fedeli du 12 mai 1953, sont de divers ordres : sa santé, comme d'habitude, « qui n'invite pas à la sérénité, ni envers soi, ni envers les autres », et qui le fait « tituber, sur le plan historique, dans les limbes de la relativité ». Mais il met surtout en avant son sens de l'honnêteté qui fait que justement parce qu'il a connu beaucoup de personnes, il préfère ne pas en parler : « Nous avons tous nos qualités et nos défauts, et il ne serait pas honnête de ne parler que des qualités. » Les personnes d'exception, qu'on juge telles quand on les voit de loin, « se réduisent, de près, au plus petit dénominateur commun du genre humain[2] ». Il ajoute encore à l'attention de Fedeli :

> Ce qui compte, ce sont les idées et les miennes ne sont pas orthodoxes. Je suis un hérétique à l'intérieur même de l'hérésie et en exposant ce que sont véritablement mes idées, je risque de faire plus de mal que de bien. Je ne ferais qu'accentuer la confusion. Sans être fataliste, je crois et j'espère que les choses trouveront malgré tout leur chemin. Et puis je n'ai jamais beaucoup aimé être à la tête de quoi que ce soit, église ou école. Malatesta, qui aurait pu le faire, n'a jamais pris la plume pour parler de lui comme d'un homme qui pouvait s'ériger en juge des personnes qu'il fréquentait. […] Je ne suis pas un héros et je suis conscient de ne pas valoir grand chose. Par conséquent, ne parlons pas de mémoires ! (12 mai 1953)

---

1. Voir les lettres des 12 et 21 août 1953.
2. *La mia bella Anarchia*, *op. cit.*, p. 14, où Damiani reprend les mêmes arguments que dans sa lettre à Fedeli.

Il expose pourtant en substance ses idées dans une sorte de testament théorique qu'il intitule *La mia bella anarchia* [1], sur lequel Fedeli ne tarit pas d'éloges :

> Vraiment c'est un très beau texte, de ceux qui m'intéressent tout particulièrement, et tu l'as brillamment traité. C'est un de ces écrits qu'à plusieurs reprises je t'avais incité à faire, dommage – pardonne-moi d'être devenu si pointilleux– qu'il soit encore trop succinct. C'est peut-être parce qu'il est beau et qu'on peut vraiment y retrouver le Damiani qu'on aime qu'il m'a semblé si bref. C'est peut-être parce que j'aimerais que beaucoup de textes de ce genre soient publiés qu'il m'a autant enthousiasmé. […] En tout cas, cher Damiani, je mettrai cet écrit avec toutes les notes que j'ai accumulées, parce qu'il éclaircit pour moi à la fois ta pensée et ta façon de juger les hommes et les choses et, qui sait, il se peut que quelqu'un le retrouve et s'en serve comme point de départ comme retracer la vie d'un militant [2].

L'observation de Fedeli est particulièrement pertinente car la trame utilisée par Damiani dans *La mia bella anarchia* permet de donner un cadre à l'étude des trois recueils de poèmes publiés dans la dernière période de sa vie. Dans ce texte, on retrouve aussi, de façon épurée, son parcours personnel, familial et politique et les problématiques qui lui tiennent à cœur. Sont présentes ses préoccupations du moment, qui sont aussi ses préoccupations de toujours. Il adresse ces pages à tous ceux qui, comme lui, veulent préserver la « pureté de l'Anarchie », car elle « ne se donne pas volontiers à ceux qui prêchent la nécessité du principe d'autorité, qui en sont les esclaves ou les profiteurs » (p. 21) – une allusion directe aux polémiques en cours dans le mouvement anarchiste. L'Anarchie est présentée sous les traits d'une femme qui symbolise la liberté et la justice et dont la présence détermine tous les comportements à tenir et les décisions à prendre. Elle est aussi celle qui apporte du réconfort suite à la perte irréparable de la mère, que Damiani évoque ici sans doute pour la première fois. On retrouve également dans ce texte toute une symbolique anarchiste qu'il développe dans ses poésies, comme nous le verrons. Enfin, est présente, par touches, la composante anticléricale à laquelle Damiani a volontiers donné libre cours dans tous ses écrits et qui prend d'importantes proportions dans le contexte politique de l'après-guerre, avec l'avènement au pouvoir de la Démocratie chrétienne.

---

1. Avant d'être publié par les éditions de *L'Antistato* de Forlì, en 1953, le texte a d'abord paru dans *L'Adunata dei Refrattari* des 29 août et 5 septembre de la même année. Damiani en annonçait la rédaction dès le 12 mai dans la lettre à Fedeli déjà citée.

2. Fedeli écrit cette lettre à Damiani juste après la parution de la deuxième partie du texte dans *L'Adunata dei Refrattari* du 5 septembre 1953. Voir aussi la recension par Domenico Mirenghi dans *Seme anarchico* du 1er janvier 1954.

Chapitre V

Questions de forme

…è pure
il verso un'arma…

Les recueils *Rampogne. Versi di un ribelle* et *Sgraffi*, contenant des poésies composées à la fin de la période tunisienne, ont été publiés dès 1946, l'un à Turin à l'initiative du *Gruppo anarchico piemontese*, l'autre, sous le pseudonyme de Simplicio, aux États-Unis, par *L'Adunata dei Refrattari* [1]. Il est probable que Damiani ait à cette période accentué sa production poétique car, comme nous l'avons vu, il était en butte aux difficultés des communications postales. On apprend, dans une lettre qu'il écrit à Giovanna Berneri le 7 juillet 1945, que, parmi tous les textes qu'il a envoyés au périodique anarchiste italo-américain, seuls des vers ont réussi à traverser l'Atlantique. « Par conséquent, écrit-il encore, on perd l'envie d'écrire, car être lu uniquement par le censeur n'est par une satisfaction qui compense les frais postaux. » Le troisième recueil, *Diabolica carmina. Poesie paganeggianti e anticlericali*, publié à compte d'auteur en 1949 [2], contient à la fois

1. Le journal italo-américain avait déjà publié, dans son numéro du 22 septembre 1945, une des poésies de *Sgraffi*, « Impenitente ».
2. On sait, par une carte postale de Gigi Damiani à Ugo Fedeli du l6 mai 1949, que le volume est prêt dès le mois de mai : « Y aurait-il près de chez toi une librairie où je pourrais envoyer, en dépôt, quelques volumes de mes dernières poésies ? Je ne crois pas qu'il soit opportun d'abuser en les envoyant à la fédération. »

des poésies « tunisiennes » et des poésies « romaines[1] » ; *Umanità nova* en publie quelques-unes, sans signature dès 1946[2]. La parution de ce recueil ne passe pas inaperçue puisque l'auteur doit subir un procès pour « outrage à la religion[3] », qui n'est d'ailleurs pas le seul souci judiciaire qu'il doit affronter[4].

Les trois recueils comportent respectivement vingt-six, quarante et une et vingt-neuf poésies, qui ne sont pas toutes inédites[5]. Ils ont aussi des textes en commun, quatre pour *Rampogne* et *Sgraffi*[6], six pour *Sgraffi* et *Diabolica Carmina*[7], un seul pour *Rampogne* et *Diabolica Carmina*[8]. Suivant l'évolution déjà constatée pendant la période tunisienne, Damiani ne compose quasiment plus que des poésies très construites sur le plan de la forme. Seuls deux textes de *Sgraffi* reprennent le style des poésies rythmiques du recueil *Voci dell'ora*, publié au lendemain de la Première Guerre mondiale, « Parla Erode » et « Eppoi daccapo », deux textes qui, reprenant aussi la thématique générale de ce recueil de 1924, dénoncent les atrocités commises pendant la Deuxième Guerre mondiale. Tous les autres textes

---

1. Un collaborateur d'*Umanità nova*, Gianni Diecidue, évoque ce recueil « de poésies qu'il avait composées durant la dernière période de son séjour en Tunisie et pendant qu'il était le directeur d'*Umanità nova* » dans un article intitulé « Il poeta del diavolo », paru dans *Umanità Nova* et dans *L'Adunata dei Refrattari* respectivement le 10 et le 16 janvier 1960. Tous les propos de Diecidue que nous rapportons sont tirés de cet article.

2. Le numéro du 18 avril 1946 contient en première page « Pasqua di resurrezione », signé X, intitulé « Resurrezione » dans le recueil, et le numéro du 29 décembre 1946 reprend, sans titre et sans signature, le texte intitulé « Natale » dans le recueil.

3. Damiani parle de ce procès dans deux lettres à Pio Turroni d'avril 1951 : « Dans quelques jours, j'aurai peut-être un nouveau procès pour offense au Saint Office » et : « Un nouveau procès contre moi est en préparation parce que j'ai vilipendé le Saint Office. » Voir aussi *Umanità nova* du 25 mai 1952 et l'article de Gianni Diecidue.

4. Dans une lettre à Pio Turroni du 21 janvier 1952, Damiani fait mention d'un autre procès : « Le 9 février, Ivan [Aiati, responsable du périodique] et moi répondrons à nouveau à l'accusation d'apologie de crime. Cette fois en cours d'appel. Si la sentence est confirmée, ce n'est guère réjouissant pour moi parce que la suspension m'a été refusée étant donné que j'ai déjà été condamné par le Tribunal de la Seine et que dans mon dossier figure une condamnation pour vol qui remonte à 1894, condamnation dont je n'ai été informé qu'en 1925, trop tard pour éclaircir les choses. De toutes façons, huit mois de repos forcé ne me feraient pas de mal. » Et encore dans une lettre du 22 juin 1953 : « Il faudrait d'abord que je liquide mes affaires judiciaires ; j'ai deux appels en chantier. »

5. Nous avons déjà cité les publications de « Impenitente », « Resurrezione » et « Natale ».

6. « Rampogna », « Plebaglia », « Voci vi udiamo » et « Dormono i morti ».

7. *Preghiera* repris sous le titre « Supplica », « Abilità commerciale », « Pasqua paesana », « Memento homo », « Testamento » et « Sta su » repris sous le titre « Tieni duro ».

8. « Veraci dei », repris sous le titre « Nostalgie » et largement complété : la première version contient deux sonnets, la seconde cinq.

des trois recueils, au total presque une centaine, répondent à un schéma et/ou contiennent des rimes ou reproduisent un rythme métrique, selon des modèles très variés, souvent très élaborés.

Parmi ces compositions, le sonnet, qui était apparu une seule fois dans l'œuvre poétique de jeunesse, prend une part prépondérante puisque les trois recueils contiennent respectivement sept[1], neuf[2] et quinze compositions[3] utilisant le sonnet, ce qui correspond à un tiers de l'ensemble des poésies. Un chapitre du dernier recueil s'intitule d'ailleurs *Sonetti* et est introduit par « Presentazione », un ensemble de trois sonnets mineurs, composés non pas d'hendécasyllabes, mais de pentasyllabes. Damiani varie le schéma de rimes qu'il emploie. La majorité des sonnets sont de composition très canonique[4], avec des quatrains et des tercets aux rimes alternées (ABAB ABAB CDC DCD), ou des quatrains aux rimes alternées et des tercets à trois rimes (ABAB ABAB CDE CDE) ou en *terza rima* (une occurrence) ; il utilise aussi parfois les rimes embrassées pour les quatrains (ABBA ABBA ou ABBA BAAB) et, à de nombreuses reprises, le schéma CDC EDE pour les tercets. Dans quelques compositions, il a recours à un schéma inhabituel, avec six à huit types de rimes au lieu de quatre ou cinq[5], ne dérogeant cependant qu'une seule fois à la norme qui veut que le deuxième tercet contienne au moins une des rimes du premier (« Resurrezione »). Il arrive enfin qu'une rime soit remplacée par un vers proparoxyton[6]. Chez Damiani, le sonnet constitue souvent une poésie autonome, mais il est aussi la strophe d'une composition plus vaste, de deux à sept sonnets[7] avec, à une exception près, le

1. « Esordio », « Voci dei bronzi... », « Veraci Dei, Balilla ! », « Insorti », « Gli ostaggi » et « Plebaglia ».

2. « La nostra musa », « Due novembre», « Mani tese », « Plebaglia », « Epigrafe », « Un consiglio », « Per intenderci », « Memento, homo... » et « Per una fine ignobile... ».

3. « Al Signore Iddio », « Presentazione », « Nostalgie », « Afrodisiaca », « Ad una suora », « L'Annunciazione », « Religiosa », « Resurrezione », « Amate ! Amate ! », « Pia frode », « Sterilità », « Sfoghi di un buon curato », « A Vittoria Colonna », « In confessione » et « Memento homo ».

4. On prendra plaisir à suivre André Ughetto dans la promenade européenne à laquelle il nous convie dans son ouvrage *Le sonnet. Une forme européenne de poésie*, Ellipses, 2005.

5. On trouve ainsi les dispositions ABAB ABAB CDC EFE (« Resurrezione »), ABAB ACCA DED FEF (*Plebaglia*), ABAB CDCD EFE FEF, ABCB DBEB FGF GHG et ABCB DBEB FGF HGH (ces trois schémas différents pour les trois sonnets de « *Due novembre* »).

6. Ainsi dans trois sonnets : « Insorti » X"AX"A X"AX"A X"BX" CBC, « Sterilità » AX"AX" AX"AX" BCB CBC et « In confessione » ABAB ABAB X"CX" CX"C pour le premier des trois sonnets de cette composition.

7. « Due novembre », « Mani tese », « Per intenderci », « Memento homo… », « Al signore

même schéma de rimes pour chaque strophe. Dans son souci de varier les formes, il utilise également le *sonetto caudato*, où aux quatorze vers s'ajoute un distique (*Plebaglia*, *La nostra musa* et *Resurrezione*) ou un quatrain (*Voce dei bronzi…*), voire un vers et un quatrain (*In confessione*). Enfin, dans une poésie de *Sgraffi*, *Per una fine ignobile…*, le sonnet vient conclure une composition faite de quatrains d'hendécasyllabes et d'heptasyllabes.

Le mètre de prédilection de Damiani est l'hendécasyllabe, qui est aussi le vers canonique de la poésie italienne. Il est présent dans presque tous les sonnets mais aussi dans dix-huit autres compositions, organisées pour la plupart en quatrains, le plus souvent avec des rimes alternées ou embrassées [1]. On a une seule occurrence de poésie en *terza rima*, *Insegnamenti d'occasione*, qui fait écho, y compris dans le titre, à la composition de jeunesse qui utilisait ce mètre : *Epigramma occasionale*. Damiani se sert aussi à deux reprises de l'heptasyllabe, avec des rimes embrassées (*Son quelli*) ou alternées (*La barca di San Pietro*), une fois du double heptasyllabe avec des rimes suivies (*Come parlavano avanti*) et une fois du double hexasyllabe (*A un poledro*, trois doubles hexasyllabes et un hexasyllabe ABBa). Il utilise d'autres types de vers doubles, souvent sur le modèle de la *metrica barbara* élaboré par Giosuè Carducci pour transposer en italien la poésie grecque et latine. Ces vers doubles sont pour la plupart constitués d'un heptasyllabe suivi d'un ennéasyllabe (l'équivalent de l'hexamètre chez Carducci [2]), sans rimes (*Invocazione*, *Basta !* et *Appello ai morti*), parfois en alternance avec un heptasyllabe proparoxyton (*Rampogna* et *Maremma*), un double hexasyllabe (*Il vascello fantasma*) ou avec un vers double d'un autre type, en l'occurrence un pentasyllabe suivi d'un heptasyllabe (l'équivalent du pentamètre chez Carducci). Pour illustrer ce dernier cas, voici quelques vers de *Monito* :

e i mutilati corpi ch'attesero sotto la neve
dei vostri carri la già sicura marcia,
non chiedevano lodi ; neppure mercede, epitaffi.

Iddio », « Presentazione », « Nostalgie », « Ad una suora », « Resurrezione », « Amate ! Amate ! », « Sfoghi di un buon curato » et « In confessione ». C'est le principe de la *corona*.

1. « La Sommossa », « Romanticismo », « Riparti Don Chisciotte », « Al lettore », « Ti chiudo, o finestra », « Un… pacioccone… o, a piacer vostro, un farabutto », « Sta su », « Natale », « La vera fede » et « Tieni duro » sont composés de quatrains d'hendécasyllabes aux rimes alternées ; « Emblema », « Aiuta ! Aiuta ! », « Pasqua paesana », « Mai ! » et « Immutata fede » de quatrains d'hendécasyllabes aux rimes embrassées. « Aristocrazia » romana utilisent les deux schémas. « Ripresa », « La vera fede » et « Odor di santità » sont en rimes libres.

2. Nous suivons ici les indications de Mario Pazzaglia dans son *Manuale di metrica italiana*, Florence, Sansoni, 1990, dans le chapitre « Metrica barbara », p. 160 et suivantes.

Et les corps mutilés qui attendirent sous la neige
la marche sûre de vos chars
ne demandaient pas de louanges, ni de miséricorde, ni d'épitaphes.

Deux poésies, « Voci vi udiamo » et « Davanti alla bara di un pargolo », suivent le modèle de l'ode alcaïque utilisé par Carducci dans ses *Odes barbares* : deux hendécasyllabes alcaïques (composés d'un pentasyllabe paroxyton et d'un pentasyllabe proparoxyton), un ennéasyllabe où les accents rythmiques portent sur les 2e, 5e et 8e syllabes et un décasyllabe accentué sur les 3e, 6e et 9e syllabes. Citons la première strophe de « Davanti alla bara d'un pargolo » où le mètre indiqué est, comme dans toute la poésie, rigoureusement respecté :

Piccola bara che un velo candido
ricopre, dimmi : nel corpo gracile
che freddo rinserri, qual colpa
ha punito l'indigete[1] *nume ?*

Petit cercueil qu'un voile blanc
recouvre, dis-moi : toi dont le corps gracile
est froid, quelle faute
le dieu indigète a-t-il punie ?

Dans quatre autres poésies, « Dormono i morti », « Italia ! Italia ! », « Ad una cortigiana » et « Esiglio », on retrouve le modèle « barbare » de l'ode saphique : trois hendécasyllabes suivis d'un pentasyllabe, sans rimes, comme on le constate dans ce quatrain de « Ad una cortigiana » :

La plebe si commuove facilmente
su le miserie che conobbe tutte ;
perdona a' vinti ; ma tremenda spazza
quei che la sfida.

La plèbe s'émeut facilement
sur les misères qu'elle a toutes connues ;
elle pardonne aux vaincus ; mais, terrible, elle emporte
ceux qui la défient.

Damiani utilise encore le *metro giambico*, rendu par une alternance d'hendécasyllabes et d'heptasyllabes proparoxytons (« Amori biblici » et « Rose del

1. Comme le rythme l'impose, nous rétablissons ici *indigete* au lieu de *indigente* qui figure dans le texte publié.

deserto ») et le *pitiambico primo* dans « Rampogna » et « Maremma », avec une alternance d'hexamètres et d'heptasyllabes proparoxytons. Voici un quatrain de « Maremma », une poésie qui décrit les pénibles conditions de vie des paysans de cette région marécageuse de Toscane, où l'on pratique l'élevage :

E offrono, i greggi, lana che rendite danno non poche
ad un romano principe.
Ma non coperte e caldo per quelli che febbre divora
agghiada co' suoi brividi.

Et ils offrent, ces troupeaux, de la laine qui assure de bonnes rentes
à un prince romain.
Mais pas de couverture ni de chaleur à ceux que la fièvre dévore
et glace, avec ses frissons.

Les hendécasyllabes et heptasyllabes proparoxytons sont aussi présents dans « Nella tempesta, avanti ! », dont la première strophe nous indique le schéma :

Montagne d'acqua furibonde assalgono
i fianchi della nave e vi s'infrangono
spumeggianti di rabbia, eppoi ritornano
all'assalto implacabili.

Des montagnes d'eau furibondes assaillent
les flancs du navire et s'y brisent
écumantes de rage, puis elles reviennent
à l'assaut implacables.

Des vers proparoxytons interviennent dans quelques compositions au schéma moins régulier[1], mais peuvent aussi servir à remplacer la rime dans les compositions d'hendécasyllabes et d'heptasyllabes[2]. Certaines compositions mixtes (hendécasyllabes et pentasyllabes mais surtout hendécasyllabes et heptasyllabes)

1. Voir « Offerta » (en alternance un vers long et un heptasyllabe proparoxyton), « Epigramma (a un cafone) » (des heptasyllabes proparoxytons et des hendécasyllabes) et les deux versions de « Testamento » (hendécasyllabes et heptasyllabes, tous proparoxytons dans la deuxième version).
2. C'est le cas pour « Antiche piaghe » Ax"B Ax"Bx", « Per une fine ignobile… » X"aBx" X"aBx", « Sermone ai gonzi » x"Ax"A.

sont entièrement rimées [1] et emploient des schémas très variés [2] mais réguliers à l'intérieur de chaque poésie.

Cette variété dans la prosodie est le reflet de la rigueur avec laquelle Damiani compose ses textes, dont il soigne aussi le rythme de chaque vers, nous l'avons vu pour les odes alcaïques. Citons encore l'exemple du sonnet « Esordio », dont les quatrains comportent des vers *a minori* et les tercets des vers *a maiori*. Remarquons également « Dormono i morti », où tous les hendécasyllabes sont *a minori* ; il en va de même pour « Emblema », qui comporte toutefois un hendécasyllabe *a maiori*, avec une sixième syllabe accentuée, de façon effectivement emblématique, sur le mot « liberté » : *simbol di libertà che non si rende*. Si le rythme l'impose, Damiani sait manier aussi les changements d'accentuation, comme dans « Attenti o cani » : *Mastini che il collare ha reso umili*, où *umili* subit un changement d'accent grammatical pour rimer avec *signorili*, ou dans « Emblema », où *Spartaco* devient *Spartaco* pour que l'accent porte bien sur la quatrième syllabe de cet hendécasyllabe *a minori* : *Ma di Spartaco, sì, quel che sull'asta*. Là aussi, il respecte la tradition.

Les variantes qui interviennent dans les différentes versions des mêmes textes sont un élément de plus qui nous informe sur la méticulosité de Damiani. Les changements apportés concernent les choix typographiques et orthographiques (majuscules, élisions, ponctuation, sauts de paragraphes, agencement des strophes, inversions dans l'ordre des mots ou des vers), mais aussi grammaticaux (singulier/pluriel [3], accord du participe passé, emploi du subjonctif) et lexicaux (il s'agit le plus souvent de rectifier des erreurs : *ateniese* au lieu de *atenese*, ou de supprimer des archaïsmes : *olenti* au lieu de *aulenti*, *nell'aria* au lieu de *nell'aere*, *interi* au lieu de *intieri*, et parfois d'apporter une nuance : *sicura* au lieu de *severa*, *possente* au lieu de *premente*). Quelquefois c'est un sous-titre qui

1. Seuls « Dedica », « Diritto d'asilo et « Il festino dei corvi » ne suivent pas de schéma régulier, avec des rimes libres pour les deux premiers, et sans rimes pour le dernier qui contient en plus quelques vers longs.

2. On trouve les combinaisons les plus diverses : « Giuste proteste » Ab_7a_7B, « Preghiera » et « Supplica » Ab_7Ab_7, « Storie di frati » $ABAb_7$, « Agnostica » (les seize premiers quatrains) ABa_7b_7 et ABa_7Cc_7B (les douze derniers sizains), « Abilità commerciale » ABa_7B, « Per una fine ignobile… » $X"a_7Bx"_7$ $X"a_7Bx"_7$, « Attenti, o cani… » $ABABx_7$ (l'heptasyllabe a la même rime dans les six strophes), « Coraggio e avanti ! » Ab_7CCb_7A, *Impenitente* ABb_7A, « La barricata » $ABABABAx_5$ (le dernier vers des six huitains se termine toujours par le mot *morte*).

3. Avec parfois des conséquences importantes comme par exemple dans « Voci vi udiamo », où l'ensemble de ces voix qu'on entend devient une succession de voix différentes à chaque strophe, ainsi dans la première : *Chi mai v'ispira voci dell'animo / che ne spingete, su, verso il culmine* devient *Chi mai t'ispira, voce dell'animo, / che ci sospingi, su, verso il culmine*.

apparaît, une épigraphe, voire une strophe ou plusieurs : « Veraci dei », transformé en « Nostalgie », s'allonge de trois sonnets, et « Testamento » est repris dans *Diabolica carmina*, dans une version entièrement remaniée et plus longue de quatre vers. Si certaines erreurs sont rectifiées [1], quelques-unes s'ajoutent [2] ; d'une manière générale, comme nous l'avons déjà noté pour les poésies de jeunesse, les compositions ne sont pas exemptes d'erreurs ou de maladresses, qui ne sont sûrement pas toutes à imputer à l'auteur des vers, étant donné l'intervention des typographes ou correcteurs [3]. Pour le recueil *Diabolica carmina*, c'est Gianni Diecidue qui s'occupe de la relecture, à la demande de Damiani : « C'est avec un grand plaisir que je me chargeai de revoir la métrique et de corriger les épreuves (je dois avouer que je n'ai rien corrigé car il n'y avait rien à corriger). »

Damiani se prête très volontiers au jeu littéraire et poétique dont il s'emploie à respecter scrupuleusement les règles. Il se délecte même à mettre sous sa plume des épithètes propres à la métrique grecque, latine ou « barbare » : *alcaico*, *saffico*, *trocheo*, *giambico* et à citer le poète latin Horace et ses hexamètres, peut-être pour mettre sur la voie le lecteur distrait ou non initié. On peut penser que la composition poétique est pour lui un exercice intellectuel qui l'aide à supporter l'impatience qui le ronge alors que, contre son gré, son séjour en Tunisie se prolonge et qu'il ne parvient pas, nous l'avons vu, à faire traverser mers et océans à ses articles destinés à la presse anarchiste. S'il se préoccupe autant de l'efficacité de ses compositions poétiques, c'est qu'il connaît la portée du rythme, associé pour lui à la virilité – *ispiraci la maschia cadenza del verso* (« Rampogna ») –, et qu'il veut donner un moyen d'expression aux voix rebelles :

> *irato clamare di quanti*
> *l'ingiustizia rivolta, t'udiamo !*
> *E t'incidiamo nell'ode alcaica.*
>
> Clameur de ceux
> que l'injustice révolte, nous t'entendons.
> Et nous te gravons dans cette ode alcaïque.

Ces voix rebelles, citées ici dans la poésie « Voci vi udiamo » (deuxième version), étaient déjà audibles dans le recueil de 1924, *Voci dell'ora*, notamment dans

---

1. Ces rectifications nous font penser que *Rampogne* a précédé *Sgraffi* dans la publication.
2. *Ancora* devient *ancor* (« Sta su… » et « Tieni duro »), transformant malencontreusement un hendécasyllabe en décasyllabe ; *padre* devient *padroni* (« Rampogna »), ajoutant une position à un vers qui n'en avait pas besoin.
3. Voir le cas d'hypercorrection relevé dans la note 1 page 136 de ce chapitre (*indigete*).

note3 - Il faut qu'on mette la page au dernier moment si cela bouge

la poésie « Prefazione », où elles sont à la fois un signal et un encouragement (*ammonitrici, rincuoratrici*) pour ceux qui les entendent. Damiani exprime ainsi son souhait de mettre sa poésie au service de son idéal politique, dans le but de produire « quelque chose qui soit vivant, qui soit humain ; quelque chose, phare ou lanterne, qui indique le but à atteindre ou éclaire une partie du chemin » (*Vita*, mars 1925).

Plus de vingt ans plus tard, Damiani reprend la même métaphore lumineuse dans la première poésie de *Rampogne*, « Esordio », où le vers devient un « flambeau », s'il apporte *luce e calore dove l'ignoranza / con la fatale accidia si consorta* (« la lumière et la chaleur là où l'ignorance se joint à l'inertie fatale »). De même, Damiani décline sur plusieurs tons une autre image déjà présente en 1924, qui transforme métaphoriquement les vers en armes. Ces armes sont des bombes dans « Prefazione » :

Voi servirete lo stesso per caricare la mina
che dovrà esplodere nel giorno della grande giustizia.

Vous servirez quand même à charger la mine
qui explosera le jour de la grande justice.

En 1946, dans « *Esordio* », le vers est une arme blanche :

Quando che sferza, punge, incita, è pure
il verso un'arma, ed adoperarla giova.
E puoi vederla tramutarsi in scure
se, chi l'impugna, è forte nella prova.

Quand il fouette, éperonne, incite, le vers
est aussi une arme, et son usage est utile.
Et tu peux voir cette arme se transformer en hache
si celui qui l'empoigne est fort dans cette épreuve.

ainsi que dans « Invocazione », où l'image guerrière s'intensifie encore, puisque c'est cette fois la plume qui se transforme en poignard pour transpercer les ventres bien pleins (*buca nell'epe satolle*), trancher les gorges de ceux qui volent le bien commun (*le gole voraci dei ladri / del comun patrimonio, del pane di tutti recidi*), avant de se servir du sang qu'elle a fait couler comme d'une encre libératrice :

Poi col sangue la nuova canzone inneggiante a la piena
redenzione compiuta sul cuore dei liberi traccia.

Puis, avec ce sang, inscrit la nouvelle chanson qui glorifie
la totale rédemption advenue dans le cœur des hommes libres.

Damiani n'hésite pas à appeler à la rescousse d'illustres prédécesseurs qui ont eux aussi mis leur plume au service d'une cause : Tyrtée et ses chants guerriers ou Archiloque, confirmant son goût pour l'Antiquité déjà manifeste dans ses premières poésies. Ces emprunts des thèmes antiques, souvent en référence à la lutte contre le tyran, et à la mythologie grecque et romaine, sont peut-être une réaction à l'emploi qu'en fait le fascisme. Ils sont peut-être aussi le reflet de l'influence de certains auteurs classiques, celle de Giosuè Carducci en particulier. Nous avons déjà relevé cette influence à propos de la métrique utilisée par Damiani et nous la retrouverons encore dans la veine anticléricale : la composition de Damiani intitulée « Satana aiuta ! » (*Almanacco libertario* de 1935) est sans doute un écho au poème de jeunesse de Carducci, « A Satana », composé du temps où le poète, alors républicain et anticlérical[1], était « la voix de l'Italie révolutionnaire[2] ».

Malgré ce penchant pour le classicisme, qui remonte peut-être à la période où il était à l'école primaire, Damiani prend ouvertement parti pour le romantisme dans une poésie intitulée justement « Romanticismo ». Comme chez les poètes grecs, comme chez les classiques, Damiani ne prend chez les romantiques que les éléments qui lui sont utiles à la lutte qu'il mène pour son idéal anarchiste : beaucoup de poètes romantiques ont combattu la plume et, parfois, l'épée à la main pour un idéal de liberté, contre un tyran[3], au prix de maints sacrifices, parmi lesquels, en premier lieu, celui de l'exil, un thème auquel Damiani est particulièrement sensible. Dans « Romanticismo », où il expose cette filiation avec les romantiques[4], il fait fi des divergences idéologiques, par exemple de la conversion au catholicisme de l'auteur des *Fiancés* sous l'influence de sa femme Enrichetta, ou du découragement de Silvio Pellico après son séjour en prison :

---

1. Pietro Gori consacre un poème à la « conversion » de Carducci, « A Giosuè Carducci », repris dans le recueil *Battaglie*, *op. cit.*, p. 16.
2. Pier Carlo Masini, *Poeti della rivolta*, *op. cit.*, p. 41. Carducci est souvent cité par les anarchistes : ce sont ses poésies que scande l'un des personnages du roman utopique de Giovanni Rossi *Un comune socialista*, Milan, Biblioteca socialista della *Plebe*, Tip. F. Pagnoni, 1878, p. 79. Carducci est aussi cité en épigraphe de ce roman et p. 30.
3. Voir aussi l'usage anticolonialiste que fait Alessandro Cerchiai de citations de poètes du *Risorgimento*, Alessandro Manzoni, Giovanni Berchet, Giosuè Carducci, Giacomo Zanella, dans « La congiura degli eroi », *La Propaganda libertaria*, São Paulo, 10 août 1913.
4. Damiani défend encore les auteurs romantiques dans un article du numéro spécial d'*Umanità nova*, *Commemorando Pietro Gori nel 40° anno della sua morte*, cité par Maurizio Antonioli, *op. cit.*, p. 61.

...che cosa importa,
se l'Errica trascina a Dio il Manzoni,
o se, prigione, Pellico, sconforta ?
[…] Scordate non abbiamo le tue gesta.
e neppur le tue donne e i tuoi poemi.

...qu'importe
si Errica entraîne Manzoni vers Dieu
ou si la prison décourage Pellico ?
[…] Nous n'avons pas oublié tes hauts faits,
ni tes femmes ni tes poèmes.

D'autres figures du *Risorgimento* apparaissent dans la même poésie : Giuseppe Mazzini, Giuseppe Garibaldi, des femmes patriotes, comme Cristina Belgioioso et Clara Maffei, et des martyrs comme Tito Speri, patriote italien exécuté par les Autrichiens, mais aussi des héros engagés sur les barricades de tous les pays d'Europe pendant les insurrections de 1848 :

E da Parigi, a Roma, fino a Vienna
fino a Varsavia, sulle barricate,
è nel sangue che bagni la tua penna
per la storia dell'epiche giornate.

Et de Paris à Rome, jusqu'à Vienne
et Varsovie, sur les barricades,
c'est dans le sang que tu trempes ta plume
pour écrire l'histoire de ces journées épiques.

Ces barricades, au cours desquelles a coulé du sang qui a servi à « écrire l'histoire », semblent être le parallèle des barricades idéales que Damiani met en scène dans ses propres poésies (« La sommossa », « La barricata ») ; de même, il semble envier à cette poésie du *Risorgimento* le fort impact qu'elle a eu auprès du peuple. Il évoque cet aspect édifiant de la poésie dans ces vers où il fait apparaître Balilla, le symbole de toutes les insurrections :

Tuo verso e prosa stesero la mano
a l'incolto ; e ne fè sassi, Balilla...

tes vers et ta prose tendirent la main
aux incultes, et Balilla les a transformés en pierres...

Balilla – dont Damiani se sert encore pour le titre d'une de ses poésies –, surnom de cet enfant génois qui, en lançant une pierre contre l'occupant autrichien, a

déclenché une insurrection en 1746, est cité notamment dans l'hymne républicain composé par Goffredo Mameli, mort en 1849 en défendant la République romaine. Damiani cite implicitement ces batailles pour la république à travers le nom de l'endroit, Porta San Pancrazio, où a pris fin le siège de la ville et explicitement l'*inno di Mameli*[1], dont on se souvient qu'il ne devient l'hymne national italien qu'en 1946, donc après la composition des vers de Damiani. Malgré ses références implicites et explicites, il serait déplacé de voir chez Damiani des velléités patriotiques ou des élans de ferveur républicaine. Sa démarche, qui consiste, répétons-le, à prendre ce qui est édifiant chez les auteurs qui le nourrissent et à laisser de côté ce qui ne l'est pas, est aussi celle d'autres anarchistes, comme Camillo Berneri, par exemple, qui s'exprime ainsi à propos de Victor Hugo :

> Victor Hugo fut un grand écrivain. Le peuple aime *Les Misérables*. Cette œuvre a été bénéfique. Peu importe le reste. [...] Nous pouvons lui pardonner beaucoup parce qu'il a beaucoup donné[2].

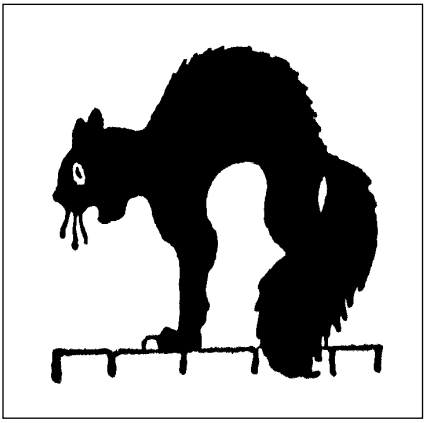
Hugo, nous l'avons vu, est aussi une référence pour Damiani[3]. C'est, indirectement, avec lui que s'ouvre la poésie *Romanticismo*, où l'on voit flamboyer le gilet rouge que portait Théophile Gautier lors de la première d'*Hernani*, la pièce de Victor Hugo qui a déclenché la bataille littéraire entre classicisme et romantisme :

> *Romanticismo che il panciotto rosso*
> *indossi di Gautier e che « l'Ernani »*
> *trasporti sulle scene a dare addosso*
> *al classicismo dai risucchi vani*
>
> Romantisme, qui arbores le gilet rouge
> de Théophile Gautier et portes *Hernani*
> sur la scène pour combattre
> le classicisme qui s'agite en vain

1. Il s'agit d'une référence que Damiani partage avec d'autres antifascistes, dont le socialiste Luigi Campolonghi qu'il cite d'ailleurs en exergue de « Romanticismo ». Voir *Luigi Campolonghi, Une vie d'exil*, Paris, CEDEI-CIRCE, 1989.
2. *Pagine libertarie*, 1er mai 1922.
3. Pour Damiani comme pour beaucoup d'anarchistes. Voir par exemple « Cinquantenario di Victor Hugo » dans l'*Almanacco libertario* de 1936 et « Victor Hugo uomo politico » dans la revue *Vogliamo* du 1er octobre 1929.

Dans cette poésie – mais aussi dans l'épigraphe de *Tieni duro* – Damiani cite encore Giuseppe Giusti, laissant entendre qu'il a pu prendre en modèle l'ironie mordante qui caractérise ce poète.

Les noms d'Hugo, Carducci, Giusti figurent souvent dans les colonnes des journaux anarchistes [1]. Nous avons aussi évoqué, à propos des écrits de jeunesse de Damiani, Olindo Guerrini, apparaissant plus souvent sous son pseudonyme de Lorenzo Stecchetti, Mario Rapisardi, Carlo Monticelli, Octave Mirbeau, Edmondo De Amicis et Émile Zola, auxquels il faut ajouter Ada Negri, du moins jusqu'à ce que cette dernière se transforme en *vecchio budello* (en « vieux trumeau »), selon une expression de Luigi Fabbri [2] qui fait ainsi allusion à la conversion de la poétesse à l'idéologie fasciste. Font sans doute aussi partie de cette « bibliothèque virtuelle » de Damiani des auteurs romains comme lui. Il y a fort à penser qu'il s'est imprégné des compositions de Giuseppe Gioacchino Belli lorsqu'on constate que les sonnets se multiplient dans *Diabolica Carmina*, en particulier pour traiter des sujets religieux et licencieux, avec une légèreté et une liberté de langage qui, sans atteindre celles de Belli, s'en approchent quelquefois. De même, les fables de Trilussa, souvent cité lui aussi dans les journaux anarchistes, semblent bien avoir inspiré le bestiaire de Damiani, qui s'adresse volontiers à des chats, des chiens [3], à un poulain dans « Ad un poledro ». À moins qu'il ne faille voir, en particulier dans cette dernière poésie, plus intimiste, une trace de Pascoli [4].



1. Sans viser l'exhaustivité, nous pouvons citer aussi Léon Tolstoï, Fédor Dostoïevski, Henrik Ibsen. La bibliothèque littéraire des anarchistes italiens ne semblent pas avoir suscité beaucoup de recherches pour l'instant. Des grands noms de l'anarchisme, comme Luigi Fabbri ou Camillo Berneri, se sont pourtant volontiers penchés sur la question littéraire. Nous avons tenté quant à nous une rapide approche, pour la presse anarchiste de langue italienne publiée au Brésil, dans « Anarchistes italiens au Brésil 1890-1920. Apports culturels », *Phénomènes migratoires et mutations culturelles*, *op. cit.*, p. 39-48.

2. Voir sa lettre à Carlo Frigerio du 30 août 1928, *Epistolario*, *op. cit.*, p. 215.

3. Voir « Emblema », où l'on oppose le chien, toujours vu de manière négative chez Damiani, au chat, symbole de liberté. Voir aussi « Attenti o cani ».

4. Rappelons que Damiani publie une poésie de Pascoli dans un de ses périodiques romains en 1925, *Parole nostre*. Voir aussi, pour une possible influence pascolienne, « Maremma » et

Damiani ne se démarque pas, du point de vue de la forme, des canons traditionnels et reprend bon nombre d'images aux poètes de sa bibliothèque, mais il cherche à se distinguer du point de vue des sources d'inspiration, s'appliquant à faire des « vers prolétaires[1] » car, prévient-il, sa muse ne fait pas partie de la noblesse :

La musa mia non viene d'Elicona,
non è duchessa d'Este e non è dama
a cui di letterati una corona
aumenti il prezzo di sua larga fama.

Lascia il Petrarca e non chiamare il Tasso
a un paragone che nessun ti chiede ;
per ogni verso nella fionda è un sasso
e sol pei calci misuriamo il piede.

Ma muse ne vient pas de l'Hélicon,
elle n'est pas duchesse d'Este ni une grande dame
dont un cercle de lettrés
augmente la valeur de la vaste renommée.

Laisse Pétrarque et n'appelle pas le Tasse
pour une comparaison que personne ne te demande ;
pour chaque vers il y a dans la fronde une pierre
et ce n'est que pour donner des coups que l'on mesure son pied.

Dans « La nostra musa », il décrit encore la femme qui l'inspire comme une femme du peuple, sans artifices, qu'il cite en contre exemple des modèles littéraires. Il écarte Dante, Pétrarque et le Tasse, non pas en tant que poètes, mais pour ce qu'ils représentent socialement :

La nostra musa non si chiama Bice,
né Laura, né Eloisa, né Leonora,
nobildonna non è, né meritrice,

ma un'operaia che in fabbrica lavora ;
ha un bimbo senza padre, ed è felice
di sentirlo gridar : baciami ancora.

« Nelle tempesta », où Damiani met en scène la nature et le paysage et où se déchaînent les éléments.

1. C'est l'expression qu'on utilise dans la préface de *Rampogne*.

Notre muse ne s'appelle pas Béatrice,
ni Laure, ni Héloïse, ni Eléonore,
elle n'est ni noble ni courtisane,

c'est une ouvrière qui travaille à l'usine ;
elle est mère célibataire et elle est heureuse
quand son enfant lui crie : fais-moi encore des câlins.

C'est pourtant avec les instruments d'une culture qui n'appartient pas au peuple que Damiani parle du peuple et s'adresse à lui. Cette constatation est valable pour Damiani et pour nombre d'auteurs de poésie sociale, qu'ils soient ou non anarchistes [1]. Ainsi la remarque suivante, qui se réfère aux poésies consacrées au Premier Mai, peut-elle s'appliquer, dans une certaine mesure, aux écrits de Damiani :

> [Ces poésies] révèlent toutes les ambiguïtés, les contradictions, la complexité en somme du rapport entre littérature et révolution, entre littérature et engagement politique et social. En effet, on note dans les poésies sur le Premier Mai la présence d'un lexique conventionnel, dérivé de notre tradition académique, qui détonne violemment avec les contenus [2].

Le conformisme dont sont empreintes ces compositions, comme celles de Damiani, dont le lexique est toutefois moins académique, les rapproche en fin de compte, de leur lectorat plutôt qu'il ne les en éloigne, puisque c'est ce code poétique que connaissent aussi les lecteurs de la presse anarchiste, par le biais de l'école notamment. Si, au lieu d'une production poétique normée, Damiani avait été en mesure d'innover dans ce domaine, il est probable que son lectorat aurait trouvé sa démarche déroutante et *hermétique*. Damiani parvient, par d'autres moyens encore, à se rapprocher de son lecteur puisqu'il l'interpelle, en fait un personnage à part entière dans un grand nombre de poésies – en recourant aux pronoms personnels « tu » ou « vous » – et lui adjoint la figure du narrateur, qui peut être lui aussi singulier ou pluriel. Nous l'avons vu, Damiani tend à supprimer

1. Parmi les littérateurs anarchistes dont les textes sont souvent repris dans les colonnes des périodiques, citons en premier lieu Pietro Gori, mais aussi Felice Vezzani, Vincenzo Gozzoli, Leda Rafanelli, Nella Giacomelli, Virgilia D'Andrea, ainsi que Louise Michel. Évoquons, chez les socialistes, le nom de Filippo Turati, auteur notamment de l'*Inno dei lavoratori*, et Luigi Campolonghi. Sur la poésie sociale italienne, rappelons qu'il existe une anthologie, déjà citée, réunie par Adolfo Zavorani, *Dio borghese*.
2. A. L. Giannone, « Riflessi letterari del Primo Maggio », in *Storie e immagini del 1° Maggio*, 1990, p. 332, cité par Maurizio Antonioli, *Pietro Gori*, *op. cit*., p. 88-89.

les archaïsmes dans les différentes versions de ses poésies d'un recueil à l'autre, et s'il ne se prive pas de références historiques et culturelles qui ne se laissent pas toutes décoder du premier abord, il compense une apparente inaccessibilité par la répétition des sujets traités : on retrouve souvent des échos de ses écrits littéraires dans ses écrits journalistiques[1]. Enfin, il utilise bon nombre de références parfaitement connues d'un lectorat anarchiste, quelles soient « positives », Giordano Bruno, Tommaso Campanella, mais aussi Gaetano Bresci… ou « négatives », le dictateur, la dynastie royale, le député (communiste, socialiste ou démocrate-chrétien), le clergé… et fait appel à toute une symbolique propre à l'anarchisme, dont il va être question plus longuement dans le chapitre suivant.

Damiani ne vise pas, à travers sa poésie, quelque reconnaissance que ce soit, se montrant d'ailleurs très sévère envers les cercles littéraires :

> *Ben altro è il compito vostro che quello di forzare l'ingresso di una qualunque accademia passatista o futurista,*
> *Che quello di ottenere, dei critici stitici e petulanti – pagandolo di sottomano – un certificato di buoni costumi letterari.*
>
> Votre tâche n'est pas de forcer l'entrée d'une quelconque académie passéiste ou futuriste,
> Ni d'obtenir, de la part de critiques stériles et arrogants, en le payant par des dessous de table, un certificat de bonne conduite littéraire.

D'autres textes non poétiques, publiés par Damiani à la même période, insistent sur le caractère essentiel du contenu, la forme étant alors secondaire : la revue artistique et littéraire *Vita*, que Damiani fait paraître en 1925, annonce elle aussi son refus de rejoindre toute école, d'imposer quelque style que ce soit, ayant, comme dans toute chose, pour devise la liberté[2] ; la « substance » doit être le

---

1. Les exemples de renvois internes sont très nombreux. Nous avons cité plus haut le cas du romantisme auquel il consacre tout un poème et qu'il évoque encore dans un article d'*Umanità nova*. Les exemples de reprises sont nombreux et sont d'autant plus frappants qu'ils sont incongrus : Cassio Cherea (Cassius) est évoqué dans *La palla e il galeotto* (p. 35) et revient dans un article de *Domani* du 8 septembre 1935, « Basta di mistificazioni ».

2. On peut lire dans l'article de présentation de *Vita* en mars 1925 : « En art comme en politique ou en sociologie, nous sommes pour l'harmonie qui résulte de la libre extériorisation des différents tempéraments ; nous ne sommes pas pour l'uniformité qui paralyse et qui présuppose soit une renonciation castratrice, soit un organe régulateur despotique. » Voir aussi l'article du périodique *Fede !* qui annonce la parution de la revue : « Fede ! nel 1925 », *Fede !*, a.II, n° 63, 21 décembre 1924 et l'article que signe Gigi Damiani, « Qualche cosa come un programma » dans le premier numéro de *Vita*. Sur les pratiques artistiques des écrivains et militants anarchistes français, on peut consulter la thèse de doctorat de Caroline Granier, *Nous sommes des*

souci principal afin que l'art ne se transforme pas en « pratique onaniste ». À l'en croire, le style [1] est pour lui une question de second plan car il affirme, en de nombreuses occasions, ne pas rechercher l'esthétique dans ses poésies. Sa dédicace du recueil *Sgraffi* est, sur ce point, très explicite :

> *di versi che non sono opera d'arte,*
> *né cortigiani canti ;*
> *bensì, dell'uom di parte*
> *gli sdegni, le speranze ed i rimpianti.*
>
> de vers qui ne sont pas des œuvres d'art,
> ni des chants courtisans,
> mais les indignations, les espoirs et les regrets
> d'un militant.

Il consacre à ce sujet toute une composition de ce recueil, « Al lettore ». Cela est évidemment contradictoire [2] avec la minutie constatée dans l'élaboration des textes poétiques et doit probablement être interprété comme une façon de se dédouaner d'employer, sans mauvaise conscience, les instruments de la « culture bourgeoise » et de déclarer, même si personne n'est dupe, que ces vers ne sont pas des vers, mais des armes, des cris de révolte, ou, plus humblement, des égratignures (*Sgraffi*) ou des vitupérations (*Rampogne*).

Il est impossible de savoir comment les textes de Damiani étaient reçus par ses lecteurs. Rares sont, parmi les personnes qui l'ont connu, celles qui parlent de sa poésie et si elles le font, c'est en termes généraux, pour évoquer sa « sensibilité

---

briseurs de formules - La réflexion des théoriciens anarchistes sur l'art, Université de Paris 8, 2003, en ligne sur <raforum-apinc.org>. L'auteur relève un grand formalisme dans le corpus de textes français de la fin du XIX[e] siècle qu'elle a rassemblés.

1. Contrairement à ce qu'affirme Gianni Diecidue, le style de Damiani ne change guère entre les deux premiers recueils et le troisième, qui ont d'ailleurs plusieurs textes en commun, comme nous l'avons vu : « Ce que Damiani avait pu emprunter à Stecchetti, à Rapisardi, à Gori, et qui apparaissait dans *Sgraffi* et dans *Rampogne*, semblait avoir mûri et avoir été dépassé dans le nouveau recueil, si bien que la nouvelle poésie révélait des sentiments plus originaux et plus personnels. » Remarquons que Diecidue semble juger malvenu de citer aussi l'influence du poète nationaliste Carducci.

2. C'est aussi un lieu commun que de dénigrer ses propres vers pour donner plus de poids à leur contenu. C'est ce que fait Pietro Gori dans « Sfida », le poème qui ouvre le recueil intitulé *Battaglie* dans l'édition de 1946-1947 (Milan, Editrice moderna), évoquant ses *poveri versi*, une expression que l'on retrouve encore sous la plume d'Olindo Guerrini (Lorenzo Stecchetti) dans le premier poème du recueil intitulé *Postuma*, *op. cit.*

fine » et son « âme de poète », selon Italo Garinei [1], ou encore le fait qu'il « mettait sa pensée dans sa poésie », selon Nino Napolitano. Seul Gianni Diecidue émet un jugement plus circonstancié :

> L'art est surtout de l'humanité, du *pathos*, de l'universalité et les poésies de *Diabolica carmina* atteignent parfois ce niveau ; elles sont aussi riches de substance que de *pathos*, elles traduisent en images une réalité humaine vivante, palpitante, en souffrance.

Damiani exprime, plusieurs décennies plus tôt, un jugement très similaire à propos des poésies de Pietro Gori, à l'occasion de la mort de l'avocat, poète, anarchiste :

> Son élégie sur Caserio [2] est sans doute bien peu de chose sur le plan poétique, mais la mémoire de ce jeune homme héroïque […] est beaucoup mieux défendue dans cette rhapsodie que dans toutes nos invectives virulentes contre la société bourgeoise [3].

La charge émotive, chez Pietro Gori comme chez Damiani, vient donc compenser les failles de l'écriture. Mais chacun parvient à susciter l'émotion en utilisant des canaux différents. La production poétique de Gori et de Damiani se prête difficilement à une comparaison étant donné la popularité et la renommée de Gori, son origine sociale et le fait que, contrairement à Damiani, il n'est pas un autodidacte. De plus, la poésie de Gori est une poésie de jeunesse (composée pour l'essentiel avant ses trente ans ; il en a quarante-six quand il meurt de tuberculose), alors que Damiani compose la grande majorité de ses textes à un âge déjà avancé et un demi-siècle plus tard. S'ils ont tous deux le goût de la diversité du point de vue de la métrique [4], ce qui distingue surtout Damiani, c'est l'ironie dont il fait preuve en toute chose, sa faculté à la dérision et au sarcasme. Cette caractéristi-

---

1. C'est ce qu'il écrit dans le numéro de septembre 1954 de *Seme anarchico*.
2. Voici la première strophe de cette poésie : *Lavoratori a voi diretto è il canto / di questa mia canzon che sa di pianto / e che ricorda un baldo giovin forte / che per amor di noi sfidò la morte*, qui n'est reprise dans aucun des recueils publiés à Milan entre 1946 et 1948, *Prigioni*, *Battaglie* et *Canti d'esilio*. Pietro Gori avait fait paraître ses poésies de son vivant, (notamment *Prigioni* et *Battaglie* en 1891 et 1892). Ses œuvres complètes ont été republiées entre 1911 et 1912, juste après sa mort, par Pasquale Binazzi à la Spezia.
3. « Per un poeta morto », *La Battaglia*, 15 janvier 1911.
4. Cette diversité est d'autant plus frappante si on la compare à des recueils de poésies d'autres militants politiques, par exemple à *Tormento*, un recueil que Virginia D'Andrea publie à Milan en 1922 avec une préface d'Errico Malatesta, ou aux compositions poétiques d'Antonio Gamberi, mineur et poète, émigré en Meurthe-et-Moselle, *Poesie per un Liberato Mondo. Antologia*, un

que est souvent relevée à propos des écrits non littéraires de Damiani [1], mais elle l'est aussi par Gianni Diecidue, à propos de la poésie. Diecidue parle d'« ironie tranquille » (*quieta ironia*). Cette ironie, qui impose presque toujours une lecture au second degré, est sans doute pour beaucoup dans l'efficacité des compositions poétiques de Damiani et dans la façon dont il comble le fossé entre « culture bourgeoise » et « vers prolétaires ». C'est aussi sans doute ce qui ôte à la plupart des textes de Damiani « cet air bien vieux, bien faible et bien charmant », pour le dire avec Verlaine, qui caractérise les poésies de Gori.

En conséquence logique, on ne retrouve pas dans les compositions de Damiani les accents élégiaques si fréquents dans celles de Pietro Gori, dans son premier recueil en particulier, *Prigioni*, dont les textes ont presque tous été écrits en prison et suivent l'évolution de ses états d'âme, ce qui lui vaut la remarque d'Asor Rosa, que nous avons déjà citée. Gori compose aussi beaucoup à l'occasion d'événements familiaux ou en s'adressant à des personnes de son entourage. Il n'y a rien de tel chez Damiani, ce qui ne veut pas dire pour autant que la dimension autobiographique est chez lui inexistante. On retrouve plusieurs traits autobiographiques dans ses écrits [2] dont le plus marquant est la présence diffuse mais constante de l'image de la femme – dont il va être question plus loin – qui est sans doute à relier avec l'absence de la femme dans sa vie, sa mère d'abord puis sa compagne, mortes toutes deux prématurément.

Notons enfin que Damiani, contrairement à Gori, dont une partie de l'abondante poésie était destinée à être chantée, ne s'est jamais essayé à mettre de la musique sur ses poésies. Gori utilisait des mélodies déjà populaires, airs d'opéra, d'opérettes, chansons à la mode [3] et chantait lui-même durant ses conférences de

---

recueil publié avec une introduction et des notes de Franco Bertolucci et Daniele Ronco, Pise, BFS, 2004.

1. Voici par exemple ce qu'en écrit Nino Napolitano : « Caractéristique était chez Gigi ce voile ironique et sarcastique à la fois ; il s'en servait aussi bien en parlant qu'en écrivant et, jusqu'à la fin, il conserva ce trait dans ses relations avec ses semblables. »

2. Nous avons déjà remarqué qu'il évoque ses enfants dans plusieurs poésies. Sans doute le personnage du peintre dans *Il di dietro del re* est-il en partie autobiographique, étant donné l'activité professionnelle de Damiani. De même, l'auberge de *La bottega* a-t-elle à voir avec la boutique que tenait son père à Rome, sans parler des personnages d'émigrés représentés, par exemple, dans « Reduci », *Voci dell'ora*, *op. cit.* et dans *Viaggiando (La gente che s'incontra)*, art. cit.

3. Citons l'exemple de « Vieni o maggio », qui se chante sur l'air du chœur des esclaves du *Nabucco* de Verdi. Les cas de reprises mélodiques sont très nombreux, le plus étonnant étant sûrement le texte d'un certain Sante Ferrini, *Quando l'anarchia verrà*, chanté sur l'air de « Frou-

propagande en s'accompagnant à la guitare [1]. Damiani, lui, n'était pas un orateur et se trouvait plus à l'aise à l'écrit, ce qui peut expliquer que la chanson soit le seul véhicule de propagande qu'il n'ait pas utilisé. De plus, dans sa revue artistique *Vita* de 1925, il est question de littérature et d'arts figuratifs, mais jamais de musique. Damiani connaît pourtant la valeur et l'efficacité des chants et des hymnes anarchistes [2] – dont il ne faut pas négliger la présence dans sa « bibliothèque virtuelle » – auxquels il fait très fréquemment référence, par exemple dans *La sommossa*, où il décrit une émeute populaire [3] :

> E allora le fanciulle, alzan, fremendo
> le voci per l'anarchica canzone
> che incoraggia a morire, combattendo.
>
> Et alors les voix des jeunes filles, frémissantes,
> s'élèvent pour chanter la chanson anarchiste
> qui encourage à mourir en combattant.

Les chants sont accompagnés d'un drapeau rouge ou noir, jamais rouge et noir, même si c'est la couleur du tissu dont on revêt le cercueil de Damiani le jour de son enterrement [4]. Dans « La mia bella Anarchia », (p. 17), c'est le drapeau noir

---

Frou », une chanson de revue parisienne très populaire à la fin des années quatre-vingt-dix du XIX[e] siècle, qui évoque le bruit des jupons féminins.

1. Les mélodies utilisées par Gori ont aussi leur part dans le succès et l'émotion que suscitent ses textes mis en musique. À titre d'exemple, nous renvoyons à la version chantée par Sandra Mantovani de l'élégie à Caserio qui figure dans *Addio Lugano Bella. Antologia della canzone anarchica in Italia*, édition Ala Bianca. L'auteur de l'anthologie indique que Pietro Gori a utilisé la mélodie d'une chanson toscane : « Suona la mezzanotte ».

2. Voir l'anthologie élaborée par Santo Catanuto et Franco Schirone, *Il canto anarchico in Italia nell'ottocento e nel novecento*, Milan, Zero in condotta, 2001.

3. Voir aussi « Al lettore » (*Gl'inni noi scandiam de la rivolta / senza badar gran che se il verso torna*) et la première version de « Testamento » où le narrateur lègue différentes parties de son corps, le crâne étant destiné *a chi saprà riempirlo a la sua volta / d'esplosivi, di canti, d'illusioni*.

4. Nous tirons l'information de *Paese* du 20 novembre 1953, cité dans « Corrispondenze », *L'Adunata dei Refrattari*, art. cit. Le drapeau rouge et noir est plus ancien que ne le laisse entendre l'article sur la symbolique anarchiste paru dans le bulletin du CIRA de Lausanne n° 62, mai 2006, où on le décrit « traditionnellement associé au mouvement anarcho-syndicaliste ». Lors de l'épisode insurrectionnel conduit par Errico Malatesta et Carlo Cafiero en 1877, connu sous le nom de la *banda del Matese*, c'est le drapeau rouge et noir que l'on brandit. C'est ce que rapporte l'historien Pier Carlo Masini, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta,* Milan, Rizzoli, 1969, p. 119, s'appuyant vraisemblablement sur les propos du juge lors du procès intenté à Malatesta, Cafiero et à leurs compagnons, propos rapportés dans

qui apparaît, mais les tissus qu'on voit flotter au vent dans les poésies sont le plus souvent rouges, comme dans les mouvements insurrectionnels populaires [1] (l'original de l'illustration reproduite ici est en noir et blanc) : *il fiammante vessil dell'anarchia* (« Sta su » et « Tieni duro »). Le drapeau est également flamboyant dans *Insorti* :

> *e par che sangue goccioli*
> *dal vermiglio vessil che li conduce...*

---

l'ouvrage d'Eugenio Forni, *L'Internazionale e lo Stato. Studi sociali*, Naples, Tipografia degli Accattoncelli, 1878, p. 407. Nous devons cette référence à Gianni Carrozza.
Notons encore que dans le compte rendu que fait Giovanni Rossi de l'expérience communautaire Cecilia au Brésil, on trouve le drapeau rouge et noir : « Souvent, l'estomac vide, les jeunes s'appuyaient sur leur bêche et regardaient flotter le grand drapeau rouge et noir hissé en haut d'un palmier ; ils plaisantaient entre eux en disant : on peut vivre d'un peu de *polenta* et d'un peu d'idéal. » Giovanni Rossi (Cardias), *Cecilia, comunità anarchica sperimentale,* 1893, réédité en 1993 par les éditions BFS de Pise, p. 25-26.
1. Durant la commune de Paris, le signe de ralliement était le drapeau rouge nous rappelle le CIRA (art. cit.), qui précise par ailleurs que « le "drapeau noir" n'est pas vraiment un drapeau et n'est pas forcément noir ». Il cite l'exemple, attesté, de Louise Michel agitant, lors d'une manifestation en 1883, un drapeau noir, « en fait un vieux jupon attaché à un bâton ».

et on dirait que du sang coule
du drapeau rouge qui les conduit… [1]

Mais le noir n'est jamais très loin du rouge. Dans le roman de jeunesse, *L'ultimo sciopero*, les mineurs en grève brandissent « une jupe rouge, toute déchirée » dans le décor sombre de la mine et des taudis qui constituent le village nommé Pietra Rossa. On retrouve le rouge et le noir dans « Il vascello fantasma », où sur le vaisseau en train de faire naufrage [2] apparaît une femme dévêtue, arborant le drapeau noir des pirates [3] et versant son sang dans sa lutte contre le feu et le vent, métaphore de la lutte pour l'idéal anarchiste.

1. Voir aussi « La barricata » et « Appello ai morti ».
2. On trouve un autre vaisseau en difficulté – peut-être une trace des voyages transatlantiques qu'a effectués Damiani –, sans allusion cette fois à la légende du Hollandais volant, dans « Nella tempesta avanti ». La barque de l'Église qui apparaît dans « La barca di San Pietro » avance au contraire sans difficulté : *Conosci tu la barca / che non affonda mai, / per quanto d'ori carca / e di salvadanai ; / di ventri esuberanti, / di natiche possenti, / d'immaginati santi, / di vergini languenti ?* Dans une lettre du 3 janvier 1946, Damiani, évoquant les retards de son départ de Tunis, utilise la même image : « De toute évidence, le bateau qui doit nous embarquer est le vaisseau fantôme. » La lettre, adressée à Pio Turroni, a été publiée par *Umanità nova* le 31 janvier 1946 sous le titre « Il battello fantasma ».
3. Le bulletin du CIRA n° 62 (art. cit.) évoque le lien entre le drapeau noir anarchiste et le drapeau des pirates, dont la tête de mort aurait été utilisée sur le drapeau de l'armée révolutionnaire de Makhno en Ukraine.

Chapitre VI

Thèmes rebelles

Associée aux drapeaux et aux chants, la femme est au centre de la symbolique anarchiste [1] dans les vers de Damiani. Etant donné l'intention didactique de l'auteur, qui veut à la fois « éclairer » le lecteur et forger des armes contre la tyrannie, l'injustice et les ennemis de la liberté, on ne trouve guère de traits d'originalité dans la symbolique utilisée : le message est transmis avec les paramètres que connaît déjà le lectorat visé. Ainsi, la femme symbole de l'anarchie apparaît-elle souvent dans la presse anarchiste [2], à la une de *L'Adunata dei Refrattari* par exemple, dans les chants, notamment dans « Amore ribelle (È un Ideal l'amante mia) » de Pietro Gori. Cette

1. C'est cette symbolique anarchiste « classique » qu'utilise Mimmo Pucciarelli comme point de départ à l'étude de *L'Imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, Atelier de création libertaire, 1999.

2. La femme est aussi plus généralement symbole de lutte, pas seulement pour les anarchistes. Citons l'image de l'amazone vêtue d'un voile rouge, parcourant à cheval les friches sidérurgiques, dans le film de Jean-Paul Menichetti, *L'Anniversaire de Thomas. La légende oubliée*, 1982, VHS Pôle de l'image, Villerupt, 2000.

femme est vierge et pure[1] ; Damiani ajoute même le détail de la couleur de la chevelure, rousse bien sûr[2].

D'autres images conventionnelles de la femme[3] apparaissent dans les poésies, parfois combinées entre elles : la femme sensuelle – dont nous reparlerons –, la mère aimante, l'ouvrière honnête mais aussi l'épouse adultère, la prostituée, etc., autant d'images que Damiani utilise pour dénoncer des injustices sociales. Sur ce plan non plus, Damiani n'est pas très novateur et ne peut guère imaginer la femme qu'en relation avec un homme ou avec un enfant[4]. Il ne conçoit pas qu'elle puisse être véritablement sujet de sa propre existence. Remarquons toutefois que Damiani a fini par éliminer les formules à l'emporte-pièce qui parsemaient ses écrits jusqu'aux années vingt : ainsi comparait-il, dans un texte de 1912, la foule à une femme qu'il faut savoir « prendre[5] ».

Cette vision négative de la « foule féminine », qu'on avait déjà dans les poésies de jeunesse, revient malgré tout dans les derniers recueils, dans *Plebaglia* notamment, où l'on voit une foule esclave, une plèbe capable seulement de se laisser mettre la corde au cou, d'acclamer un tyran, et de le suivre dans ses folles expéditions guerrières. Mais à côté de cette foule féminine et négative apparaît aussi dans plusieurs poésies une foule organisée, qui devient alors masculine, voire militaire puisqu'elle est formée de « légions » de volontaires (« Appello ai morti ») ou de « manipules » (« Insorti »). Elle est alors capable d'entendre un appel et d'y répondre. Cet appel peut prendre la forme de roulements de tambours, d'un bruit de canon (« La sommossa »), de chants (« Basta ! »), de cloches qui se mettent à sonner (« Insorti »). C'est en somme une foule dont la dynamique

---

1. Voir le prologue de *Primo Maggio. Bozzetto drammatico in un atto*, volume VIII des œuvres complètes de Pietro Gori, publiées en 1946-1948 à Milan. Voir aussi, sur la femme symbolisant l'anarchie, les propos de Pier Carlo Masini rapportés dans le bulletin du CIRA n° 62 déjà cité.

2. « Offerta », *Voci dell'ora*, 1924. Cette femme rousse est elle aussi vierge et pure.

3. Dans sa thèse, Caroline Granier fait ressortir de son corpus les figures stéréotypées de l'ouvrière, de la jeune fille bourgeoise, de la femme mariée, de la femme fatale, de la fille-mère et de la prostituée, qu'on retrouve toutes dans la poésie ou dans les textes dramatiques de Damiani. *Op. cit.*, p. 421.

4. On note un début d'évolution chez Damiani, dans les textes à fond social publiés dans *Umanità nova*. Voir par exemple l'article intitulé « Fortunata ragazza », publié dans le numéro du 28 janvier 1951.

5. Gigi Damiani, « Perché la folla è per la guerra. Il culto dell'eroismo », *La Battaglia*, 25 août 1912. Voir aussi « Dal libro dei salmi » dans *Pagine libertarie. Rivista quindicinale di critica e coltura*, a. II, n. 3, Milan, 25 février 1922, où il écrit : « Ta promesse n'était qu'une promesse de femme. »

est intrinsèquement positive, comme dans le célèbre tableau *Il quarto stato* de Giuseppe Pelizza da Volpedo[1]. La foule redevient féminine chez Damiani lorsqu'elle est « comblée », mais c'est alors un rêve qu'il décrit dans « Ti chiudo, o finestra » :

E faccio passare, contenta, la folla
cui il pane non manca ; la donna chiedente
l'affetto non l'oro. Feconda ogni zolla
ammiro, lontana. Caduto il potente,

redento lo schiavo, soppresso il signore ;
la fede problema che il prete non sfrutta ;
la casa, che accoglie la pace e l'amore,
ed ogni ingiustizia sul mondo distrutta.

Et je fais passer une foule contente,
qui ne manque pas de pain ; une femme demande
de l'amour, pas de l'or. J'admire au loin
une terre fertile. Les puissants sont tombés,

les esclaves sont rédimés, et les maîtres supprimés ;
la foi est un problème que le prêtre n'exploite pas ;
la maison accueille la paix et l'amour,
et toutes les injustices du monde sont anéanties.

Si la symbolique utilisée par Damiani est commune aux trois recueils, on peut relever des caractéristiques spécifiques à chacun. Les deux premiers sont une sorte de conclusion à la période d'exil qu'il vient de traverser, et contiennent chacun un poème d'ouverture ou une dédicace rendant hommage au sacrifice de ceux qui ont partagé cette expérience avec l'auteur des vers : « Offerta » dans *Rampogne* et « Dedica » dans *Sgraffi*, dédié plus particulièrement à Lidua qui « repose en terre d'Afrique ». Sont aussi évoqués dans ces deux recueils les pires moments du fascisme (« Come parlavano avanti »), de la guerre (« Eppoi da capo », « Il festino dei corvi » et « Parla Erode »), de la résistance (« Balilla » et « Gli ostaggi ») et les enjeux politiques qui ont suivi la fin du régime (« Giuste proteste », « Coraggio e avanti ! » et « Aristocrazia romana »). Dans *Sgraffi*, sans

1. Dans ce tableau, la foule est composée d'hommes. Une femme, pied-nus et portant un nourrisson, est au premier plan, faisant figure d'étendard. Sur l'image du peuple chez les anarchistes, voir Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste 1848-1914*, Librairie des Méridiens, 1982, republié aux éditions de l'Atelier de création libertaire, Lyon, 1999, notamment le chapitre intitulé « Peuple et révolution ».

doute parce que le recueil n'a pas paru en Italie mais aux États-Unis, et que la marge de manœuvre vis-à-vis de la censure était peut-être ainsi plus large, certains sujets sont abordés avec une plus grande liberté[1].

Ces deux recueils, placés sous le signe de l'exil, et le fait que Damiani ait passé plus de la moitié de son existence hors d'Italie, nous permettent de parler de littérature émigrée à propos de ses écrits. On y retrouve les caractéristiques que Jean-Charles Vegliante relève dans les œuvres « d'écrivains ayant un rapport avec le déplacement » :

> C'est la notion même de déplacement qui va caractériser en profondeur ces œuvres, quel que soit leur degré esthétique, et quel que soit le rapport anecdotique qu'elles (ou leur auteur) entretiennent avec la migration « réelle[2] ».

Dans les écrits de Damiani, cette composante est palpable, même si elle est étroitement imbriquée avec la composante politique et autobiographique. De nombreux procédés formels ou narratifs provoquent un « décalage » dans l'acte d'écriture. Ce décalage est rarement d'ordre linguistique : on a vu quelques emprunts au portugais dans une poésie, mais aucun emploi emprunté au français, encore moins à l'arabe (sauf dans la correspondance). Sur le plan culturel, les emprunts ne sont guère plus nombreux : même s'il est indéniable que Damiani est parvenu à la connaissance des autres cultures avec lesquelles il a été mis en contact, ses références restent essentiellement italiennes et la portée didactique qu'il donne à ses écrits concerne des Italiens et fonctionne avec des repères italiens. Il est frappant de constater qu'il quitte le Brésil au moment, certes, où s'intensifie la répression policière et où la situation italienne devient, pour les anarchistes, particulièrement prometteuse, mais surtout au moment où il devient plus pertinent de faire une propagande en portugais plutôt que de continuer à rédiger en italien des journaux qui n'ont plus d'ancrage dans la réalité, étant donné le processus d'intégration qu'a connu la main d'œuvre d'origine italienne au Brésil[3]. Le séjour en Tunisie est lui aussi une « parenthèse », bien longue, avant le retour tant attendu en Italie. On a vu que Damiani ne semble pas trouver les moyens de satisfaire la curiosité qu'éveillent en lui les populations locales, même s'il développe une propagande anticolonialiste des plus virulentes lors des guerres coloniales mussoliniennes. Cette position de principe ne le conduit pas à

---

1. Citons notamment « Insegnamenti d'occasione », où on donne la recette, entendue sur les ondes de la radio des Nations unies, d'une bombe artisanale, un « conseil pratique » dont, remarque-t-on dans les deux derniers tercets, on pourrait bien se servir en d'autres occasions.
2. Jean Charles Vegliante, « "Civilisation" et études littéraires… », art. cit., p. 25.
3. Sur ces questions, voir notre thèse de doctorat, déjà citée.

rechercher le « croisement des cultures ». Il destine encore et toujours son action et ses écrits à la communauté italienne.

Le « décalage » est chez Damiani d'un autre ordre. Il est dû en grande part à l'ironie acerbe qui rythme nombre de ses textes et au caractère outrancier de certaines poésies. Il est dû aussi à l'emploi du registre fantastique : voix, oracles, sibylles, fantômes, squelettes qui parlent, morts dont on attend la résurrection et dont on décrit par avance les actions vengeresses. Damiani a également recours à une sorte de « folklore » de l'exil, exploitant les images, surtout bibliques, de personnages errants et d'exilés, consacrant aussi une poésie à Don Quichotte. Le thème du bateau est lui aussi récurrent.

À ce « folklore » appartient encore le « personnage » de la *patria matrigna*, la « mauvaise mère-patrie » en écho à la *natura matrigna* de Leopardi, celle qui abandonne ses enfants. Ceux-ci deviennent des délinquants ou se prostituent, comme dans « Son quelli », ou sont contraints à émigrer, comme dans « Reduci ». Damiani a lui aussi été « abandonné » par sa mère puis par sa compagne et par sa « patrie » ; il fait d'ailleurs le lien, dans *La mia bella Anarchia*, nous l'avons vu, entre son état d'enfant perdu et son entrée dans la « famille anarchiste » qu'il a reconstituée partout où il s'est trouvé. La « foi » anarchiste est elle aussi venue remplacer la foi religieuse contre laquelle il s'est rebellé dès son enfance. Lors de son retour dans sa ville natale, comme pour « corriger » le décalage qui n'a plus lieu d'être puisque son exil se termine, Damiani éprouve la nécessité de réaffirmer sa « profession de foi anarchiste ». C'est cette expression d'une conviction inébranlable qui donne sa spécificité au recueil de poésies publié en 1949, dans lequel il mène par ailleurs, comme nous allons le voir, un combat anticlérical. C'est le premier poème, intitulé « Mai », qui donne le ton. Damiani y reprend la métaphore de la tempête déjà utilisée dans quelques poésies de *Rampogne* ; ce n'est plus cette fois un bateau qui avance contre vents et marées, mais un écueil que les ondes submergent et ne brisent pas. Damiani reprend encore le sujet de la ténacité de son credo politique et anticlérical dans « Immutata fede ». Il y met

en scène, comme contre exemple, Boccace vieillissant qui retrouve le chemin de la religion :

Ah ! no ; messer Boccaccio, niente fretta,
di rinnegare quanto avemmo caro,
ci spinge a dare il calcio del somaro
nel cesto delle frutta di Fiammetta.

Ah ! non, monsieur Boccace, aucune hâte
de renier ce qui nous était cher
ne nous pousse à donner, comme l'âne,
un coup de pied dans le panier de fruits de Fiammetta.

Ce genre de retournement vers la religion ou vers d'autres idéaux politiques est, aux yeux de Damiani, un danger pour lui ou pour d'autres, au point qu'il veut le conjurer en republiant dans *Diabolica carmina* une poésie de *Sgraffi* [1], « Tieni duro » :

Spina dorsale mia che sempre ritta
sei giunta verso il fin dell'esistenza
che non piegasti mai ne la sconfitta
e che caparbia ne la resistenza
sfidasti la bufera e del dolore
l'angoscia che t'inclina allo sconforto,
resisti ancor ché son brevi l'ore
che di un vivo faranno un freddo morto.
Resisti dell'età agli acciacchi e al peso.

Ma colonne vertébrale, toi qui es arrivée
bien droite vers la fin de l'existence,
toi qui jamais n'as plié dans la défaite
et qui tenace dans la résistance
as défié la tempête et l'angoisse
de la douleur qui pousse au découragement,
résiste encore car brèves sont les heures
qui au vivant donneront la froideur de la mort.
Résiste aux infirmités et au poids de l'âge.

Malgré cette présence de la vieillesse et de la mort, le dernier recueil est empreint d'une certaine légèreté, sans doute liée au plaisir que Damiani éprouve

1. Dans *Sgraffi*, elle a pour titre « Sta su ». Voir aussi, dans *Sgraffi*, « Impenitente » et « Testamento », dans *Sgraffi* et *Diabolica carmina*.

à fouler à nouveau le sol romain. Plusieurs textes qu'il écrit après 1946 donnent le sentiment qu'il reprend possession des trottoirs et de l'atmosphère de Rome, comme au lendemain de son premier exil [1]. Luce Fabbri, la fille de Luigi Fabbri, évoque d'ailleurs ses souvenirs de promenades romaines avec son père, Damiani et quelques autres [2] en 1922, des promenades que Damiani renouvelle, au moins à l'écrit, après son second exil : dans *Discorsi nella notte* (1947), de même que dans le texte posthume *Una protesta di Gesù*, on retrouve l'atmosphère de ces promenades [3] dans la ville la nuit. Dans les poésies, on passe à l'ombre du Colisée et d'autres ruines romaines, qui inspirent à Damiani « Nostalgie », et à côté de quelques statues plus tardives mais tout aussi romaines, celles de Sainte Thérèse du Bernin dans « Pia frode » et de Paolina Borghese sculptée par Antonio Canova, dans « In confessione ».

On croise aussi Michel-Ange, puisque Damiani évoque une statue que celui-ci n'a pas sculptée, celle de Vittoria Colonna, avec qui le sculpteur était en rapport épistolaire :

> *ma solo, vi mancò l'esser tal donna*
> *che il fremito d'amor donasse ai marmi.*
>
> mais il ne vous manqua que d'être une femme
> qui donne au marbre le frisson de l'amour.

On le voit, les choix de Damiani en matière artistique ne sont pas anodins. L'extase de Sainte Thérèse n'a pour lui rien de divin et s'il retient la statue de Paolina Borghese, c'est pour la pose dans laquelle le sculpteur a voluptueusement immortalisé la sœur préférée de Napoléon Bonaparte. Cette sensualité, perceptible dans de nombreuses poésies du troisième recueil, ne vient pas seulement taquiner les sens du lecteur ; Damiani l'utilise comme l'une des armes principales contre la cible de son dernier combat poétique : le cléricalisme. C'est un combat qu'il mène depuis qu'il écrit [4] – sans doute avant si l'on se replace dans son contexte

---

1. Voir le narrateur de sa nouvelle « Sacerdozio » qui se promène la nuit dans les rues de Rome, doc. cit.

2. Luce Fabbri, *Luigi Fabbri, storia d'un uomo libero*, Pise, BFS, 1996, p. 137.

3. Damiani n'est guère tenté de faire aussi « entendre » l'atmosphère romaine : à une seule reprise, il fait parler un de ses personnages, et pas le plus sympathique, avec l'accent romain dans « Un... pacioccone o, a piacer vostro, un farabutto », un accent dont, nous l'avons vu, Damiani ne s'est lui-même jamais départi.

4. C'est un thème qu'il a souvent abordé dans les journaux italo-brésiliens, la plupart du temps sur le ton de la dérision, s'amusant par exemple à démontrer (démonter) les dogmes de la Trinité et de l'Immaculée Conception : « Jésus – le fils – conçu en vertu de l'Esprit Saint, par volonté

familial [1] –, mais il est plus caustique que jamais dans ses *Poesie paganeggianti e anticlericali* [2], qu'il publie cette fois, nous l'avons vu, non par le biais d'un journal ou d'un éditeur anarchiste, mais à compte d'auteur. Il a sans doute l'intention de toucher un public plus vaste que, dans le contexte de l'Italie d'après-guerre, il veut mettre en garde contre la morale catholique qui exerce son emprise sur les mentalités. Comme il le dit dans la préface :

> [Ce recueil] n'a pas de prétentions littéraires ; il entend toutefois apporter sa contribution, modeste mais joyeuse, à la lutte, plus que jamais nécessaire, contre l'hypocrisie et les tromperies du clergé et contre l'immoralité d'une certaine morale qui s'agite, nostalgique des pratiques inquisitoriales.

Gianni Diecidue, qui évoque les « vers diaboliques » de Damiani plus d'une décennie après leur publication, leur trouve même des accents prophétiques « du climat clérical maussade et moisi dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui [1960] ».

Avant d'analyser la façon dont Damiani décline l'anticléricalisme dans le recueil de 1949, rappelons que le combat anticlérical qu'il mène pendant toute son existence ne l'empêche pas d'utiliser, dans tous ses écrits poétiques, journalistiques le vocabulaire religieux. Il en use et en abuse, par exemple dans les « psaumes de l'Anarchie » qu'il a publiés dans *Pagine libertarie* en 1921-1923. C'est chez lui une sorte de réflexe langagier qui donne à ses écrits, comme à ceux de beaucoup d'anarchistes, des « relents de sacristie », pour reprendre les propos d'Antonio Gramsci [3]. Mais ce vocabulaire présente l'avantage d'être connu du lectorat et donc vite compris. Chez Damiani, c'est encore amplifié par la formation religieuse qu'il a reçue enfant puisqu'il aurait même affirmé, au cours d'une conversation

---

du père, étant un et indivisible avec les précédents, serait en même temps le mari de sa mère et son propre père, ou plutôt le père de son père et le fils de son fils, ou plus clairement… au fait, il serait quoi ? Va savoir ! », « Il dogma dell'Immacolata », *La Battaglia*, 30 septembre 1908.

1. On se souvient comment il s'est rebellé aux pratiques religieuses de son entourage familial. Ugo Fedeli explique lui aussi par l'ambiance dans laquelle Damiani a baigné enfant son intérêt pour les questions religieuses.

2. Notons que certaines des poésies figurant dans le recueil de 1949 sont reprises des recueils de 1946 : « Pasqua paesana », « Abilità commerciale » et « Supplica » (parue en 1946 sous le titre de « Preghiera »). Voir aussi dans les recueils de 1946 « La barca di San Pietro », « Storie di frati », « Agnostica », pour ne citer que les poésies où la question religieuse, prise sous différents aspects, est le thème principal.

3. Dans *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura*. Nous reprenons cette citation de l'ouvrage de Maurizio Antonioli sur Pietro Gori, *op. cit.*, p. 87.

rapportée par Nino Napolitano, « qu'il était venu à l'anarchisme à travers la lecture de la Bible ». Parmi les mots qui reviennent le plus souvent chez Damiani figurent « rédemption », « apôtre », « foi », « martyr », « résurrection ». Apparaît également un « *topos* de la littérature anarchiste[1] », la figure christique. Il peut s'agir de simples références à l'histoire de Jésus – les trois heures d'agonie, les trois journées avant la résurrection, le martyr de la crucifixion – utilisées comme éléments de comparaison ou métaphore. Mais il arrive aussi que le poète cite les propos qu'on attribue à Jésus :

Ma non temer per quello che di umano
dicesti ai bimbi ed alla prostituta ;
siamo qua noi, e ti darem la mano
quando l'ora sarà alla fin venuta

di risvegliar dal sonno sepolcrale
quanti su questa terra son periti
correndo dietro un sogno... un ideale.

Mais ne crains rien au sujet des propos humains
que tu as tenus aux enfants et à la prostituée ;
nous sommes avec toi et nous t'aiderons
lorsque l'heure sera enfin venue

de réveiller de leur sommeil sépulcral
ceux qui sur cette terre sont morts
en poursuivant un rêve... un idéal.

On rencontre aussi le Christ « en chair et en os » dans « Cristo e Bonnot » et dans « Una protesta di Gesù », ou comme objet de tractations commerciales : dans « Abilità commerciale », Simon gronde Judas d'avoir vendu Jésus à un prix aussi bas :

Tu rovini il commercio ! disse al tristo.
Aspetta la sua morte
eppoi vedrai quel che farò col Cristo.

Solo coi chiodi e il legno della croce
farò fortuna...

Tu gâches les affaires, dit-il au triste individu.
Attends un peu qu'il soit mort
et tu verras ce que je ferai avec le Christ.

1. Caroline Granier, *op. cit.*, p. 507.

Rien qu'avec les clous et le bois de la croix
je ferai fortune...

Dans le même registre, plusieurs poésies dénoncent cette exploitation économique par le pouvoir religieux, souvent à travers l'image d'un prêtre hypocrite et cupide qui échange des prières contre des espèces sonnantes et trébuchantes, notamment au moment de la fête de Pâques, comme dans « Resurrezione » et « Pasqua paesana ». Dans cette dernière poésie, le narrateur s'adresse au Christ en croix [1], une croix qui symbolise l'hypocrisie de la religion et de la fête de Pâques telle qu'on la célèbre, détournée de sa signification originelle :

festeggia non già te risorto al Sole,
ma l'annual ritorno d'una frode,

per la qual il credente fa digiuni
perché di vettovaglie e di monete,
in questo giorno larga messe il prete
nel suo retrobottega allegro aduni.

ce n'est pas ton retour au Soleil que l'on fête,
mais le retour annuel d'une fraude,

pour laquelle le croyant jeûne
afin que le prêtre, dans son arrière-boutique,
ammasse en cette journée une large récolte
de victuailles et de pièces de monnaie.

Cette fête de Pâques, transposée, fait là encore partie intégrante de l'imaginaire anarchiste depuis la fin du XIX^e siècle. Depuis la poésie de Pietro Gori, chantée sur l'air du chœur des esclaves du *Nabucco* de Verdi *Vieni o maggio* , elle correspond au Premier Mai [2]. Chez Damiani, « notre Pâque » fait référence, plus idéalement, à l'avènement d'une société libre et juste [3].

---

1. On a le même procédé dans *le Christ en bois* de Gaston Couté. Le poète beauceron s'adresse au Christ en croix et lui fait remarquer que « L'aut'e, el' vrai Christ ! el' bon j'teux d'sôrts / Qu'était si bon qu'il en est mort, » l'aurait secouru en le voyant dans la détresse, alors que celui-ci a délaissé les malheureux : « T'es ren !… qu'un mann'quin au sarvice / Des rich's qui t'mett'nt au coin d' leu's biens / Pour fair' peur aux moignieux du ch'min. » Gaston Couté, *le Gars qu'a mal tourné. Poèmes et chansons*, choisis et présentés par Jacques Gaucheron, Pantin, Le Temps des Cerises, 1997, p. 99.
2. Maurizi Antonioli, *Pietro Gori*, *op. cit.*, p. 88.
3. « E avrem la nostra pasqua » (« Nostalgie ») ; « Verrà la nostra pasqua » (« Monito »). La

Comme l'annonce la préface du recueil de 1949, le combat anticlérical de Damiani a effectivement des côtés joyeux puisque ses poèmes sont placés sous la protection bienveillante d'un curé bon enfant, bon vivant, joueur, auquel il dédie ses « vers diaboliques ». C'est ce « bon curé » qui sert de modèle à une des compositions du recueil, « Sfoghi d'un buon curato », un curé qui, contre l'avis de son évêque, accepte la compagnie du médecin du village, un mécréant qui a mauvaise réputation, mais qui soigne les pauvres sans exiger de compensation. Damiani complète l'image de ce curé à visage humain par d'autres images d'hommes d'église, dont les défauts – le plus souvent la concupiscence, la cupidité et l'hypocrisie – sont beaucoup moins sympathiques [1]. Quel que soit le moyen utilisé, l'intention de Damiani est de désacraliser l'image du prêtre qui est la conscience de ses paroissiens, qui leur dicte la conduite à tenir et souvent la façon de voter [2]. Il s'en prend d'ailleurs autant au prêtre qu'au fidèle incapable de discernement, qui ne sait pas relever la tête (Voir « Sermone ai gonzi » et, dans *Rampogne*, « Epigramma (a un cafone) »). Quant au prêtre concupiscent, il apparaît par exemple dans « Afrodisiaca » qui met en scène une danseuse dont les mouvements voluptueux, les regards languissants, la chevelure défaite conduisent ce prêtre à se ruer sur la scène pour la serrer dans ses bras :

se pure prete sei, la veste stracci,
e in calzoncini salti sulla scena,
e forsennato al petto te la schiacci.

même si tu es prêtre, tu arraches tes habits,
tu sautes sur la scène en caleçon
Et, comme un forcené, tu l'écrases contre ta poitrine.

---

référence à la fête de Pâques sert aussi à mettre en évidence l'hypocrisie de la religion : voir « Resurrezione » et « Pasqua paesana ».

1. Voir aussi les personnages de prêtres dans la nouvelle « L'abiura di Ateo Sanguineti », la pièce *La bottega* et les romans *L'ultimo sciopero* et *Il di dietro del re*.

2. On voit ce type de prêtre en action dans le texte que Nuto Revelli écrit en introduction à *Il mondo dei vinti. Testimonianze di vita contadina*, Turin, Einaudi, 1977. Voir notamment p. XX. Au risque de faire un anachronisme, nous soulignons que de nombreux thèmes présents chez Damiani apparaissent aussi dans les chansons de Georges Brassens.

Le recueil de 1949 regorge d'images sensuelles[1] par lesquelles Damiani s'applique à briser le carcan moralisateur qui, dans cette république *papalina*[2] que Damiani a vu naître et qu'il voit se mettre en place, enferme les corps, le corps des femmes surtout, et entrave la liberté. Plusieurs textes du recueil de poésies païennes sont de véritables plaidoyers pour l'amour libre (voir surtout « Amate ! Amate ! » où il cite Boccace et l'Arétin), un sujet d'actualité, puisqu'il est âprement combattu, avec le divorce, lors de la campagne électorale de la Démocratie chrétienne pour les élections du 18 avril 1948. On en voit un exemple dans l'affiche électorale ci-contre.

Damiani multiplie donc les images qui prennent à contre pied le modèle familial, conjugal et virginal et crée toute une panoplie de femmes qui deviennent le sujet de leur sensualité, même si celle-ci passe à travers le prisme de phantasmes masculins.

Dans « L'Annunciazione », de pures jeunes filles – dans la main desquelles Damiani ne manque pas de mettre un cierge très évocateur – touchent voluptueusement leur ventre, tandis qu'elles défilent en procession pour le jour de Marie, en évoquant le mystère de l'annonciation. Un mystère qui s'est déjà révélé à elles

1. Dans les textes dramatiques, *Viva Rambolot* et *Fecondità* notamment, et dans le roman *Il di dietro del re*, on se souvient que les scènes « osées » servaient plutôt à démontrer la dépravation de la société bourgeoise.

2. Cette république des calottes. C'est l'épithète qui apparaît très vite dans les colonnes d'*Umanità nova* après la proclamation de la République. Damiani s'amuse aussi à utiliser le latin, intitulant « "Habemus" repubblica » l'article commentant la proclamation de la République le 8 juin 1946 et « Christus regnat » l'article commentant le résultat des élections législatives du 18 avril 1948. Sur Damiani et la République, voir notre intervention, intitulée « Gigi Damiani, le regard d'un anarchiste sur la naissance et les premières années de la république italienne », au colloque international sur *Le soixantième anniversaire de la proclamation de la république italienne*, organisé par les laboratoires Babel, LEAD et CDOC de l'Université du Sud Toulon-Var, 19 et 20 octobre 2006, Actes à paraître.

dans les bois, les fossés, les meules de foin… peut-être grâce à l'intervention du jeune prêtre qui organise la procession.

Dans « In confessione », une épouse délaissée par son mari est invitée, pour venger son orgueil blessé, à pratiquer ce que Saint Alphonse, auteur d'un traité de théologie morale, a nommé, pour bien d'autres circonstances, la « compensation occulte » :

Mi dica or Lei perché non resti inulta
l'offesa al mio decor che debbo fare ?
Chiedilo a Sant'Alfonso che l'occulta
compensazione insegna a pareggiare.

Mais dites-moi, pour que ne reste pas impunie
cette offense à ma dignité, que dois-je faire ?
Demande à Saint Alphonse qui enseigne
à atteindre l'équilibre par la compensation occulte [1].

Dans le sonnet qui s'intitule « Religiosa », on voit le crucifix se perdre sensuellement dans un décolleté généreux. Les dieux de l'Antiquité, joyeux et aimants, viennent compléter cette panoplie, dans « Veraci dei » (repris sous le titre « Nostalgie »), où ils sont comparés au « dieu sémite », triste, sombre et méchant, qui coupe court à toute expression des sens. Le poète est parfois lui-même victime de cette sensualité et prête le flanc à l'autodérision : dans « Supplica », il prend à contre pied le mythe de Faust et promet son âme à Dieu si celui-ci le rajeunit de trente ans, un sacrifice qu'il est prêt à faire pour les beaux yeux d'une jeune fille qui l'a trouvé trop vieux.

Damiani est assurément un lecteur attentif de la Bible, sans doute, d'après Nino Napolitano, « le livre que ses proches les premiers lui ont mis entre les mains pour son éducation ». Il le démontre dans « Al signor Iddio », où il s'offre une comparaison entre ses « vers diaboliques » et la Bible, trouvant ses propres écrits, même s'ils sont « décolletés jusqu'au ventre », bien plus « pudiques » et « moraux » que la Bible, puisqu'on n'y voit pas Lot partager la couche de ses filles (*Qui, colle figlie, Lot ebbro non dorme*), ni « Onan qui trouve son plaisir tout seul » (*e Onan tutto da sol non si sollazza*), ni David qui « cocufie Urie et le tue » (*David*

1. C'est dans une lettre à Ugo Fedeli du 25 février 1953 que Damiani nous éclaire sur cette référence à Saint Alphonse, cette fois non plus à propos d'un adultère, mais à propos d'un vol : « Saint'Alphonse de' Liguori, dans sa théologie morale, admet la compensation occulte lorsque quelqu'un est mal payé. »

Uria non incorna e ammazza), ni Salomon qui fait la noce avec mille femmes (*e Salomon d'impudicizia enorme / con mille donne in letto non gavazza*).

Il se livre à d'autres exercices comparatifs qui prennent comme point de départ des textes bibliques [1]. Dans « Amori biblici », il propose sa lecture du *Cantique des cantiques*. Il cite en exergue, d'après le texte latin de la Vulgate, quelques versets de ce cantique dont voici une traduction :

> Que vos mamelles sont belles, ma sœur, mon épouse ! Vos mamelles sont plus belles que le vin, et l'odeur de vos parfums passe celle de tous les aromates.
>
> Vos lèvres, ô mon épouse, sont comme un rayon qui distille le miel ; le miel et le lait sont sous votre langue, et l'odeur de vos vêtements est comme l'odeur de l'encens.
>
> Ma sœur, mon épouse est un jardin fermé ; elle est un jardin fermé et une fontaine scellée [2].

Dans les quatrains qui suivent, le narrateur adresse à la belle Abisag, la bien-aimée de Salomon, l'auteur présumé du *Cantique des cantiques*, un brûlant hommage, évoquant son ventre d'albâtre, ses seins turgescents, ses lèvres rouges, ses épaules charnues qui appellent la morsure plus que le baiser, ses hanches douces mais solides ; c'est en somme une sorte de développement des versets placés en exergue. Quant au dernier quatrain, il vient rappeler que les exégètes présentent ce cantique comme une allégorie du mariage du Christ avec l'Église, ce qui est pour Damiani la dernière des hypocrisies :

Lo so ; fra qualche secolo
diranno ch'io son Cristo e tu la Chiesa...
Frode di gente ipocrita,
che, sull'altar, ti sognerà distesa.

---

1. Il a la même démarche dans ses textes non poétiques. Voir deux textes de 1939 : « A proposito di antisemitismo » dans l'*Almanacco libertario* et la brochure *Razzismo e anarchismo*. Cette démarche est à rapprocher de celle de Han Ryner qui réécrit les évangiles dans *le Cinquième Évangile*, Paris, Eugène Figuière, 1910 (réédité par Belfond en 1976). Voir Caroline Garnier, *op. cit*.

2. Traduction, d'après le texte de la Vulgate, de Louis Isaac Lemaître de Sacy (1700), *Cantique des cantiques*, Paris, Seuil, L'école des lettres, 1994. Cette publication de l'école des lettres propose aussi la traduction à partir de l'hébreu d'Ernest Renan. On pourra également se référer à la traduction de l'École biblique de Jérusalem, déjà citée, qui, dans une introduction au *Cantique des cantiques*, rappelle les différentes interprétations qui ont été faites de ce texte biblique.

Je sais ; dans quelques siècles
on dira que je suis le Christ et toi l'Église...
Tromperie de gens hypocrites
qui, dans leurs rêves, te verront étendue sur l'autel.

Le recueil de 1949 contient une poésie qui n'a rien de « diabolique » ni, directement, de religieux ou d'antireligieux et qui constitue une sorte de testament spirituel. Cette poésie, « Rose del deserto », qui évoque la Rose des sables que Damiani a sûrement pu admirer lors de son long séjour tunisien et dont il a pu s'étonner[1], soulève la question plus générale du mystère de la création :

diteci : chi vi fece ? Quale mistico
accoppiamento, pronubo
fu dei natali vostri, in quell'oceano
che sol sabbia moltiplica ?

dites-nous qui vous a faites. Quel accouplement
mystique est à l'origine
de votre naissance, dans cet océan
qui ne multiplie que du sable ?

La religion n'offre pas à Damiani d'explications qui le satisfassent mais, dans le même temps, la religion, ou la négation de la religion, ne cesse d'alimenter son interrogation perpétuelle sur le monde.

1. On ne connaissait peut-être pas à l'époque le phénomène de cristallisation qui aboutit à la formation des roses des sables. Voici l'explication que Damiani donne en note : « Le bédouin des déserts libyens, imaginatif et superstitieux, croit avoir résolu l'énigme de la formation des roses de sable en l'attribuant, de façon très prosaïque, à l'urine des chameaux qui gicle fougueusement sur les monticules de sable. »

Conclusion

Ti chiudo o finestra che guardi sul mondo

Le parcours poétique de Damiani que nous venons de retracer ne donne qu'une vision partielle du militant qu'il a été ; sa pensée n'apparaît pas non plus tout entière puisque certains sujets, le fédéralisme par exemple, que Damiani prône dans de nombreux articles de journaux, ne sont pas traités en poésie. Ce parcours donne cependant une vision assez complète de l'homme et de la façon dont il appréhende le monde. Il nous apporte aussi le témoignage d'une existence entièrement vouée à un idéal : tous les choix de Damiani se font en fonction de cet idéal, toutes les péripéties de son existence, y compris l'expérience migratoire, lui sont liées.

Sa pratique de la poésie est elle-même au service de son engagement militant et si, sur le plan esthétique, ses vers ont parfois à pâtir de cette approche « utilitaire », c'est aussi elle qui leur donne leur force et leur efficacité. En effet, même s'il arrive que l'écriture poétique de Damiani soit esthétiquement médiocre, elle ne laisse jamais indifférent, sans doute parce qu'il ne se contente pas de susciter gratuitement des émotions chez ses lecteurs. Chaque émotion, chaque indignation, qu'elles soient basées sur la vision du corps pourrissant d'un soldat, d'un enfant victime d'une injustice, d'un homme contraint de quitter sa terre natale, d'une femme dont on profite parce qu'elle vit dans des conditions misérables, d'un paysan qui se saigne aux quatre veines pour enrichir l'Église, entrent dans un système plus vaste, dans lequel chaque individu a sa part de responsabilité.

C'est là, en substance, le message que Damiani veut transmettre à ses lecteurs dans ses poésies. Les instruments qu'il utilise pour cette transmission sont empreints de beaucoup de conventionnalisme, dans la symbolique utilisée, mais aussi dans la forme poétique qu'il donne à ses textes, dans le vocabulaire qu'il

emploie. Ce conventionnalisme est cependant souvent dépassé par l'exagération, l'outrance, la répétition, l'ironie surtout, qui le rapprochent, encore une fois, de son lectorat idéal.

La production poétique de Damiani s'enrichit également par son approche de l'actualité. Lecteur gourmand de la grande presse, il y pioche de quoi fournir les colonnes des périodiques dont il est le rédacteur, mais aussi, à l'occasion, de quoi faire des poésies. Ses poésies sont d'ailleurs rarement intemporelles. Les recueils qu'il publie, même lorsqu'il s'agit, étant donné les conditions défavorables, de recueils « virtuels », sont le reflet de leur temps, retraçant les conséquences de la Grande Guerre, les agissements du Président du Conseil pendant la période fasciste, les guerres coloniales, l'exil et la lutte des antifascistes, la prise du pouvoir par la Démocratie Chrétienne, etc.

Enfin, Damiani récupère ses émotions personnelles qu'il insère dans ses compositions poétiques, sans pour autant qu'elles en soient jamais le sujet premier. Ses enfants, sa compagne, sa mère absente apparaissent souvent dans la toile de fond de ses poésies et sans doute les nombreux personnages qui peuplent ou qui hantent les poésies ont-ils, pour beaucoup, un modèle humain. On y retrouve encore le bateau des voyages transatlantiques, les fastes, hypocrites, des fêtes pascales, les périodes de Noël passées dans la solitude, mais aussi l'écho des chants qui ont rythmé les soirées passées entre amis, au sein de la grande « famille anarchiste ».

Fort de sa pratique de peintre décorateur, Damiani fait aussi preuve d'un grand sens du détail pictural, s'appliquant à donner à ses poésies des touches de couleur, rouges et noires, mais aussi vertes, blanches, jaunes… s'attardant, à l'occasion, sur les paysages. Cela est le reflet d'un intérêt, professionnel et personnel, pour les arts plastiques, qui transparaît également dans certains périodiques qu'il a fondés, certes parfois pour servir de « couverture » à la propagande anarchiste : c'était la fonction du mensuel *Vita* paru en 1925.

Il est enfin possible de reconstituer une partie de la bibliothèque de Damiani qui a sans doute écumé les textes des penseurs anarchistes et ceux des écrivains dont les noms apparaissent dans les colonnes des journaux anarchistes, notamment lorsque les bibliothèques et les librairies de propagande diffusent les titres des œuvres qu'ils proposent à la lecture et ou à l'achat. Parmi ces titres, on trouve des grands textes de la littérature italienne et internationale, mais aussi ceux des nombreux militants qui, comme Damiani, consacrent une partie de leur activité de propagande à des textes romanesques, dramatiques ou poétiques. Un travail de vaste ampleur serait nécessaire pour redessiner le paysage littéraire anarchiste dans son ensemble, ce qui permettrait aussi de mieux situer Damiani et son

œuvre parmi les militants de son temps. Il y a fort à penser qu'une telle étude confirmerait la tendance, notable chez Damiani, à écrire en « homme du XIX^e^ », une tendance dont il voit lui-même, très lucidement, les limites, qu'il expose à Fedeli : « Je suis resté trop homme du XIX^e^ en toute chose, dans les sentiments, dans les affections et aussi dans les haines. Je suis donc hors circuit par les temps qui courent » (12 mai 1953). L'avenir vers lequel il continue cependant de se tourner est donc un avenir figé, qui n'a pas de dimension visionnaire et apparaît même, à certains égards, comme rétrograde – on a vu les formules employées par Damiani sur les femmes, les homosexuels et son apparente fermeture aux cultures non occidentales. Les lecteurs du XXI^e^ siècle qui voudront se pencher sur ses textes, poétiques, littéraires et journalistiques, mais aussi sur sa correspondance, y trouveront toutefois l'expression passionnée d'un imaginaire qui a enflammé les esprits pendant des décennies.

Contrairement à ce qu'il prétend dans une de ses dernières poésies, « Ti chiudo o finestra », Damiani est loin de fermer, même au seuil de sa vie, « la fenêtre qui donne sur le monde », qui continue de lui montrer des visions désolantes :

Vedere ? Che cosa ? Mai cambia la scena !

Son sempre le stesse persone che mostri ;
son birri, son ladri ; son preti adiposi ;
strozzati, o strozzini, ch'aguzzano i rostri ;
funamboli arditi ch'attendono ansiosi

d'andare al governo. Poi sempre la stessa
legione di servi che, curva la testa,
va al giogo, a la guerra ; ch'ascolta la messa
e fa, del tiranno, sua propria, la festa.

E quando un ribelle cammina a la morte,
schiamazza contenta, ma intanto si stringe
pel freddo ; per fame si piega a la sorte
che impone chi regna, chi truffa, chi finge.

Voir ? Mais quoi ? La scène ne change jamais !

Tu montres toujours les mêmes personnes ;
des sbires, des voleurs ; des prêtres adipeux ;
des escroqués, ou des escrocs qui aiguisent leurs becs ;
des funambules hardis qui attendent anxieusement

d'entrer au gouvernement. Et puis toujours la même
légion d'esclaves, qui, la tête courbée,
avance sous le joug, se rend à la guerre, écoute la messe

et festoye le tyran.

Et quand un rebelle s'achemine vers la mort,
contente, elle s'égosille, mais en même temps elle se recroqueville
à cause du froid ; à cause de la faim, elle se plie au destin
que lui impose celui qui règne, qui trompe et feint.

Malgré tout le pessimisme de cette description, c'est à travers cette même fenêtre qu'il entrevoit, en rêve, le monde libre et juste pour lequel il s'est battu, toujours persuadé que des hommes le connaîtront un jour. Car, affirme-t-il,

Giustizia sarà, inesorata e fonda.

Bibliographie

Journaux auxquels Damiani a collaboré, qu'il a fondés ou qu'il a, un temps, dirigés :

– *L'Avvenire* sociale, Messine, 1896-1898 (un article de Damiani en 1896).
– La *Birichina*, São Paulo, 1896- 1898 (une poésie de Damiani en 1897).
– *Il Risveglio*, São Paulo, 1898-1899.
– *La Canaglia*, Ribeirão Preto, 1900.
– *Il Diritto*, Curitiba, 1899-1902.
– *Despertar*, Curitiba, (1904)
– *La Terza Roma*, numéro unique, São Paulo, 20 septembre 1901.
– *A Plebe*, São Paulo, 1917-1950 (articles de Damiani en 1917 et 1919).
– *La Battaglia*, São Paulo, 1904-1912
– *La Barricata*, São Paulo, 1912-1913.
– *Il Libertario,* São Paulo, 1906.
– *La Propaganda Libertaria,* São Paulo, 1913-1914.
– *Pro-vittime politiche d'Italia,* São Paulo, numéro unique, 29 juillet 1914.
– *Guerra Sociale*, São Paulo, 1915-1917.
– *Umanità nova*, Milan et Rome, 1920-1922.
– *Pagine libertarie*, Milan, 1921-1923.
– *Il Libertario*, La Spezia, 1903-1923 (articles de Damiani entre 1919 et 1921).
– *Guerra di classe*, Bologne-Milan, 1915-1923 (articles de Damiani entre décembre 1919 et février 1920).
– *Il Martello*, New York, 1914-1943 (articles de Damiani en 1923-1924).
– *Il Vespro anarchico*, Palerme, 1921-1923 (articles de Damiani de mars à août 1923).
– *Fede !*, Rome, 1923-1926.
– *Parole nostre*, Rome, février-décembre 1925.
– *Vita*, Rome, mars-juillet 1925.
– *La Tempra*, Paris, 1925-1926.
– *Pensiero e volontà*, Rome, 1923-1926.
– *Non molliamo*, Rome, en réalité Marseille, janvier-mars 1927.

– *L'Adunata dei refrattari*, Newark, 1922 (notamment 1931-1953).
– *Il Risveglio anarchico*, Genève, 1900-1950 (notamment 1930-1937).
– *Veglia*, Paris, 1926-1927.
– *Germinal*, Chicago, 1926-1930.
– *La lotta umana*, Paris, 1927-1929.
– *La Lotta anarchica*, Paris, 1929-1933.
– *Resistere*, numéro unique, avril 1929.
– *Fede !*, nouvelle série, Paris puis Bruxelles, 1929-1931.
– *Almanacco libertario pro vittime politiche*, 1929-1941.
– *Vogliamo*, Biasca (Suisse), 1929-1931.
– *La lanterna*, Marseille, Toulon, Nîmes, 1932-1934 (un article de Damiani en août 1933).
– *Domani*, Tunis, 1935.
– *Umanità nova*, Rome, 1944- (articles de Damiani de 1946 à sa mort en 1953)
– *L'Antistato*, Forlì, 1950-1951.
– *Il Pensiero. Commemorando Errico Malatesta nel 18° anniversario della sua morte*, numéro unique, 1951.

N.B. : Dans la bibliographie qu'Ugo Fedeli élabore (*Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, *L'Antistato*, 1954), il cite aussi *Cronaca sovversiva* (publié par Luigi Galleani de 1903 à 1918 pendant son séjour aux États-Unis) qu'il ne nous a pas été possible de consulter.

Romans, pièces de théâtre, recueils de poésies, brochures et préfaces rédigés par Damiani :

– *L'ultimo sciopero. Romanzo sociale*, *La Battaglia*, São Paulo, 18 juillet 1905 - 20 mai 1906.
– « *Viaggiando (La gente che s'incontra)* » *La Battaglia,* São Paulo, 21 mars 1908 », reproduit (avec introduction et notes d'Isabelle Felici) dans *Gli italiani all'estero,* n° 4, *Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1996, p. 163-169.
– *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile*, Milan, éditions d'*Umanità Nova*, juin 1920.
– *Il di dietro del re. Memorie di un mancato regicida raccolte e tradotte da Simplicio*, Rome, Società Anonima Poligrafica Italiana, 1921.
– *Storie sentimentali d'odio e d'amore*, *Pagine libertarie*, 18 mars 1922 - 18 décembre 1922.
– *I salmi dell'anarchia*, *Pagine libertarie*, 25 février 1922 - 15 février 1923.
– *Il problema della libertà*, Rome, Società Anonima Poligrafica Italiana, 1924, réédition à Rome en 1946 avec le sous-titre *Riflessioni di un anarchico*.

– *Voci dell'ora (Euritmie)*, Rome, éditions de *Fede !*, 1924.
– *Il re fascista*, Rome, en réalité Marseille, éditions de *Non molliamo*, 1927.
– *Cristo e Bonnot*, Chicago, éditions de *Germinal*, 1927.
– *Histoire du soldat inconnu*, traduction d'E. Armand, Orléans, éditions de *L'En-dehors*, [1926].
– *La bottega. Scene della ricostruzione fascista. Dramma in due atti*, Detroit, Libreria Autonoma, 1927.
– *La palla e il galeotto Farsa tragica*, Rome [en réalité France (Marseille ?)], 1927.
– *Euritmie dell'Esilio*, dans divers journaux dont *Germinal* de Chicago et *Almanacco libertario*, 1927-1941.
– *L'arte, la scienza, l'amore e la guerra nell'Eldorado dei folli. Tragedia comica in due atti*, *Germinal*, Chicago, mars 1929 (incomplet).
– *Del delitto e delle pene nella società di domani*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, 1930.
– *Viva Rambolot. Bozzetto in un atto*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, [années 1930].
– *Fecondità. Commedia sociale in due atti*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, [années 1930].
– *Gl'impazienti*, *L'Adunata dei Refrattari*, Newark, 16 mai 1936.
– *I ceti medi e l'anarchismo*, Tunis, Typographie Maury et cie, 1937.
– *Carlo Marx e Bacunin in Spagna*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, 1939.
– *Razzismo e Anarchismo*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, [1939 ?].
– *Attorno ad una vita (Niccolò Converti)*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, 1940.
– *Rampogne. Versi di un ribelle*, Turin, Gruppo Editoriale Anarchico Piemontese, 1946.
– *Sgraffi,* Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, 1946.
– *Stato e comune*, Newark, éditions de *L'Adunata dei Refrattari*, 1946.
– *Discorsi nella notte*. Supplemento letterario di *Umanità nova*, Rome, 1947.
– *Le ragioni di una antitesi tra comunisti ed anarchici*, Rome, éditions d'*Umanità nova*, 1948.
– *L'utopia anarchica e la realtà anarchica*, Rome, éditions d'*Umanità nova*, 1948.
– *Diabolica carmina. Poesie paganeggianti e anticlericali*, Rome, édité par l'auteur, 1949.
– *Caino*, manuscrit, années 50, transmis à Ugo Fedeli et E. Armand, non repéré.
– Préface de *Un trentennio di attività anarchica (1914-1945)*, Cesena, éditions de *L'Antistato*, 1952.
– *Dio millenaria inquietudine*, Turin, 1953.
– *La mia bella Anarchia*, Cesena, éditions de *L'Antistato*, 1953.

– *Una protesta di Gesù*, *Umanità nova*, 31 janvier 1954.

Ouvrages consultés :

A.A.V.V., *Mario Rapisardi*, Rome, La Tipografica, 1912.

A.A.V.V., *Luigi Campolonghi, Une vie d'exil*, Paris, CEDEI-CIRCE, 1989.

[Abate, Erasmo] Hugo Rolland, *Il sindacalismo anarchico di Alberto Meschi*, Quaderni dell"Istituto Storico della Resistenza in Toscana, Florence, La Nuova Italia, 1972.

Antonioli, Maurizio et Giulianelli, Roberto, *Da Fabriano a Montevideo. Luigi Fabbri : vita e idee di un intellettuale anarchico e antifascista*, Pise, BFS, 2006.

Antonioli, Maurizio, Masini, Pier Carlo, *Il sol dell'avvenir. L'anarchismo in Italia dalle origini alla Prima Guerra mondiale 1871-1918*, Pise, BFS, 1999.

Antonioli, Maurizio, *Pietro Gori, il cavalier errante dell'anarchia. Studi e testi*, Pise, BFS, 1995.

Arnoni Prado, Antonio, Foot Hardman, Francisco, *Contos anarquistas, Antologia da prosa anarquista no Brasil*, São Paulo, Editora brasiliense, 1985, p. 71-73.

Asor Rosa, Alberto, *Scrittori e popolo. Il populismo nella letteratura italiana contemporanea*, Turin, Einaudi, 1988 (première édition 1965).

Belli, Giuseppe Gioacchino, *Sonetti licenziosi*, <www.liberliber.it>.

Berneri, Camillo, Lo spionaggio fascista all'estero, Marseille, ESIL, [~1930] <www.comidad.org/testi/001testi.rtf>.

Bettini, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.1, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati in Italia (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1972.

Bettini, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976.

La Bible de Jérusalem, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Les éditions du cerf, 1998.

Brunello, Piero, Di Paola, Pietro, *Errico Malatesta, Autobiobrafia mai scritta. Ricordi (1853-1932)*, Santa Maria Capua Vetere, Edizioni Spartaco, 2003. Voir l'introduction dans *A rivista anarchica* de décembre 2003-janvier 2004, <www.anarca-bolo.ch/a-rivista/295/56.htm>.

Carducci, Giosuè, *Poesie MDCCCL-MCM*, <www.liberliber.it>.

Chiara, Piero, *Vita di Gabriele D'Annunzio*, Milan, Mondadori, 1978.

Coletti, Alessandro, *Anarchici e questori,* Padoue, Marsilio editore, 1971.

Couté, Gaston, *Le gars qu'a mal tourné. Poèmes et chansons*, choisis et présentés par Jacques Gaucheron, Pantin, Le Temps des Cerises, 1997.

De Marco, Laura, *Il soldato che disse no alla guerra. Storia dell'anarchico Augusto Masetti (1888-1966)*, Santa Maria Capua Vetere, Edizioni Spartaco, 2003.

Di Lembo, Luigi, *Guerra di classe e lotta umana. L'anarchismo in Italia dal Briennio rossa alla guerra di Spagna (1919-1939)*, Pise, BFS, 2001.

Di Lembo, Luigi, *Il federalismo anarchico in Italia, dal Risorgimento alla seconda guerra mondiale*, Livourne, *Sempre Avanti !*, 1994, <acrataz.oziosi.org/article.php3 ?id_article=193> (puis 194 à 196).

Dizionario biografico degli anarchici italiani, tomes 1 et 2, Pise, BFS, 2003-2005.

Fedeli, Ugo, *Un trentennio di attività anarchica (1914-1945)*, Cesena, Edizioni L'Antistato, 1952.

Fedeli, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, *L'Antistato*, 1954, réédité en 1997 sous le titre *Biografie di anarchici. Ciancabilla, Damiani, Gavilli* aux éditions Samizdat de Pescare.

Fedeli, Ugo, *Congressi e convegni (1944-1962). Federazione anarchica italiana*, Gênes, 1963, réédité en 2003 par Giorgio Sacchetti aux éditions Samizdat de Pescare.

Felici, Isabelle, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)*, sous la direction de Mario Fusco et Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris 3, 1994, <raforum.apinc.org>.

Giulianelli, Roberto, *Luigi Fabbri. Epistolario ai corrispondenti italiani ed esteri (1900-1935*), Pise, BFS, 2005.

Gori, Pietro, *Opere complete*, réédition Milan, Editrice Moderna, 1948.

Granier, Caroline, *« Nous sommes des briseurs de formules. La réflexion des théoriciens anarchistes sur l'art »*, Université de Paris 8, 2003, <raforum.apinc.org> (*Les Briseurs de formules. Les Écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2008).

[Guerrini, Olindo], *Postuma, canzoniere di Lorenzo Stecchetti, edito a cura degli amici*, Bologne, Zanichelli, 1877, http://www.liberliber.it

[Guerrini, Olindo], *Rime di Argia Sbolenfi con prefazione di Lorenzo Stecchetti*, quarta edizione, Bologne, successori Monti editori, 1899, <www.liberliber.it>.

Hugo, Victor, *Chansons des rues et des bois*, 1866.

Hugo, Victor, *Les Contemplations*, 1856.

Lavezzi, Gianfranca, *I numeri della poesia. Guida alla metrica italiana*, Milan, Carocci editore, 2002.

Malatesta, Errico, *Scritti scelti* (*a cura di Giovanna Berneri e Cesare Zaccaria*), Naples, Edizioni R.L., 1954.

Mangini, Giorgio, *Pier Carlo Masini. Un profilo a più voci*, numero monografico di *Bergomum*, bollettino della Civica Biblioteca Angelo Mai di Bergamo, 2001.

Mantovani, Vittorio, *Mazurka blu. La strage del Diana*, Milan, Rusconi, 1979.

Mariani, Giuseppe, *Memorie di un ex-terrorista*, Turin, s.e., 1953. Préface de Gigi Damiani. Un texte intitulé *Nous ne sommes pas des assassins* a été publié en France en 1959 par les éditions à contre-courant.

MARTINI, Jandira, ROCHA Eliana, *Em defesa do companheiro Gigi Damiani. Texto para um espetáculo*, photocopies, 1977.
MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta*, Milan, Rizzoli, 1969.
MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.2, Nell'epoca degli attentati*, Milan, Rizzoli, 1981.
MASINI, Pier Carlo, *Poeti della rivolta. Da Carducci a Lucini*, Milan, Rizzoli, 1978.
MICHEL, Louise, *À travers la vie et la mort*, Paris, La Découverte, 2001.
MIRBEAU, Octave, *Théâtre complet*, Paris, eurédit, 2003.
MODERNELL, Renato, *Sonata da última cidade,* São Paulo, Editora Best seller, 1988.
PASCOLI, Giovanni, *Primi poemetti*, <www.liberliber.it>.
PAZZAGLIA, Mario, *Manuale di metrica italiana*, Florence, Sansoni, 1990.
PESSIN, Alain, *La Rêverie anarchiste 1848-1914*, Librairie des Méridiens, 1982, republié aux éditions de l'ACL, Lyon, 1999.
Poesia Italiana. L'Ottocento, Milan, Garzanti, 1978.
PUCCIARELLI, Mimmo, *L'Imaginaire des libertaires aujourd'hui*, Lyon, ACL, 1999.
PUCCIARELLI, Mimmo, PATRY Laurent, *L'Anarchisme en personnes*, Lyon, ACL, 2006.
RENAN, Ernest, *Vie de Jésus*, préface de Jean Gaumier, Gallimard, 1974, réédité en folio en 2004.
ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Milan, « Biblioteca socialista della *Plebe* », Tip. F. Pagnoni, 1878.
ROSSI, Giovanni, *Cecilia, comunità anarchica sperimentale* (1893), Pise, BFS, 1993.
TOMBACCINI, Simonetta, *Storia dei fuorusciti italiani in Francia*, Milan, Mursia, 1988.
Volontà, Naples, 1er juillet 1955. Lettres de Damiani à Pio Turroni et Giovanna Berneri
TRILUSSA, *Cento favole*, Milan, Mondadori, 1995.
WHITMAN, Walt, *Feuilles d'herbe*, traduction de Jacques Darras, Poésies Gallimard, 2002.
ZAVORANI, Adolfo, *Dio Borghese. Poesia sociale in Italia 1877-1900*, Milan, Gabriele Mazzotta editore, 1978.

Articles consultés :

Bulletin du CIRA, n° 62, Lausanne, mai 2006,
CIAMPI, Alberto, « Damiani l'eclettico », *A Rivista anarchica*, octobre 1991.
FELICI, Isabelle, « Poésies d'émigrés italiens parues dans la presse anarchiste brésilienne au tournant du XXe siècle », *Gli italiani all'estero*, n° 4, *Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996, p.69-81.

FELICI, Isabelle, « Gigi Damiani, le regard d'un anarchiste sur la naissance et les premières années de la république italienne », intervention au colloque international sur *Le soixantième anniversaire de la proclamation de la république italienne*, organisé par les laboratoires Babel, LEAD et CDOC de l'Université du Sud Toulon-Var, 19 et 20 octobre 2006, Actes à paraître.

MORELLI, Anne, « La presse italienne en Belgique, 1919-1945 », *Cahiers du centre interuniversitaire d'histoire contemporaine*, n° 94, Louvain-Paris, éditions Nauwelaerts, 1981.

NAPOLITANO, Nino, « Gigi Damiani », *Adunata dei Refrattari*, première partie, 24 avril 1954, deuxième partie, 1er mai 1954.

RAINERO, Romain H., « Niccolò Converti et son œuvre en Tunisie », *Les Langues néo-latines. Quelques autres Italies*, n° 253, 1985.

SALMIERI, Adrien, « Sur la production culturelle des Italiens de Tunisie (1881-1943) », *La traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 32 et suivantes.

SCHMIDT, Afonso, « Gigi Damiani », *A Plebe*, 3 septembre 1948.

VEGLIANTE, Jean-Charles, « "Civilisation" et études littéraires. L'exemple de la littérature issue de l'immigration italienne en France », *Phénomènes migratoires et mutations culturelles (Europe-Amériques XIXe-XXe siècles)*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 21-38

VEGLIANTE, Jean-Charles, « De l'entre-deux langues à une langue de plus : expression décentrée, expression poétique », *Bilinguisme : Enrichissements et conflits*, Actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var les 26, 27 et 28 mars 1998, réunis par Isabelle Felici, Paris, Éditions Honoré Champion, 2000, p. 187-205.

VEGLIANTE, Jean-Charles, « L'émigration comme facteur d'italianisation au tournant du siècle », in *Vert, blanc, rouge. L'identité nationale italienne*, Actes du colloque des 24 et 25 avril 1998 « Images et débats concernant, en Italie, la question de l'identité nationale », LURPI, Université de Rennes 2.

Fonds d'archives :

Archivio centrale dello stato, Rome. Dossiers de police (Casellario Politico Centrale)

Institut international d'Histoire sociale, Amsterdam, fonds Fedeli.

Centre international de recherches sur l'anarchisme, Lausanne, fonds Carlo Frigerio.

Bibliothèque de Documentation et Information Contemporaine, Nanterre, fonds Luigi Campolonghi.

Centro Studi Libertari Giuseppe Pinelli, Milan, fonds Pio Turroni.

Lettres de Bartolomeo Vanzetti de Charlestown State Prison <www.law.umkc.edu/faculty/projects/ftrials/SaccoV/van--char2527.html>.

Table des illustrations

Photographie de Damiani, *L'Adunata dei Refrattari* du 19 décembre 1953, *p. 15*
Photographie de Damiani conservée à la Biblioteca Serantini de Pise, *p. 16*
Photos signalétiques, dossier de police de Damiani aux archives de l'État, Rome, *p. 28*
Illustration de la couverture de *Voci dell'ora* par Aldo Ronco, *p. 37*
Illustration de la première page des quatre numéros de *Vita*, *p. 51*
Illustration des deux comptines parues dans *Vita* en mars et avril 1925, *p. 52*
Photographie de Damiani en 1927, Archives de l'État à Rome, *p. 60*
Programmes de manifestations en faveur des victimes politiques, Marseille, janvier et avril 1927, *p. 62*
Photos signalétiques de Damiani parues dans la « Liste des personnes recherchées pour menées terroristes » en 1934, Archives Départementales de la Seine Maritime n° 1M546, *p. 70*
Une de la *Domenica del Corriere* juin 1928 <www.radiomarconi.com/nobile1/index.html>, *p. 91*
Illustration de la poésie « La tragica beffa artica », *Almanacco libertario* 1929, *p. 92*
Illustrations de « Quel porco di Benito… », *Almanacco libertario* 1931, *p. 93*
Dessins illustrant « Ah, poter dormire… », *Almanacco libertario* 1932, *p. 94*
Illustration de la nouvelle « Purtroppo… un brutto sogno ! », *Almanacco libertario* 1933, *p. 95*
Illustration de « Il "posto al sole" », *Almanacco libertario*, 1936, *p. 98*
Photographie de Damiani, Tunis 1937, Archives de l'État à Rome, *p. 109*
Photographies de Damiani, Archives de l'État à Rome, *p. 110*
Lettre de Gigi Damiani à Carlo Frigerio du 5 octobre 1940, CIRA Lausanne, *p. 113*
Photographie de Damiani parue dans *Umanità nova* du 22 novembre 1953, *p. 117*
Dernière lettre manuscrite de Gigi Damiani à Pio Turroni du 12 mars 1952, *Centro Studi Libertari* Milan, *p. 119*
Portrait de Damiani paru dans *Umanità nova* en 1953, *p. 124*
Illustration de « Emblema », *Sgraffi*, p. 5, *p. 144*
Illustration parue dans *Sgraffi*, p. 89, *p. 152*
Illustration en couverture de *Sgraffi*, *p. 154*
Illustration dans *Sgraffi*, p. 80, *p. 158*
Affiche électorale pour la Démocratie chrétienne, 1948, *p. 165*

Index des noms de personnes

A

Adanti, Luigi 51
Aiati, Ivan 122, 133
Aldini, Amedeo 68
Alphonse XIII 73
Ancillotti, Angiolino 64
Antonioli, Maurizio 16, 24, 141, 146, 163, 176
Armand, E. (Ernest Juin) 17, 36, 129, 175
Arputzo, Erasmo 102
Arrighi, Ferruccio 120, 128
Asor Rosa, Alberto 22, 24, 150, 176

B

Badalucco, Giovanni 102
Bakounine, Michel 50
Balbo, Italo 98
Ballerini, Emma 26, 27
Barresi, Giulio 78, 102, 103, 105, 108
Bassino, Domenico 102
Bazzocchi, Attilio 117
Belgioioso, Cristina 142
Belli, Giuseppe Gioacchino 144
Bensasson, Ferruccio 111
Berchet, Giovanni 141
Berneri, Camillo 50, 51, 67, 78, 104, 110, 143, 144
Berneri, Giovanna voir Caleffi 7, 110, 114, 115, 116, 117, 132, 177, 178
Berneri, Maria Luisa 117
Bertolo, Amedeo 123, 127
Bertolucci, Franco 127, 150
Bertoni, Luigi 7, 66, 74, 75, 76, 100, 112
Bettini, Leonardo 59, 106
Bibbi, Gino 74, 102, 103, 112, 120
Bibbi, Maria 112
Binazzi, Pasquale 13, 27, 32, 149
Borghi, Armando 120, 122
Bresci, Gaetano 147
Bruno, Giordano 119, 147
Burgio, Giuseppe 102
Buzzetti, José 15, 18

C

Cafiero, Carlo 151
Caleffi, Giovanna 110
Campagnoli, Arturo 19
Campanella, Tommaso 147
Campieri, Pietro 68
Campolonghi, Luigi 8, 143, 146, 176, 179
Cane, Luigi 102
Canova, Antonio 160
Cantone, M. A. 50, 51
Carducci, Giosuè 22, 105, 121, 135, 136, 141, 144, 148, 178
Carpentieri, Celeste 64, 102
Caserio, Sante 149, 151
Castellani, Dario 64, 103, 105
Casubolo, Antonino 102, 103, 104, 107
Ceccarelli, Aristide 13

Centini, Giuditta 69, 73, 77, 116, 121
Cerchiai, Alessandro 14, 141
Cerri, Gino 102
Cervetto, Arrigo 127
Cestari, Senofonte 67
Cini, Egizio 14
Consiglio, Paolo 102
Consiglio, Umberto 122
Converti, Niccolò 9, 81, 102, 104, 175, 179
Corsinovi, Fosca 64
Couté, Gaston 163
Covato, Francesco 102
Crispi, Francesco 13

D

Damonti, Angelo 68
Dante 105, 145
De Amicis, Edmondo 144
De Francesco, Tommaso 13
Del Vecchio-Anguissola 67
De Souza, Liduina dite Bibi 27
Diecidue, Gianni 133, 139, 148, 149, 150, 161
Di Lembo, Luigi 29, 49
Dostoïevski, Fédor 144

F

Fabbri, Luce 160
Fabbri, Luigi 7, 28, 50, 51, 57, 65, 67, 73, 76, 83, 91, 93, 104, 144, 160, 176, 177
Fadda, Erminio 102
Faure, Sébastien 72
Fedeli, Ugo 7, 12, 13, 14, 15, 16, 31, 51, 59, 83, 111, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 128, 132, 161, 166, 175
Ferrini, Sante 150
Flores, Paolo 50, 51
Fontana, Giovanni 102
Foscolo, Ugo 105
Frigerio, Carlo 7, 65, 72, 78, 82, 83, 91, 93, 100, 101, 103, 109, 110, 112, 117, 125, 144, 179, 180

G

Galleani, Luigi 6, 82, 174
Gallico, Loris 102, 105
Gamberi, Antonio 149
Garibaldi, Giuseppe 142
Garibaldi, Ricciotti 67
Garinei, Italo 149
Gautier, Théophile 143
Giacomelli, Nella 146
Girelli, Dominique 64
Giusti, Giuseppe 105, 144
Gori, Pietro 20, 22, 24, 28, 97, 141, 146, 148, 149, 150, 151, 154, 155, 161, 163, 176, 177
Gozzoli, Vincenzo 71, 146
Gramsci, Antonio 161
Greco, Lorenzo 117, 125
Guerrini, Olindo 30, 97, 144, 148
Guichardin 105

H

Hugo, Victor 42, 83, 100, 123, 124, 143, 144, 176, 177

I

Ibsen, Henri 144
Ippedico, Vincenzo 102

J

Jules César 62

L

Lemaître de Sacy, Louis Isaac 167
Leopardi, Giacomo 105, 158
Leuenroth, Edgard 14
Liguori, Saint Alphonse de 166
Longhi, Achille 102, 105, 109, 110
Lucetti, Gino 56, 58

M

Maffei, Clara 142
Malaspina, Vittorio 65
Malatesta, Errico 6, 7, 28, 29, 30, 50, 51, 54, 55, 56, 59, 67, 70, 72, 73, 74, 76, 102, 105, 116, 121, 125, 130, 149, 151, 174, 176, 178
Mameli, Goffredo 105, 143
Mantovani, Mario 71, 127
Mantovani, Sandra 151
Mantovani, Vincenzo 29, 31, 74
Manzoni, Alessandro 141, 142
Maraviglia, Osvaldo 46, 59
Mari, Alfredo 14
Mariani, Giuseppe 31, 45, 118, 124, 128, 129
Marzocchi, Umberto 127
Masetti, Augusto 79, 176
Masini, Pier Carlo 7, 13, 16, 126, 127, 128, 141, 151, 155, 177
Mastrodicasa, Leonida 71
Matteotti, Giacomo 49
Mazzini, Giuseppe 142
Mazzone, Vincenzo 102, 105, 107
Melli, Elena 7, 76, 78, 102, 111
Meloni, Lidua 31, 69, 73, 75, 76, 77, 95
Meloni, Vincenzo 31, 68
Menapace, Ermanno 67
Menocchi, Emma voir Ballerini Emma 26, 27
Meschi, Alberto 123, 124, 176
Metello, Evangelista 104
Michel, Louise 83, 84, 100, 101, 146, 152, 160
Michel-Ange 160
Mirbeau, Octave 80, 144
Mirenghi, Domenico 131
Molaschi, Carlo 30, 31, 42, 51
Monti, Vincenzo 105, 177
Monticelli, Carlo 64, 144
Montseny, Federica 74, 125
Morelli, Anne 72
Mota, Benjamin 14
Mussolini, Benito 56, 106
Muzio, Vincenzo 102

N

Napoléon III 96
Napoléon Ier 62
Napolitano, Nino 11, 12, 27, 29, 30, 31, 32, 36, 46, 48, 51, 59, 60, 61, 65, 77, 102, 119, 121, 123, 149, 150, 162, 166, 179
Navarra, Carmelo 102
Negri, Ada 144
Nenni, Pietro 115
Nobile, Aldo 91

O

Oreto, Gregorio 102, 105
Orsini, Felice 96

P

Pacini, Ernesto 14
Paladini, Vinicio 51
Parini, Giuseppe 105
Parri, Ferruccio 115

Pascoli, Giovanni 20, 51, 144
Passeri, Anna 11
Pelizza da Volpedo, Giuseppe 156
Pellico, Silvio 141, 142
Perelli, Mario 29
Pessin, Alain 156
Pestaña, Angel 74
Politi, Filippo 102, 105
Porcelli, Francesco 51, 56
Prampolini, Camillo 13
Pucciarelli, Mimmo 123, 154, 178
Puggioni, Giovanni 102, 109

R

Rafanelli, Leda 146
Rainero, H. Romain 81, 179
Rapisardi, Mario 22, 144, 148, 176
Ravot, Claudio 102
Renan, Ernest 64, 167, 178
Repaci, Leonida 51
Revelli, Nuto 164
Ristori, Oreste 6, 13, 14
Rizzo, Giovanni 67
Ronco, Aldo 36, 51, 150
Rossi, Giovanni 17, 141, 152

S

Sacco, Nicola 65, 87
Salerno, Giovanni 102, 105
Sarfatti, Margherita 94
Sarmento, José 14
Saunier, Susanne 124
Scalesi, Mario 111
Schiavina, Raffaele 65
Schmidt, Afonso 15, 17
Stecchetti, Lorenzo Voir Olindo Guerrini 22, 30, 97, 144, 148, 177

T

Tempesta, Nunzio 81
Togliatti, Palmiro 118
Tolstoï, Léon 144
Traverso 68
Trilussa 144
Turati, Filippo 146
Turroni, Pio 7, 76, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 133, 153, 178, 179, 180

V

Valenza, Nunzio 102
Vanzetti, Bartolomeo 65, 87, 179
Vegliante, Jean-Charles 8, 9, 18, 39, 157, 174, 177, 178, 179
Vella, Guglielmo 66, 102
Verdi, Giuseppe 150, 163
Vezzani, Felice 19, 61, 146

W

Whitman, Walt 34, 41, 178

Z

Zanella, Giacomo 141
Zavaroni, Aldolfo 64
Zigliani, Roberto 102
Zola, Emile 144

Table des matières

Introduction 5

Chapitre I
L'enfance et la formation
Le premier exil au Brésil (1876-1919) 11

Chapitre II
Premier retour à Rome
Séquelles de la guerre et premier fascisme (1919-1926) 26

Chapitre III
Le second exil : de l'Europe à l'Afrique du Nord (1926-1946) 56

Chapitre IV
Second retour à Rome
Reprise des activités au sein du mouvement anarchiste italien
(1946-1953) 114

Chapitre V
Questions de forme 132

Chapitre VI
Thèmes rebelles 154

Conclusion 169

Bibliographie 173

Table des illustrations 180

Index des noms de personnes 181